L'HISTOIRE
DES
IMAGINATIONS
EXTRAVAGANTES
DE
MONSIEUR OUFLE,
CAUSE'ES

PAR LA LECTURE DES LIVRES qui traitent de la Magie, du Grimoire, des Démoniaques, Sorciers, Loups-garoux, Incubes, Succubes & du Sabbat; des Fées, Ogres, Esprits Folets, Genies, Phantômes & autres Revenans; des Songes, de la Pierre Philosophale, de l'Astrologie Judiciaire, des Horoscopes, Talismans, Jours heureux & malheureux, Eclypses, Cometes & Almanachs; enfin de toutes les sortes d'Apparitions, de Divinations, de Sortileges, d'Enchantemens, & d'autres superstitieuses pratiques.

LE TOUT ENRICHI DE FIGURES, & accompagné d'un tres-grand nombre de Nottes curieuses, qui rapportent fidelement les endroits des Livres, qui ont causé ces imaginations extravagantes, ou qui peuvent servir pour les combattre.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez { NICOLAS GOSSELIN, dans la Grande Salle du Palais, à l'Envie. & CHARLES LE CLERC, Quai des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Toison d'Or. }

M. DCCX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TABLE DES CHAPITRES DU SECOND TOME.

Fin de la Table des Chapitres.

De l'Imprimerie de Pierre-Augustin Le Mercier.

ERRATA.

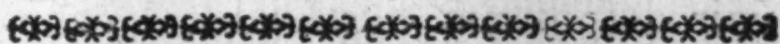
PAge 14. ligne derniere e porps, *lisez*, de corps. P. 18. l. 23. Trismagiste, *lisez*, Trismegiste. P. 34. l. 6, les, *lisez*, vous. P. 64. l. 20, de s'imaginer, *lisez*, d'imaginer. P. 93 l. 8, qui, *lisez*, qu'il. P. 134 l. 15, ses, *lisez*, ces. P. 147 l. 19, ses, *lisez*, ces. P. 191 l. 21, venoit, *lisez*, venoient. P. 221 l. 28, Boëte, *lisez*, Boëce. P. 242 l. 5, quel, *lisez*, quelle. P. id. l. 29, di, *lisez*, de. P. 270. l. 23, ces, *lisez*, ses.

Au premier Volume, dans la Preface p. 3. l. 4. au lieu de craignoit, *lisez*, croyoit.

L'HISTOIRE



L'HISTOIRE DES IMAGINATIONS EXTRAVAGANTES DE MONSIEUR OUFLE.



CHAPITRE I.

Où l'on rapporte ce que Monsieur Oufle s'étoit imaginé touchant les Diables ; la puissance qu'il leur attribuoit, la crainte qu'il en avoit, & les raisons qui l'engageoient à avoir cette crainte.



MONSIEUR Oufle croyant si facilement, comme on a vû, toutes les Histoires des Spectres & des Phantômes qu'on lui ra-

contoit ou qu'il lisoit, on doit bien juger qu'il étoit tres-dispose à ajoûter foy à tout ce qu'on dit de Satan, des Diables, des Demons, des mauvais Esprits, enfin de tous ces Anges orgueilleux & revoltez, ausquels quelques gens attribuent tant de puissance, qu'on tiendroit pour constant, si on se laissoit persuader par tous les contes qu'on en fait, qu'ils disposent de tous les Elemens, & que toute la nature est à leur discretion.

Un jour qu'il discouroit avec son frere Noncrede de ce prétendu pouvoir despotique des Diables: celui-ci, qui comme un homme fort éclairé &fort judicieux qu'il étoit, sçavoit parfaitement ce que ces méchans Esprits peuvent ou ne peuvent pas, qui, dis-je, n'accordoit sa crudelité qu'autant que de bons principes pouvoient l'autoriser & la soûtenir, rejetta avec toute la fermeté que la raison exigeoit de lui, je ne sçai combien de bagatelles & de fadaises que notre visionnaire alleguoit pour le faire

tomber dans ſon ſens. La converſation de ce jour fut tres-courte. Monſieur Oufle la finit bruſquement ; mais pourtant avec intention de la réparer par un diſcours qu'il reſolut de compoſer, à teſte repoſée, pour terraſſer ſon frere ſi vigoureuſement, & le mettre ſi bas, qu'il ne pût ſe relever : Entrepriſe des plus temeraires, comme on le verra dans la ſuite.

Avant que de ſe ſéparer, il lui dit qu'il alloit travailler à cet important diſcours. Le ſujet, lui ajoûta-t-il, « eſt aſſez ſérieux, & d'une aſſez gran- « de conſequence, pour ne pas ne- « gliger d'y donner une attention « plus grande, qu'une converſation « n'en permet. Vous aurez inceſſam- « ment par écrit ce que je penſe des « Diables, ce qu'on en a penſé avant « moy, & ce que vous devez en pen- « ſer vous-même, à moins que vous « ne vouliez ſoûtenir une méchante « cauſe contre une opinion autoriſée « par nos tems & par l'antiquité la «

„ plus reculée. Comme mes paroles
„ paſſent bien vîte, & qu'elles ne
„ ſont point aſſez de ſéjour dans vo-
„ tre eſprit & dans votre mémoire,
„ pour y former une impreſſion qui
„ puiſſe vous tirer de votre incredu-
„ lité opiniâtre, dont vous vous fai-
„ tes un merite, peut-être qu'un
„ écrit que vous pourrez lire pluſieurs
„ fois, produira-t-il un meilleur effet
„ pour vous, & vous fera enfin en-
„ trer dans le parti de la verité.

A entendre parler ainſi Monſieur Oufle, on auroit dit, ſi l'on ne l'avoit pas bien connu, qu'il alloit donner des démonſtrations invincibles en faveur des Diables; je veux dire; pour prouver qu'ils font tout ce qu'ils veulent, comme s'ils étoient des êtres tout-à-fait indépendans, ou du moins que Dieu leur accorde toûjours l'execution des deſſeins qu'ils projettent. Car que l'on réfléchiſſe bien ſur tout ce qu'on dit des merveilles que les Diables operent, ou des dommages qu'ils apportent dans le monde, &

l'on conviendra qu'il faut que ceux qui croyent ces merveilles & ces dommages, soient persuadez que ces mauvais Esprits agissent, ou par une puissance qu'ils ont en eux & par une proprieté de leur nature, ou par un consentement que Dieu veut bien leur accorder. Il ne faut pas pourtant s'attendre que Monsieur Oufle se mette en peine de prouver dans son discours cette proprieté ou ce consentement. Le pauvre homme ne poussoit pas son intention jusques-là. Les raisonnemens qu'il lui auroit fallu faire pour y réussir, étoient au dessus de ses forces & de ses lumieres. De plus les susperstitieux, comme lui, sont gens qui ne s'en piquent point: leur parler de principes pour les faire rentrer en raison; vouloir qu'ils se réduisent à ces principes pour former des jugemens & donner des décisions, c'est leur discourir en une langue qu'ils n'entendent point, & qu'ils n'aiment point du tout à étudier. Leur fort, c'est de croire forte-

ment les opinions les plus extravagantes & les plus bizarres, & de s'y confirmer par les hiſtoires qui leur conviennent. Des Oufles liſent, par exemple, dans un ouvrage qu'ils affectionnent, que les Diables peuvent manier les Elemens à leur fantaiſie; & dans un autre, qu'ils ont excité des pluyes, des orages, des tempêtes & des tremblemens de terre: donc tout cela eſt vrai, puiſqu'on le leur a dit, ou qu'ils l'ont lû. C'eſt ainſi qu'ils tirent des conſequences: ſçavoir comment cela ſe peut faire, & s'il s'eſt executé en effet; c'eſt ce qu'ils ne daignent pas examiner, tant cet examen leur paroiſt inutile & ſuperflu. A quoi ſerviroit-il à des gens qui veulent abſolument croire? M[r] Oufle étoit l'homme du monde le moins diſpoſé à regler ſa credulité ſur de judicieux raiſonnemens, & ſur d'exactes recherches, quand il s'agiſſoit de ſuperſtitions. Tout ce qui paroiſſoit être prodige & merveille, entraînoit ſa créance avec une telle

rapidité, que la teste lui tournant, il se noyoit, pour ainsi dire, dans le prodigieux & le merveilleux. Le discours qu'on va lire, en est une preuve convaincante: mais il est bon pourtant d'avertir qu'il ne s'en rapporta pas de telle sorte à son habileté qu'il ne cherchât du secours, pour l'aider à lui donner de la force & de la conviction. C'est afin d'obtenir ce secours, qu'il alla trouver l'Abbé Doudou son fils, qu'il estimoit particulierement, parce qu'il étoit aussi superstitieux que lui. Il lui exposa donc son dessein, & lui exagera le plus pathetiquement qu'il lui fut possible, la necessité où il étoit de montrer à Noncrede, que les Diables sont autant à craindre qu'on le dit, parce qu'ils font autant de maux qu'on en raconte. Le fils qui avoit à cet égard l'esprit aussi foible & aussi prévenu que son pere, l'applaudit dans son dessein, & ne refusa point le combat. Ils se séparerent pour cela de tout commerce, se retirerent en-

ſemble dans le Cabinet de Monſieur Oufle, & travaillerent de leur mieux ſur cette matiere. Voilà donc deux Auteurs de nouvelle fabrique, qui ſe forment: mais quels Auteurs! on le va voir.



Diſcours ſur les Diables, compoſé par Monſieur Oufle & par l'Abbé Doudou ſon fils, & enſuite envoyé à Noncrede.

PREMIERE PARTIE.

JE vous ai promis, Monſieur mon frere, de vous convaincre de cette grande puiſſance des Diables, que vous refuſez de reconnoître, à cauſe de l'ambition que vous avez de paſſer pour un eſprit fort. Je m'acquite aujourd'hui de ma promeſſe. Liſez attentivement & plus d'une fois ce que je vais vous écrire; & ſans doute vous quitterez votre opinion pour vous attacher à la mienne, ou plûtôt à celle de pluſieurs grands Auteurs qui ont ſi-bien traité des Dia-

bles, qu'il seroit difficile d'en parler avec plus d'assûrance, de connoissance & d'habileté, quand même on en seroit du nombre. Je ne m'en suis pas raporté seulement à mes propres lumieres pour vous en entretenir; je me suis encore servi, afin de m'en mieux acquitter, du secours de l'Abbé Doudou mon fils & votre neveu, habile homme, comme vous sçavez, puisqu'il a fait toutes ses études avec l'applaudissement de ses maîtres, & homme de bonne foy, qui dit naturellement ce qu'il pense, & qui ne peut penser que fort juste, puisqu'il sçait du Latin, du Grec, de la Philosophie & de la Théologie, plus que les gens de son âge n'ont accoûtumé d'en sçavoir. Il parle grec comme Homere, latin comme Ciceron; il ne raisonne jamais que selon les regles les plus exactes du Syllogisme; il s'est particulierement appliqué dans l'étude de Theologie au Traité des Anges. Jugez, cela étant, si l'on ne doit pas se fier à lui, quand

il parle des Diables. Vous n'ignorez pas aussi que je suis assez-bien informé par mes lectures de toutes les sortes d'Esprits qui sont dans l'Univers, de ce qu'ils ont fait de plus merveilleux, enfin de ces substances qu'on place entre l'Ange & l'homme (*a*); ou si vous l'aimez mieux, qui sont un des degrez de la Divinité (*b*); & ainsi puisque lui & moi avons joint ensemble tout ce que nous sçavons sur ce sujet, vous seriez tres-condamnable, si vous ne vous rendiez pas à ce que vous allez lire dans ce discours.

Il faut premierement que vous sachiez qu'il y a des Diables & des Diablesses, & que les Diablesses ont pa-

(*a*) Les Hebreux appelloient les substances qui sont entre l'Ange & l'homme, *Sadaim*, & les Grecs transposant les syllabes, & n'ajoûtant qu'une lettre, les ont appellez *Daimonas*. Le Comte de Gabalis. 71.

(*b*) Selon Socrate, au rapport d'Apulée, la Divinité se divise en quatre, comme par degrez qui descendent de haut en bas. Les trois derniers se divisent en plusieurs autres qu'ils nomment Dieux, Demons & Heros: voilà les Diables. Le Monde ench. 1. 16.

ru dans le monde quelque tems avant les Diables, qu'elles conçûrent ceux-ci du premier de tous les hommes pendant plusieurs années, qu'il ne vouloit pas, soit par chagrin, soit par continence, soit par dégoût, habiter avec sa femme (*c*). Les Rabins l'assurent ainsi. Ces Rabins parlent aussi certainement de toutes les choses, dont ils nous instruisent, que s'ils avoient vêcu dans le tems qu'elles sont arrivées, & s'ils les avoient vûës de leurs propres yeux. Pour moi quand je considere cette assûrance avec laquelle ils décident, je ne puis me resoudre à leur donner un démenti. Ils me font trop de plaisir par les choses extraordinaires qu'ils m'apprennent, pour ne leur pas ajoûter foy. J'aime mieux me persuader qu'ils

(*c*) Rabi Elias dit dans son *Thisbi* qu'on trouve dans quelques écrits que pendant cent trente ans qu'Adam s'abstint du commerce de sa femme, il vint des Diablesses vers lui, qui en devinrent grosses, & qui accoucherent de Diables, d'Esprits, de Spectres nocturnes, de Phantômes, de Lemures & de Lamies. Id. p. 161. le Loyer p. 206.

ont eu des révelations particulieres, que de les accuser de mensonge, quand je trouve dans leurs écrits quelque chose que je ne comprens pas, ou qui semble répugner à la raison. Je respecte toûjours les choses admirables : c'est le moins que je leur puisse accorder.

Cette puissance qu'on nous assûre que les Diables ont dans le monde, ne me surprend point, puisque ces Philosophes soûtiennent qu'ils sont composez des quatre Elemens (*d*), & que ce monde en est lui-même composé. Je croi encore qu'ils penetrent toutes choses, qu'ils peuvent en un moment passer d'un lieu à un autre, quelque éloigné qu'il soit, puisqu'ils sont si déliez & si subtils (*e*) ; que les êtres les plus materiels & les

(*d*) Aristote fait les Demons composez des quatre Elemens. Le Loyer 22.

(*e*) Théodote fait les corps des Demons si déliez, si legers & si subtils, qu'en comparaison de nos corps, les Demons n'ont qu'une ombre corps. Id. 178.

plus durs ne peuvent s'oppoſer à leur paſſage, ni les retenir dans leurs courſes. Jugez, cela étant, s'il ne leur eſt pas bien facile d'entrer dans une chambre, quelque bien fermée qu'elle ſoit: quand elle ſeroit toute entourée d'un acier extrêmement épais; cet acier auroit des pores, & c'eſt par ces pores, qu'ils ne manqueroient pas de s'inſinuer.

Je vous ai dit que les Diables avoient commencé d'exiſter preſqu'auſſi-toſt que le monde. Je vous dirai bien plus; c'eſt que quand même il n'y en auroit point eu juſqu'à ce moment auquel je vous écris, nous n'en manquerions pas pour cela dans la ſuite. Voici pourquoi. Des Sçavans, des Peuples entiers ſont perſuadez qu'un nombre prodigieux d'ames deviennent Diables aprés la mort des corps qu'elles ont animez (*f*). La raiſon pourquoi j'appelle ce nombre prodi-

(*f*) Les anciens Payens croyoient que les ames aprés la diſſolution du corps, devenoient Demons. Id. 14.

gieux ; c'eſt que ces ames qui ſe *diaboliſent*, ſont celles des méchans, des enfans morts-nez, des femmes mortes en couche, des hommes morts en duel (*g*). Si vous pouviez compter combien il y a d'ames de cette ſorte, que la mort fait ſortir de leurs corps en huit jours, vous trouveriez qu'il n'y auroit deja que trop de Diables pour nous tourmenter ; quoique quelques gens veuillent pourtant nous

(*g*) La plûpart des Bramines diſent qu'il y a quelques ames qui étant ſéparées des corps, deviennent des Demons à cauſe de leurs pechez ; & que le tems de leur premier châtiment étant fini, elles doivent errer en l'air & y ſouffrir une faim extrême, leur étant impoſſible de tirer un ſeul brin d'herbe de la terre, ni de ſe ſoulager d'aucune autre choſe, que de ce que les hommes leur donnent par aumône. Le Monde ench. 1. 89.

Les Siamois ne reconnoiſſent point d'autres Démons que les ames des méchans, qui ſortant de l'Enfer où elles étoient détenuës, errent pendant un certain tems dans le monde, & font aux hommes tout le mal qu'elles peuvent. Ils mettent encore au rang de ces Eſprits malheureux, les enfans morts-nez, les meres qui meurent en couche ; ceux qui meurent en duel, ou qui ſont coupables de quelqu'autre crime de cette nature. Id.

faire

faire croire qu'il y en a de bons (*h*) & de blancs (*i*). Quant à moi j'appelle ceux-ci ſimplement des Anges & non pas des Diables. Concluez de cette petite reſtriction, que je ne croi pas ſi legerement que vous penſez, tout ce qu'on veut me faire croire.

Pour vous montrer encore que rien n'eſt plus commun que les Diables, c'eſt qu'il eſt conſtant, car de grands hommes l'ont écrit, & puiſque ce ſont de grands hommes, on doit avoir ce me ſemble, une grande confiance en ce qu'ils diſent; il eſt conſtant, dis-je, que ces mauvais Eſprits multiplient entr'eux comme les hommes (*k*), qu'il y en a tant dans l'air,

(*h*) Chez les Payens il y avoit de bons & de mauvais Demons. Id. p. 21.

(*i*) Leon d'Afrique dit que les Sorciers d'Afrique invoquent les blancs Demons. Demonomanie de Bodin. p. 116.

(*k*) Gregoire de Nice tient que les Demons multiplient entr'eux comme les hommes. Le Comte de Gabalis. p. 108.

qu'on peut dire qu'il en eſt plein (*l*); & qu'ainſi il arrive ſans doute que par la reſpiration, & pour mieux dire, par l'aſpiration, nous en attirons pluſieurs dans notre corps : mechans Hôtes que nous avons chez nous, & que nous n'avons pas intereſt de garder ! Comme ils ſont extrêmement portez à mal faire, ils ne tiennent pas alors leur malignité oiſive. Ils travaillent de leur mieux: mais à quoi? A nous cauſer des maladies qui nous impatientent, & qui nous font beaucoup ſouffrir : à nous donner des ſonges qui nous troublent & qui nous inquiétent (*m*); à nous inſpirer leurs malices, & à nous les faire pratiquer afin de nous rendre auſſi criminels, qu'ils le ſont eux-mêmes. Je vous de-

(*l*) Saint Athanaſe dit dans la vie de ſaint Antoine, que l'air eſt tout plein de Demons. Mercure Triſmagiſte a dit la même choſe. Delrio. diſquiſ. mag. p. 278.

(*m*) Pythagore a cru que l'air étoit plein de Démons & d'Eſprits qui envoyent les ſonges & les maladies. Le Loyer p. 184.

velope là des mysteres qui certainement vous étoient inconnus. Profitez-en, & pour en profiter, pensez comme moi, & vous penserez raisonnablement.

Quoiqu'il y a't un si grand nombre de Diables, qu'il paroisse impossible de le fixer, un homme qui s'étoit particulierement appliqué à le connoistre, est enfin parvenu à cette connoissance : il sçait combien il y en a ; aussi sûrement que s'il les avoit tous comptés un à un, les faisant passer en revuë devant lui. Il assure donc qu'il en a trouvé sept millions quatre cens cinq mille neuf cens vingt six (*n*), sauf l'erreur de calcul, ajoûte-t-il. Je lui sçai bon gré de cette prudente restriction. Car enfin, comme il y a apparence que l'air en étant tout

(*n*) Jean Vvier dans son livre *de Præstigiis*, a mis l'inventaire de la Monarchie Diabolique, avec les noms & surnoms de soixante & douze Princes & de sept millions quatre cens cinq mille neuf cens vingt six Diables, sauf l'erreur du calcul, ajoûtant leurs qualitez & proprietez, & à quoi ils pouvoient servir pour les invoquer. Bodin p. 404. De Lancre p. 27.

plein, ainſi que je le viens de dire, & que, par conſequent il y en doit avoir beaucoup plus, on peut raiſonnablement croire qu'il a ſeulement donné le nombre de ceux qui habitent le Pays où il écrivoit. Rendez, je vous prie, juſtice à ma réflexion; car il me ſemble que j'ai raiſon de la faire. Je vous ai dit qu'ils ſont compoſez des quatre Elemens, & que c'eſt pour cela qu'ils en diſpoſent ſouvent comme ils veulent. Mais il eſt vrai auſſi que quelquefois ils ſont terriblement balottez par ces mêmes Elemens, & que tel Diable s'attend de demeurer tranquillement ſur la terre, qu'à l'heure qu'il y penſe le moins, elle le renvoye ſi loin, qu'il ſe trouve tout d'un coup porté dans la region du feu, de là dans l'air, & enſuite ſur les eaux (*o*): enfin voyant qu'on

(*o*) Empedocle dit que les mauvais Demons ſont tellement haïs des Elemens, que les uns les renvoyent aux autres, & ſont pouſſez, tantôt en la region de l'air, tantôt en la mer, tantôt en la terre, tantôt en l'Element du feu, tantôt aux rayons du Soleil, & de là aux tourbillons & aux

le rejette de tous cotez, il prend le parti de se mêler dans les tourbillons & de s'insinuer dans les vents : & là il fait des fracas épouvantables pour se venger de ces Elemens ; des eaux, par exemple, en y excitant des tempêtes, & leur donnant des agitations effroyables ; de la terre, en déracinant ses arbres, & détruisant autant qu'il peut, les fruits qu'elle produit : en quoi certes on n'a pas sujet alors de le reconnoître pour directeur de cet Element ; qualité que quelques-uns ont atribuée aux Démons(*p*) ; & s'il est vrai, comme d'autres l'ont pensé, que les Etoiles n'ont été placées au lieu où elles sont, que

vents. Le Loyer p. 184.

(*p*) Il y a beaucoup d'apparence que les Chaldéens & les Perses remarquant que les choses humaines étant sujettes ici-bas à des changemens considerables, qui leur venoient du Ciel, en prirent occasion de forger deux Divinitez suprêmes, l'une appellée *Aromasdes* pour la direction du Ciel, l'autre *Arimanius* pour la terre ; & les Romains mirent en leur place Jupiter & Pluton. Dans la suite les Demons ont été reconnus pour tenir la place de celui-cy. Le Monde Ench. I. 15.

pour empêcher les Diables de monter juſques dans les Cieux (*q*); qui nous empêchera de croire que ces mauvais Anges pouſſez encore par un eſprit de vengeance ſe mêlent dans les influences des Aſtres, afin de les corrompre, & de nous apporter enſuite avec elles tant de maux, dont on ne reſſent que trop les effets, mais dont on ne peut pas comprendre la cauſe? On ſe tourmente pour tacher de la connoître, ſans pouvoir en venir à bout. Ah! que l'on s'épargneroit de peines, ſi l'on foüilloit comme moi dans tant de livres qu'on neglige de lire, ou qu'on lit, ſans s'apliquer aſſez pour penetrer ce qu'ils ont de plus myſterieux.

Je vous apprendrois volontiers à preſent juſqu'où les Diables peuvent porter la durée de leur vie (*r*). Mais

(*q*) Mahomet feint en ſon Alcoran les Etoiles être les ſentinelles du Ciel, & empêcher les Diables d'en approcher, & connoître les ſecrets de Dieu.

(*r*) Heſiode diſtingue quatre eſpeces de natu-

j'ai tant d'autres choses à vous dire que je ne m'arrêterai point sur ce sujet ; pour peu que vous me marquiez souhaiter d'en être instruit, je vous indiquerai les Auteurs qui pourront vous l'apprendre. Je ne le ferai pourtant pas que vous ne me pro-

res raisonnables, les Dieux, les Demons, les demi-Dieux ou Heros & les Hommes. Il va plus loin ; il marque la durée de la vie des Demons, car ce sont des Demons que les Nymphes, dont il parle dans l'endroit que nous allons citer ; & Plutarque l'entendoit ainsi. Une Corneille, dit Hesiode, vit neuf fois autant qu'un homme ; un Cerf, quatre fois autant qu'une Corneille ; un Corbeau, trois fois autant qu'un Cerf ; le Phenix, neuf fois autant qu'un Corbeau, & les Nymphes enfin, dix fois autant que le Phenix. On ne prendroit volontiers tout ce calcul que pour une pure rêverie Poëtique, indigne qu'un Philosophe y fasse aucune réflexion, indigne même qu'un Poëte l'imite ; car l'agrément lui manqüe autant que la verité. Mais Plutarque n'est pas de cet avis. Comme il voit qu'en supposant la vie de l'homme de soixante & dix ans, ce qui en est la durée ordinaire, les Demons devroient vivre six cens quatre-vingt mille quatre cens ans, & qu'il ne conçoit pas bien qu'on ait pu faire l'experience d'une si longue vie dans les Demons, il aime mieux croire qu'Hesiode par le mot d'âge d'homme, n'a entendu qu'une année. Histoire des Oracles par Monsieur de Fontenelle. p. 69. 70. 71.

mettiez de les lire comme moi avec respect & avec confiance.

Aprés avoir parlé de l'origine, de la nature & du nombre des Diables, je viens à leurs apparitions. Je ne vous dirai point ce que j'ai vû ; car en vain vous citerois-je à cet égard mes yeux pour témoins, selon votre louable coûtume, parce que je passe dans votre esprit pour être extrêmement visionnaire, vous ne manqueriez pas de les recuser comme des imposteurs. Je me contenterai donc de vous faire un précis de ce que j'ai lû de plus autentique sur cette matiere dans des Ouvrages, dont les Auteurs l'ont en quelque maniere épuisée. De bonne foi est-il croyable que si les Diables n'apparoissent point, tant d'habiles gens auroient si affirmativement assûré qu'ils apparoissent, dans quel tems ils apparoissent & donné des détails si circonstantiez de toutes les differentes manieres de leurs apparitions? On apprend d'eux que les Diables se montrent ordinairement les

nuits

nuits d'entre le Vendredi & Samedi, ou à midy (s) ; que pour ſe former la figure, ſous laquelle ils veulent ſe faire voir, ils choiſiſſent un vent favorable, & la Lune dans ſon plein (t); que quand c'eſt la figure d'un homme, elle eſt toûjours effroyable & mal proportionnée (u); par exemple, tres-

(s) Les malins Eſprits apparoiſſent la nuit plûtôt que le jour, & la nuit d'entre le Vendredi & Samedi, plutôt que des autres jours. Bodin 245.

Le Demon de midy ſe montrant en forme de femme, ſe nommoit Empuſe. C'étoit un Demon que le Scholiaſte d'Ariſtophane *in ranis* écrivoit avoir été envoyé d'Hecate, & qui n'apparoiſſoit qu'aux miſerables & aux déſeſperez ſur l'heure de midy. Le Loyer 197.

(t) Des Sorciers brûlez à Paris, ont dit que quand le Diable veut ſe faire un corps aërien, il faut que le vent lui ſoit favorable, & que la Lune ſoit pleine. Delrio. diſquiſ. mag. p. 302.

(u) Si quelquefois Satan prend la forme d'homme, c'eſt toûjours avec quelque défaut, ou extravagante diſproportion, ou trop noir, ou trop blanc, ou trop rouge, ou trop grand, ou trop petit. De Lancre p. 34.

Les Sorciers dépoſent que les malins Eſprits ſe montrant en forme d'homme, ordinairement ſont

noire, extrêmement grande, ou tres-petite; si c'est celle d'une femme, qu'elle aura, au lieu de pieds, des têtes de Dragons (*x*), ou qu'elle sera comme une veuve, vêtuë de noir, mais cruelle, rompant bras & jambes à ceux qu'elle rencontre (*y*);

noirs & plus hauts que les autres, ou petits comme nains. *Georges Agricola in Lib. de Spiritibus subterraneis.*

Mandragore, Diable familier, sous la figure d'un petit homme noir, sans barbe, qui avoit les cheveux épars. Un Juge ne craignoit pas de lui arracher les bras, & de le jetter dans le feu. Delrio. l. 4. l'Incred. Sçav. 59.

Schot a pris de George Agricola la description qu'il fait des Diables montagnards: Il dit qu'ils sont leur séjour dans les mines qui sont sous les montagnes; qu'ils sont cruels & horribles à voir; qu'ils incommodent & qu'ils tourmentent incessamment ceux qui travaillent aux mines. Quelques-uns les appellent montagnards, parce qu'ils apparoissent ordinairement petits, ayant à peine trois pieds de haut, avec un air de vieillesse & avec la même figure qu'ont les Ouvriers qui travaillent aux mines, vêtus d'une Camisolle & d'un tablier de cuir. Le Monde Ench. 1. 288.

(*x*) Les Lamies étoient Demons de Deserts, ayant forme de femmes, & au lieu de pieds, cachoient des têtes de Dragons. Le Loyer 199.

(*y*) Les Russiens craignent & reverent le De-

qu'ils se métamorphosent en Ormes, en Fleuves, en Chiens, en Chênes (*z*), en Oyseaux qui prédisent l'avenir, étant enfermés dans des cages (*aa*), en Avocats (*bb*), en brins de paille,

mon meridien, il apparoît en deuil, en habit de veuve, quand on fauche les foins, & au tems des moissons, rompant bras & jambes aux faucheurs & aux moissonneurs, s'ils ne se jettent sur la face en terre, lorsqu'ils l'aperçoivent. Medit. Histor. de Camerarius. tom. 1. l. 4. c. 10.

(*z*) Quelques Historiens disent que le Diable parloit à Apollonius sous la figure d'un Orme, à Pythagore, sous celle d'un Fleuve; à Simon le Magicien, sous celle d'un Chien; à quelques-autres, sous celle d'un Chesne. Naud. Apol. 26.

(*aa*) Des Magiciens contraignent les Demons de s'unir à des oyseaux, jusqu'à souffrir d'être renfermez dans des cages. Jean Leon dit que les Africains en font un commerce public: ceux qui les consultent sur des choses à venir, leur presentent une piece d'argent pour le payement de leur maître, & aprés l'avoir prise, les mêmes oiseaux rapportent la réponse en leur bec, écrite en un petit billet. L'Incr. Sçav. p. 59.

(*bb*) Vvier écrit *l. 4. de Præstigiis, c. 9.* que le Diable plaidant une cause, sous la forme d'Avocat en Allemagne, ayant entendu que la Partie Adverse se donnoit au Diable, s'il avoit pris l'argent de son hoste; aussi-tôt ce Diable Avocat,

en Truyes (*cc*), en masse d'or (*dd*), en Laictuës (*ee*), en Arbres gelez,

se voyant tout porté, quitte le Barreau, & emporte devant tout le monde celui qui s'étoit parjuré.

(*cc*) Froissard dit qu'il y avoit un Gentil-homme nommé Ramond, Comte de Corasse, voisin d'Ortays, (Ville où d'ordinaire les Comtes de Foix faisoient leur demeure,) qui se vantoit d'avoir un Esprit ou Demon qui lui apprennoit tout ce qui se passoit dans le monde, & se presentoit à lui invisiblement, tantôt à neuf heures du soir, tantôt à minuit, & babilloit avec lui. Il l'engagea enfin à se faire voir, quelque resistance que fist ce Demon à cette curiosité. La premiere fois, pendant que Ramond se chaussoit, il se mit en forme de deux ou trois petits festus de paille, qui se battoient l'un l'autre. Ramond non content de cela, voulut qu'Orton (c'est ainsi qu'il l'appelloit) se presentât en une autre forme; il parut en Truye extrêmement grande, mais fort maigre. Ramond qui ne croyoit pas que cette Truye fût son Demon, mit ses chiens aprés. Elle fit un cri horrible & disparut. Il n'entendit plus parler ni de Truye, ni d'Orton, & mourut dans l'an.

(*dd*) Un Demon se changea en masse d'or, en presence de saint Antoine. Le Loyer 510.

(*ee*) Un Demon se changea en Laictue, en presence d'une Nonnain, selon saint Greg. 1. Dial.

en Moines, en Asnes, en Rouës (*ff*), en Chevaux (*gg*), en Dragons (*hh*), en Gueux (*ii*), & que même ils ont

(*f*) Selon Gaguin, *Hist. Franc.* du tems de Philippe le Bel, un Demon se presenta à un moine, sous la forme d'un arbre tout blanc de gelée, & en un homme noir à cheval, & en moine, & en asne, & en rouë.

(*gg*) Le Demon d'Anneberg tua plus de douze ouvriers de son soufle seulement, dans la miniere appellée *Couronne de la rose*; il apparoissoit en forme de cheval. *Le Loyer p. 491.

(*hh*) En Lavinium, il y avoit un bocage consacré à Junon Argolique, & dans ce bocage une caverne assez large & profonde, où habitoit un Dragon; & d'ordinaire à certain jour de l'année étoient certaines filles députées pour lui porter à manger; ce qui se faisoit en cette maniere selon Elien, *l.* 10. *c.* 16 *de Historia animalium.* Ces filles avoient les yeux bandez d'une courroye, & en leurs mains des fouasses, & étoient conduites jusques en la grotte où étoit le Dragon, par un souffle démoniaque, sans broncher, comme si elles avoient vû. Quand elles étoient arrivées, il recevoit les fouasses seulement de celles qui étoient pucelles.

(*ii*) En la Ville d'Ephese, Apollonius Thianée fut prié par les habitans de chasser la peste qui y regnoit. Il leur commanda de sacrifier aux Dieux.

ont osé se revêtir de l'apparence du grand Legislateur des Juifs (*kk*). Ces Auteurs ont encore remarqué qu'on n'a jamais vû les Diables paroître en colombes, en brebis, ou en agneaux (*ll*).

Aprés un si grand nombre d'his-

Aprés le sacrifice, il vid le Diable en forme de gueux, qui avoit une robe toute déchirée. Il dit au peuple assemblé qu'on assommât ce gueux à coups de pierres; ce qui fut executé: & ces pierres étant ôtées de dessus ce gueux par ordre d'Apollonius, on y trouva dessous, au lieu d'homme, un chien noir qui fut jetté à la voirie, & la peste cessa. Le Loyer p. 310.

(*kk*) Du tems de Theodose le jeune Empereur, les Juifs demeurant en Candie, furent sollicitez par un Diable qui se disoit Moyse leur Legislateur, envoyé du Ciel, d'abandonner tous leurs biens, leur promettant qu'il les meneroit à pied sec, par le milieu de la mer en la terre de promission. Ils le crurent, & lui les mena sur le haut d'un rocher, & leur commanda de se jetter dans la mer; ce qu'ils firent. La plûpart perirent. Socrate hist. Eccl. l. 7. c. 38.

(*ll*) Les Diables n'ont point pris la forme de Colombe, ni de Brebis, ni d'Agneau, dit Delrio. Disquis. mag. p. 304.

toires raportées par tant de differens Auteurs, vous voulez que je ſois incrédule ! Vous voulez que je diſe comme vous, que tout cela eſt faux; vous voulez enfin qu'aprés avoir fait pendant un grand nombre d'années, une ſi prodigieuſe quantité de lectures qui m'ont perſuadé & convaincu, j'aille aujourd'hui croire le contraire de ce que je crois il y a ſi long-tems! Je n'en ferai rien ; je le croirai juſques à ce que vous m'ayez prouvé, que vous qui n'avez jamais rien fait imprimer, êtes cependant plus croyable que ces grands hommes, qui aprés s'être appliqués avec toute l'attention poſſible à bien connoiſtre les Diables, ont pouſſé leurs ſoins & leurs bontez juſques-à vouloir bien prendre les moyens de nous faire part de ce qu'ils ont connu.

Ici finiſſoit la premiere Partie de ce ſurprenant Diſcours ; je l'appelle ſurprenant, en ce que je me perſuade que tous ceux qui le liront, seront auſſi-bien que moi étonnez,

émerveillez, ſurpris de voir un homme faire une ſi grande dépenſe d'érudition, & un uſage de cette érudition ſi extravagant, que tout le fruit qu'il en peut tirer, c'eſt de prouver qu'il n'eſt déraiſonnable & viſionnaire, que parce qu'il a beaucoup lû. Quoique je me ſente une grande demangeaiſon de m'étendre à preſent pour faire remarquer le ridicule de ce Diſcours, je garderai pourtant le ſilence, attendu que la réponſe de Noncrede le fera aſſez voir dans la ſuite. Et ainſi je prie le Lecteur de continuer, ſans s'impatienter, de lire ces ridiculitez, dans l'eſperance de les voir bientôt traiter comme elles le meritent, c'eſt-à-dire, avec de ſages & judicieux raiſonnemens, qui ſeront comme autant de preſervatifs contre le mal qu'elles peuvent cauſer, ou de remedes contre celui qu'elles auroient déja fait à ceux qui, comme Monſieur Oufle, ſont malheureuſement prévenus, & croyent tout ce qui s'accommode avec leur prévention.



CHAPITRE II.

Suite du Diſcours ſur les Diables, composé par Monſieur Ouſle & par l'Abbé Doudou ſon fils, & enſuite envoyé à Noncrede.

SECONDE PARTIE.

MOnſieur Ouſle continue ainſi l'Exposé de tout ce que lui & l'Abbé Doudou ſon fils ont lû, de tout ce qu'ils ont oui dire, & de tout ce qu'ils ont ſerieuſement pensé & imaginé touchant les Diables & toutes les ſortes de Diableries dont on ait jamais traité.

Je ne doute pas, Monſieur mon frere, que vous n'ayez entendu parler des Diables *Incubes* & *Succubes*; c'eſt-à-dire, de ceux qui couchent avec les ſemmes & qui en abuſent, (ce ſont les *Incubes*,) & de ceux qui aprés avoir pris la figure d'une femme, (ce ſont les *Succubes*) excitent les hommes à commettre des crimes, que vous concevez aſſez, ſans qu'il

ſoit neceſſaire de vous les déclarer. Si vous êtes encore d'humeur à douter de l'impudicité de ces mauvais Eſprits, voici ce que j'ai à vous dire, pour lever votre doute, & pour les engager à les croire. N'attendez pas pourtant que je faſſe ici le Philoſophe, je veux dire, que j'employe de grands raiſonnemens, afin de vous prouver que les Diables peuvent comme les hommes & les femmes, être laſcifs & incontinens;&pour vous expliquer comment ils font uſage de leur laſciveté & de leur incontinence, (je n'ai pour cela qu'à vous faire reſſouvenir qu'ils peuvent ſe changer en hommes & en femmes, & ainſi faire tout ce que les hommes & les femmes font.) Comme je ne laiſſe pas de croire tout ce qu'on en dit, quoique je ne me ſois pas informé de la poſſibilité & de la maniere, je ne vois pas quelle raiſon vous auriez d'être à cet égard moins credule que moi ; & ainſi afin que vous croyiez comme je crois, je vais vous inſtruire

de ce que je sçai & de ce qu'on m'a fait croire.

Il est constant que les Diables n'aiment rien tant que de faire commettre les plus grands crimes ; cette proposition étant incontestable, nous ne devons donc point douter qu'ils n'aiment beaucoup mieux abuser d'une femme mariée que d'une fille ; & c'est aussi ce que les Démonographes nous apprennent (*a*), étant persuadés qu'on ajoûtera foi à leurs histoires, puisqu'elles sont fondées sur la malignité des Démons, que tout le monde reconnoist, & dont personne ne doute.

(*a*) Une vieille fille nous a dit une particularité, que le Diable n'a gueres accoûtumé d'avoir accointance avec les vierges, parce qu'il ne pourroit commettre adultere avec elles ; ainsi il attend qu'elles soient mariées : & nous a dit à ce propos, que le commun bruit étoit parmi elles, que le maître des Sabbats en retenoit une fort belle, qu'elle nous a nommée, jusques-à-ce qu'elle soit mariée, ne voulant plûtôt la des-honorer, comme si le peché n'étoit assez grand de corrompre sa virginité, sans adulterer avec elle. De Lancre p. 218.

Si je ne craignois de ſalir votre imagination, je vous rapporterois ici ce qu'ils diſent des douleurs que ſouffrent les femmes, quand elles ont habitude avec les Diables, & pourquoi elles ſouffrent ces douleurs (*b*); mais par pudeur, je vous veux taire ces circonſtances, quoiqu'il me paroiſſe qu'en vous en faiſant le détail, elles pourroient contribuer à vous rendre moins incrédule que vous n'êtes. Car je ſçai par ma propre expérience que rien n'eſt plus perſuaſif, que des hiſtoires fort circonſtanciées. Je vous le repete; ſi je vous diſois ce que je ſçai ſur cette matiere, vous rougiriez à la verité en l'écoutant; mais vous ne le croiriez pas moins. Vous concluëriez que puiſqu'on s'eſt pû reſoudre à fai-

(*b*) Je n'aurai pas moins de modeſtie que Mr Ouflc; c'eſt pourquoi je ne rapporterai point ici pour l'éclaircissement de ce qu'il vient de dire, les endroits des livres où il a puiſé ce qui l'engage à parler de la ſorte; je veux dire les pages 134. 225. 224. du Livre *de l'Inconſtance des Demons par de Lancre*. A Dieu ne plaiſe que je ſaliſſe cette Hiſtoire par de telles ordures.

re de telles deſcriptions, & à demander permiſſion pour les rendre publiques, il faut qu'on y ait été forcé par la verité.

Il eſt ſi vrai que les Diables ſont des enfans, qu'on les reconnoît & qu'on les diſtingue dans le monde parfaitement bien des autres; on leur donne même un nom particulier pour marquer cette diſtinction, afin que l'on ne s'y trompe point. On ſçait, parce qu'on l'a remarqué bien des fois, que ces enfans ſont fort criards, ſi affamez, qu'ils épuiſent pluſieurs nourrices; ſi peſants, qu'à peine les peut-on porter; cependant ſi maigres que les os leur percent la peau, & qu'heureuſement pour les Pays où ils naiſſent, leur vie eſt tres-courte (*c*). Je dis heureuſement; car étant la

(*c*) Les enfans *Succubes*, (que Guillaume de Paris appelle *Champis*, & les Allemands *Cambions*,) ſont criards, épuiſent cinq nourrices pour les allaiter; ils ſont fort peſants & fort maigres. Le Loyer p. 482. Bodin. p. 210. De Lancre p. 233. 232. Luther en ſes *colloques* regle leur âge à ſept ans.

production de ſi mauvais eſprits, quels maux ne feroient-ils pas dans le monde, s'ils vivoient auſſi long-tems que les autres hommes? Il y a ëu pourtant quelques-uns de ces enfans d'iniquité, qui ont paſſé au de-là du terme qu'on donne au cours de leur vie. Un certain Merlin (*d*), par exemple, & quelques-autres qu'on n'a pas vû mourir, parce qu'ils ont diſparu, & ſont apparemment allé vivre ailleurs (*e*).

Que de filles qui penſant joüir des perſonnes qu'elles aimoient, ont trouvé que c'étoit des Diables qui les

(*d*) Des Auteurs ont cru que Merlin avoit été engendré d'un *Incube*, qui prit accointance avec la fille d'un Roy, laquelle étoit Religieuſe en un Monaſtere de la Ville de Kaërmerlin. De Lancre. p. 230. Naudé p. 313.

(*e*) Le Roy Roger regnant en Sicile, un jeune homme ſe baignant la nuit au clair de la Lune avec pluſieurs autres, voyant, ce lui ſembloit, quelqu'un qui ſe noyoit, plonge pour le ſauver, trouve que c'étoit une femme, la tire de l'eau, en devient amoureux, l'épouſe & en eut un enfant. Dans la ſuite elle diſparut, & auſſi l'enfant qu'elle ravit dans le tems qu'il nageoit. De Lancre p. 231.

avoient abusées (*f*)! Que d'hommes qui ont eu des Diables pour maîtresses (*g*)! Celles qui ont affaire à des Diables, croyant que ce sont des hommes, ne restent pas long-temps

(*f*) En l'Isle de Sardaigne, dans la ville de Cagliari, une fille de qualité aima un Gentilhomme, sans qu'il le sçût; le Diable prit la forme de celui-ci, épousa clandestinement la Demoiselle, en joüit, puis l'abandonna. Cette fille trouvant un jour le Gentilhomme, & ne remarquant en lui aucune chose qui témoignât qu'il la reconnoissoit pour sa femme, elle lui en fit des reproches; mais enfin, étant convaincuë, que c'étoit le Diable qui l'avoit abusée, elle en fit penitence. De Lancre a donné avec plaisir beaucoup d'étenduë à cette Histoire, dans son livre de l'Inconstance des Demons, p 218. &c.

(*g*) François Pic de la Mirandole, dit avoir connu un homme de soixante & quinze ans, qui s'appelloit ***Benedeto Berna***, lequel pendant quarante ans, eut accointance avec un esprit *succube*, qu'il appeloit ***Hermeline***, la menoit par tout en forme humaine, & lui parloit de maniere, que plusieurs l'entendant parler, & ne voyant personne, le prenoient pour un fou. Un autre, nommé Pinet, en tint un l'espace de trente ans, sous le nom de ***Fiorina***. De Lancre. p. 215.

Un Soldat joüit d'une belle fille; ensuite il resta entre ses bras le cadavre d'une beste pourrie. Guil. de Paris ***P. ult. de universo*** Delrio. *Disquisitione magica*. p, 300.

dans cette erreur ; car ces mauvais esprits se font un plaisir de leur faire connoître la fourberie. Quelques-uns même impriment sur les femmes en les quittant, des marques qui leur font connoître qu'elle ont été trompées (*h*).

Laissons cette matiere, elle donne de trop vilaines idées : passons à d'autres Diableries qui ne sont pas si sales.

Les Sçavans qui ont traité des Diables, n'ont pas oublié, comme vous devez bien croire, de parler des Démoniaques ; car c'est sur ces malheureux possedez, que les mauvais Esprits triomphent ; c'est là où ils dominent avec une puissance qui est telle, qu'ils disposent également de leur ame & de leur corps ; de leur ame, en renversant leur jugement, & les faisant raisonner, comme ils veulent ; de leur corps, en donnant

(*h*) Le Diable imprima sur le ventre d'Attia mere d'Auguste, un serpent, aprés en avoir abusé. De Lancre. p. 3.

à leurs membres toutes les contorſions les plus effroyables ; parce qu'ils aiment à s'en ſervir pour effrayer les ſpectateurs , & pour intimider ceux qui entreprennent de les chaſſer. Croiriez-vous ce que je vais vous dire? C'eſt que ces Demons , pour faire faire par les poſſedez ce qu'ils ſouhaitent , choiſiſſent ſi-bien leur tems, qu'ils ne manquent pas de réuſſir , & c'eſt juſtement ſur le cours de la Lune qu'ils ſe reglent (*i*) : car elle eſt d'un grand ſecours pour les Sorciers, pour les Magiciens , & par conſequent pour leurs maîtres , je veux dire , les Diables. Les contorſions , les convulſions & les grimaces des poſſedez augmentent ou diminuent ſelon le cours & le décours de cet Aſtre. Si ceux qui entreprennent de chaſſer les Diables du corps des Démoniaques, ſçavoient cette ſingularité , ils n'auroient pas tant de pei-

(*i*) Les Demoniaques ſont plus ou moins tourmentez des Diables , ſelon le cours de la Lune. Le Loyer. p. 362.

nes qu'ils en ont pour réussir dans leur projet ; ils y travailleroient dans le tems que la Lune est tout-à-fait dans son déclain ; & alors la puissance du Diable étant aussi foible que la lumiere de cet Astre, ils le feroient tres facilement sortir ; car il est tres rare de trouver dans les possessions Démoniaques, des Diables d'aussi bonne volonté que celui dont il est parlé dans l'Histoire, qui convint avec des Juifs d'entrer dans le corps de la fille d'un Empereur, & d'en sortir par leur commandement, afin de leur procurer du credit (*k*). Il faut

(*k*) L'Empereur Titus Vespasien, ayant pris Jerusalem, défendit par Edit aux Juifs d'observer le Sabbat, & de se circoncire, voulut qu'ils mangeassent de toutes sortes de viandes, & qu'ils couchassent avec leurs femmes dans les temps ausquels leur loy le défendoit. Là-dessus, ils prierent Rabbi Simeon, renommé entre-eux pour faire des miracles, d'aller supplier l'Empereur d'adoucir cet Edit. Simeon se mit en chemin avec Rabbi Eleazar. Ils trouverent dans leur chemin un Diable, nommé *Benthamelion*, qui demanda de les accompagner, leur avoüant qu'il étoit Diable, il leur promit d'entrer dans le corps de la fille de l'Empereur, & d'en sortir aussi-tôt qu'ils le lui commanderoient ; ce qui

convenir aussi que ces malins Esprits ne tourmentent pas toûjours ceux, dont ils se sont emparez ; ils leur font souvent plus de peur que de mal ; souvent ils les chatouillent (*l*), & les font rire de si bon cœur, qu'on diroit, (& je le crois ainsi,) qu'ils sentent un extrême plaisir. Ils les rendent mêmes admirables, en leur faisant parler differentes langues, sans qu'ils ayent jamais pris la peine de les apprendre (*m*). S'ils ne faisoient rien de pis, on s'en divertiroit volontiers, & on les laisseroit en repos ; mais ils font souvent des pactes [*n*] ;

fut executé ; ils obtinrent ensuite pour récompense la révocation de l'Edit. Le Loyer. p. 290.

(*l*) On a vû des Demoniaques enlevées en l'air, chatouillées dessous les pieds, & rians sans cesse. Bodin. p. 306.

(*m*) On en a vû d'autres qui parloient des Langues qu'ils n'avoient jamais apprises. Id. p. 294.

(*n*) L'histoire des Diables de Loudun dit, page 153 qu'on fit rendre par le Diable Leviatan un pacte composé de la chair du cœur d'un enfant, pris dans

ils exigent des consentemens par lesquels on se donne à eux ; pactes qu'on ne peut retirer que par une puissance surnaturelle [*o*], qu'on n'est pas toûjours assûré d'obtenir : & il est d'autant plus difficile de les chasser des corps de ceux qu'ils croyent leur appartenir, que souvent ils s'unissent plusieurs ensemble [*p*], afin de tenir plus ferme, & de resister avec plus de vigueur. Tout ceci est certain ;

un Sabbat fait à Orleans, & de la cendre d'une hostie brûlée.

(*o*) On lit dans l'Histoire des Diables de Loudun, p. 405. qu'un Diable, nommé Behemot étant sorti pour aller chercher un nouveau pacte, l'Ange-Gardien de la Religieuse qu'il possedoit, se saisit de lui, & le lia pour un mois sous le Tableau de saint Joseph dans l'Eglise, & qu'il sembla à la Religieuse, qu'il partoit je ne sçai quoi de sa teste, qui s'éloignoit d'elle, à proportion de la retraite du Diable.

(*p*) Une nommée Elisabeth Blanchard se disoit être possedée par six Diables ; par Astaroth & le charbon d'Impureté, de l'ordre des Anges ; par Beelzebuth & le Lion d'Enfer, de l'ordre des Archanges ; par Perou & Marou, de l'ordre des Cherubins. Id. p. 255.

je ne m'étendrai pas davantage pour vous en convaincre ; notre Religion ne nous permet pas d'en douter.

On a prétendu de mêler entre tous les Diables, quelques-uns qui ne ſont pas ſi méchans que les autres, qui font quelquefois plaiſir ; mais on n'en pouſſe pas ſi loin le nombre, que de ceux qui ſont méchans en toutes manieres : on n'admet que trente mille de ceux-là [q]. Certes il faut avoir fait de grandes recherches, pour en fixer ſi préciſément le nombre. Nous devons ſçavoir bon gré à ceux qui ont pris cette peine ; car il nous ſeroit tres-difficile d'y réuſſir auſſi-bien qu'eux. Ce ſeroit le comble de l'ingratitude, que de ne leur donner point d'autre récompenſe de leur travail que de l'incredulité ; c'eſt aſſurement ce qui ne m'arrivera jamais.

Parmi ces trente mille, ſont les Eſprits folets, les Eſprits familiers,

(q) Heſiode dit, qu'il y a trente mille Demons bien-faiſans parmi l'air, qui veillent aux beſoins des hommes. L'Incred. Sçavante. p. 368.

les Lutins, ainsi appellez [r], parce qu'ils se divertissent à luicter avec les hommes, aparemment pour les rendre plus forts par cet exercice. Il y en a qui instruisent par les songes [s]

(r) Il y avoit entre les Grecs, un Demon qui se nommoit Παλαίμοναις, ἀπὸ τῆς πάλης, Demon luicteur & agresseur des hommes; de là vient le nom de *Lutin* ou *Luitton* Le Loyer. p. 25. Apparemment c'est de ceux-là en general que M. Oufle veut parler, & non pas de celui dont Strabon fait une histoire. Il dit qu'il y avoit un demon nommé *Luitton, Temescan*, qui luittoit contre tous les étrangers, qui arrivoient à Themese, ville des Brutiens. Il avoit esté autrefois homme, nommé Polites, l'un des compagnons d'Ulisse; & ayant esté tué par les Brutiens en trahison, il s'efforçoit aprés sa mort de tourmenter tant les étrangers, que ceux qui lui avoient fait perdre la vie.

(s) Pour ce qui est de Cardan, dit M. Naudé, p. 252. il parle si diversement de son esprit, qu'aprés avoir dit absolument dans un Dialogue intitulé *Tetim*, qu'il en avoit un qui étoit Venerien, mêlé de Saturne & de Mercure, & dans son livre, *de Libris propriis*, qu'il se communiquoit à lui par les songes, il doute au même endroit s'il en avoit veritablement un, ou si c'étoit l'excellence de sa nature; & conclud enfin dans son livre, *de rerum varietate l. 16. c. 93.* qu'il n'en avoit point, disant ingenuëment; *Ego certè nullum Dæmonem aut genium mihi adesse cognosco.* Si bien des gens ne vouloient parler que d'aussi bonne foy, on n'écriroit pas tant d'histoires.

de ce qu'on doit chercher ou fuir. D'autres accompagnent sous le nom de maître Martinet les voyageurs [*t*], & leur font prendre les chemins les plus courts & les moins dangereux. Il y en a qui passent par une succession de plusieurs années aux enfans, afin de défendre les familles ausquelles ils se sont attachez, contre les insultes de leurs ennemis [*u*]. Quelques-uns donnent des conseils ; mais de telle sorte que, quoiqu'ils soient fort près, cependant leur voix paroît venir de fort loin [*x*]. On en a vû qui étoient si appliquez aux interests de

(*t*) Demon familier qui accompagne les Magiciens, & qui leur défend de rien entreprendre sans le congé de Maistre Martinet. Cir.

(*u*) Chez les Lapons, on croit que les peres donnent à leurs enfans, & leur font passer en forme d'heritage, les malins esprits, qui étoient attachez à leur service, afin qu'ils puissent surmonter les demons des autres familles qui leur sont ennemies. Monde Ench. 1. 67.

(*x*) Cardan dit avoir vû une femme à Milan, qui avoit un esprit familier invisible, dont la voix ne s'entendoit que de loin.

leurs maîtres, & si empressez pour ne leur laisser faire aucune mauvaise démarche, qu'ils leur tiroient sans façon les oreilles, ou les frappoient quelque part [*y*], pour les détourner de commettre quelque faute qui leur fût dangereuse. Et à propos de ces bruits qu'ils font, & de ces coups qu'ils donnent, on a remarqué qu'il n'y avoit ni chaleur, ni dureté, ni violence dans ces mouvemens; car leurs mains sont froides comme glace, & molles comme du cotton [*z*]. On peut appeller ces Diables de fort bons garçons, aussi-bien que ceux qu'on nomme *drolles*, qui pansent soigneusement les chevaux de leurs maîtres, & qui ont soin de leur hor-

(*y*) Un esprit familier donnoit des signes sensibles, comme toucher à l'oreille droite, si l'on fait bien, à l'oreille gauche si l'on fait mal, ou frapper sur un livre pour faire cesser d'y lire. Bodin. p. 46. 47.

(*z*) Cardan parle, *de varietate rerum*, d'un de ses amis, qui couchant dans une chambre, où hantoient des folets, sentit comme une main froide & molle comme du cotton, qui passa sur son cou & sur son visage, & lui voulut ouvrir la bouche.

lorges

loges [a]. On a dit qu'un fameux Philoſophe en avoit un dans le pommeau de ſon épée [b] ; cela m'a ſur-

(a) Une perſonne m'a dit qu'aux contrées les plus avancées vers le Septentrion, il y a des Diables qu'on appelle *D oll.* qui panſent les chevaux, qui font ce qu'on leur commande, qui avertiſſent des dangers. Medit. Hiſtor. de Camer. t. 1. l. 4. c. 13.

Il y a des Mandragores qu'on prétend être des Farfadets, Lutins ou Eſprits familiers, & qui ſervent à pluſieurs uſages. Quelques-uns ſont viſibles ſous la figure d'animaux, & d'autres ſont inviſibles. Je me ſuis trouvé dans un Château, dit l'Auteur du petit Albert, p. 130. 131. où il y en avoit un qui depuis ſix ans avoit pris ſoin de gouverner un horloge, & d'étriller les chevaux : J'ai vû courir l'étrille ſur la croupe du cheval, ſans être conduite par aucune main viſible. Le Palfrenier me dit qu'il s'étoit attiré ce farfadet à ſon ſervice, en prenant une petite poule noire, qu'il l'avoit ſaignée dans un grand chemin croiſé, & que du ſang de la poule, il avoit écrit ſur un petit morceau de papier, *Berit fera ma beſogne pendant vingt ans, & je le récompenſerai* ; & qu'ayant enterré la poule à un pied de profondeur, le même jour le farfadet avoit pris ſoin de l'horloge & des chevaux, & que de temps en temps il faiſoit des trouvailles qui lui valoient quelque choſe.

[b] On diſoit que Paracelſe avoit un Demon familier, renfermé dans le pommeau de ſon épée. C'étoit pluſtoſt deux ou trois doſes de Laudanum, dont il ne vouloit jamais être dépourvû, parce qu'il en faiſoit des merveilles, & s'en ſervoit comme d'une Medecine univerſelle, pour guerir toutes ſortes

pris; car il me ſemble qu'ayant pris une telle place pour ſon domicile, il convenoit mieux à un guerrier.

Que de gens qui voudroient avoir de ces Diables qui font revenir l'argent dans la bourſe, aprés qu'il en eſt ſorti [c], ou qui aprennent à faire la pierre philoſophale [d]! Je croi qu'on les aimeroit beaucoup mieux que celui qui donnoit des leçons de Philoſophie [e].

Le plaiſant Diable que celui qui

de maladies. Naudé, Apol. p. 285.

(c) On a dit du fameux Medecin Pierre d'Apono, qu'il étoit le plus grand Magicien de ſon ſiecle, qu'il s'étoit acquis la connoiſſance de ſept Arts liberaux par le moyen de ſept Eſprits familiers qu'il tenoit enfermez dans un criſtal; qu'il avoit l'induſtrie, comme un autre Paſetes, de faire revenir dans ſa bourſe l'argent qu'il avoit dépenſé. Id. 274. 275.

[d] Un eſprit nommé Floron, qu'on a dit être de l'ordre des Cherubins; un demon nommé Barbu, qui montre dans un morceau de papier, le moyen de faire la Pierre philoſophale. Id. p. 249. 250.

(e) Cardan dit, que Niphus avoit un Demon barbu, qui lui donnoit des leçons de Philoſophie.

prennoit plaiſir à faire voler en l'air à coups de pierre le bonnet d'un Preſident [*f*]! l'obligeant & le reconnoiſſant Diable, que cet autre, qui pendant le jour ſe cachoit dans des fagots, où l'on avoit ſoin de le bien nourrir, & pendant la nuit alloit dérober çà & là du bled pour recompenſer ceux qui lui faiſoient du bien [*g*]! Enfin quelle commodité d'en

(*f*) Un Eſprit jetta des pierres, & fit voler le bonnet du Preſident Latomi à Toulouſe. Bodin. p. 301.

(*g*) Voici ce qu'on dit ordinairement touchant les Diables domeſtiques, & que Schot & Delrio rapportent, comme l'ayant tiré de Meletius. Ils diſent que ces Diables ſe retirent dans les endroits les plus cachez de la maiſon dans un tas de bois ; on les nourrit de toutes ſortes de mets délicats, parce qu'ils apportent à leurs maîtres du bled qu'ils ont volé dans les greniers d'autrui. Lorſque ces Eſprits ont deſſein de s'établir dans quelque maiſon, ils le font connoître en entaſſant quelques monceaux de coupeaux, les uns ſur les autres, en jettant le fumier dans des ſeaux pleins de laict. Si le maître de la maiſon remarquant cela, laiſſe ces coupeaux enſemble, & le fumier dans le laict ; ou ſi même il boit du lait où eſt le fumier, l'Eſprit ſe preſente à lui, & demeure dans ſa maiſon. On les appelle Gobelins. Le Monde Ench. 1. 287.

porter dans des bagues [h], ou d'en conserver dans des phioles( ),pour s'en servir quand on en a besoin! avouez qu'il y a bien plus d'avantage à avoir de tels Démons, que ceux qui par malice enflent le visage des hommes à qui ils en veulent, & les défigurent de telles sorte, qu'on ne les reconnoît plus [k]; ceux qui se servent des morts pour tourmenter les vivans [l], ou qui vont dans les cime-

(h) VVierus parle l. 6. c. 1. art. 3. & 4. de Diables enchassez dans du verre (comme le Diable boiteux) ou dans des bagues.

(i) Un certain Avocat avoit un Demon familier dans une phiole, qui fut jetté dans le feu par ses heritiers. L'Incr. Sçav. 59.

(k) Il y a des Démons que Psellus appelle soûterrains, qui du vent de leur haleine, rendent aux hommes le visage tout bouffi, & les font méconnoissables. Le Loyer 535.

(l) Saxon Grammairien rapporte cette histoire, *l. 5. Histor. Daniæ.* Asmond & Asuith compagnons d'armes Danois, étant liez d'une étroite amitié, convinrent par serment solennel, qu'ils ne s'abandonneroient ni à la mort ni à la vie. Asuith mourut le premier; & suivant leur accord, Asmond se con-

tieres y déterrer les charoignes, & les manger jusqu'aux os [m]; ou qui font perdre tout d'un coup à un homme quelque membre de son corps[n].

De tous les Diables, on tient que les plus menteurs sont ceux qu'on appelle terrestres [o]; la raison en est claire: c'est qu'habitant dans les entrailles de la terre, il est constant qu'ils sont les plus éloignez du Ciel, qui est le domicile de la verité.

A propos de Diables terrestres, je

fina dans son sépulchre, où le Diable qui estoit entré dans ce corps mort, tourmenta tant Asmond, en le déchirant, lui défigurant le visage, & lui arrachant une oreille, qu'enfin Asmond coupa la tête au mort.

☞ (m) Pausanias fait mention *In phocaicis*, d'un Diable nommé Eurynomus, qui mangeoit les charoignes des morts, & ne leur laissoit que les os.

(n) Il y a des Diables qui emportent les doigts du pieds, sans faire mal. De Lancre. 175.

(o) Les Chaldéens tiennent que les Demons terrestres sont menteurs, & cela, parce qu'ils sont les plus éloignez de la connoissance des choses divines, Bodin. 215.

me perſuade, quelque choſe qu'on diſe, [car enfin ne puis-je pas faire quelques découvertes ſur cette matiere; auſſi-bien que les autres? & puiſque j'ai tant de déference pour ce qu'ils diſent, pourquoi n'en auroit-on pas auſſi pour ce que je penſe; puiſque j'ai renfermé en moi tant de connoiſſances tirées d'un ſi grand nombre d'Auteurs, & qu'ainſi j'ay profité de toutes leur lumieres?] je me perſuade, dis-je, que les Diables terreſtres ſont ceux qu'on appelle Gnomes [*p*], gens fort amoureux

(*p*) Les Gnomes ſont composez des plus ſubſtiles parties de la terre, & en ſont les habitans. Le Comte de Gabalis, 34.

Voici pourquoi M. Oufle ne s'en rapporte pas à ce qu'on a dit des Gnomes, &c. C'eſt qu'il eſt parlé ainſi dans le Comte de Gabalis, p. 128. 129. Le Demon eſt ennemi mortel des Nymphes, des Sylphes & des Salamandres; car, pour les Gnomes, il ne les hait pas ſi fort; parce que ces Gnomes effrayez des heurlemens des Diables qu'ils entendent dans le centre de la terre, aiment mieux demeurer mortels, que courir riſque d'être ainſi tourmentez, s'ils acqueroient l'Immortalité; de la vient que ces Gnomes & ces Demons leurs voiſins ont aſſez de commerce; ceux-ci perſuadent aux Gnomes, naturel-

des femmes [q], gardiens des treſors, dont j'aurois bonne part, ſi je

lement tres-amis de l'homme, que c'eſt lui rendre un fort grand ſervice, & le délivrer d'un grand peril, que de l'obliger de renoncer à ſon Immortalité. Ils s'engagent pour cela de fournir à celui, à qui ils peuvent perſuader cette renonciation, tout l'argent qu'il demande; de détourner les dangers qui pourroient menacer ſa vie durant un certain temps, ou telle autre condition qu'il plaît à celui qui fait ce malheureux pacte: Ainſi le Diable, le méchant qu'il eſt, par l'entremiſe de ce Gnome, fait devenir mortelle l'ame de cet homme, & la prive du droit de la Vie éternelle.

(q) On attribuë aux Demons, dit encore le même Comte, p. 96. 97. tout ce qu'on devroit attribuer aux peuples des élemens. Un petit Gnome ſe fait aimer à la celebre Magdeleine de la Croix, Abbeſſe d'un Monaſtere à Cordouë en Eſpagne: elle le rend heureux dés l'âge de douze ans, & ils continuent leur commerce l'eſpace de trente ans. Un Directeur ignorant veut perſuader que c'eſt un Lutin.... Le Diable n'eſt donc gueres mal-heureux, de pouvoir entretenir commerce de telles galanteries.... le Demon a dans la region de la mort des occupations plus triſtes & plus conformes à la haine qu'a pour lui le Dieu de Pureté.

Encore une fois, ajoûte-t-il, p. 132. 133. Le Diable n'a pas la puiſſance de ſe joüer ainſi du genre humain, ni de pactiſer avec les hommes, moins encore de s'en faire adorer. Ce qui a donné lieu à ce bruit populaire, c'eſt que les Sages aſſemblent les habitans des élemens, pour leur prêcher leurs myſ-

me servois du secret que je sçai [r], & qui, quand ils veulent, changent l'or en plomb [s]. Je mets encore au même rang;

1°. Les Sylphes [t], ces habitans de l'air [u], qui par une pronon-

steres & leur morale; & comme il arrive ordinairement, que quelque Gnome revient de son erreur grossiere, comprend les horreurs du néant, & consent qu'on l'immortalise; on lui donne une fille, on l'immortalise; la nôce se celebre avec toute la réjouissance que demande la conquête qu'on vient de faire. Ce sont-là ces danses & ces cris de joye, qu'Aristote dit qu'on entendoit dans certaines Isles, où pourtant on ne voyoit personne.

(r) *Viri stantis supra draconem, qui in manu teneat gladium, figuram, si in Hematithe sculptam invenies, pone in annulo plombeo, vel ferreo, & obedient ei omnes spiritus subterranei, & revelabunt ei omnes Thesauros levi carmine, nec non extrahendi modum ipsi ostendent. Trinum Magicum. p. 273.*

(s) On veut faire croire, que quelquefois les Gnomes ont transmué les métaux précieux en des matieres viles & abjectes, pour tromper les ignorans. Le solide Tresor du petit Albert, p. 73.

[t] Les Sylphes sont composez des plus purs atomes de l'air. Le Comte de Gabalis, p. 33. 34.

[u] Le fameux cabaliste Zedechias se mit dans l'esprit, sous le Regne de Pepin, de convaincre le

ciation cabaliſtique d'un nom myſte-
rieux, mettent en fuite les autres

monde, que les élemens ſont habitez par tous ces peuples, dont je vous ai décrit la nature. L'expedient, dont il s'aviſa, fut de conſeiller aux Sylphes de ſe montrer en l'air à tout le monde ; ils le firent avec magnificence ; on voyoit dans les airs ces créatures admirables en forme humaine, tantôt rangées en bataille, marchant en bon ordre, ou ſe tenant ſous les armes, ou campées ſous des pavillons ſuperbes ; tantôt ſur des navires aëriens d'une ſtructure admirable, dont la flotte volante voguoit au gré des zephirs. Qu'arriva-t-il ? Penſez-vous que ce ſiecle ignorant s'aviſât de raiſonner ſur la nature de ces ſpectacles merveilleux ? Le peuple crut d'abord que c'étoit des Sorciers qui s'étoient emparez de l'air, pour y exciter des orages, & pour faire greſler ſur les moiſſons. Les Sçavans, les Theologiens & les Juriſconſultes furent bientôt de l'avis du peuple ; les Empereurs le crûrent auſſi, & cette ridicule chimere alla ſi avant, que le ſage Charlemagne, &, aprés lui, Louïs le Debonnaire, impoſerent de griéves peines à tous ces prétendus tyrans de l'air. Voyez cela dans le premier chapitre des Capitulaires de ces deux Empereurs. Les Sylphes voyant le peuple, les pedans & les têtes couronnées mêmes ſe gendarmer ainſi contr'eux, réſolurent, pour faire perdre cette mauvaiſe opinion qu'on avoit de leur flotte innocente, d'enlever des hommes de toutes parts, de leur faire voir leurs belles femmes, leur République & leur Gouvernement, & puis les remettre à terre en divers endroits du monde. Ils le firent, comme ils l'avoient projetté. Le peuple qui voyoit deſcendre ces hommes, y accourut de toutes parts ; & prévenu que c'étoit

Demons [*x*].

2°. Les Nymphes ou Ondins [*y*], habitans des eaux, & que je ferai venir à moi quand il me plaira [*z*].

3°. Les Salamandres [*a*], habitans du feu.

des Sorciers qui se détacheoient de leurs compagnons, pour venir jetter des venins sur les fruits & dans les fontaines, suivant la fureur qu'inspirent de telles imaginations, entraînoit ces innocens au supplice. Id. p. 135. 136.

(*x*) Quand un Sylphe a appris de nous à prononcer cabalistiquement le nom puissant, *Nehmahmihah*, & à le combiner dans les formes avec le nom délicieux *Eliael*, toutes les puissances des ténebres prennent la fuite, & le Sylphe jouit paisiblement de ce qu'il aime. Id. 124.

(*y*) Les Nymphes, ou Ondins sont composez des plus déliées parties de l'eau. Id. 33. 34.

(z) *Hominis imago sculpta in Diadochoc stantis & magnæ staturæ tenentis in manu dextra obolum, & in alia serpentem, sitque super caput hominis figura solis, & prostratum teneat sub pedibus leonem, si posita fuerit in annulo plombeo cum modico arthemisia ac radice fœni græci, tecumque habueris in ripa fluvii, & vocaris aquaticos spiritus, ab iis de quæsitis responsa accipies. Trinum magicum, p.* 274. 275.

(*a*) Les Salamandres sont composez des plus

4°. Les Ogres, monſtres qui n'aiment rien tant que la chair fraiche, comme celle des petites filles & des petits garçons.

5°. Les Fées dont les grand-meres & les mies font tant d'hiſtoires aux enfans [b] ; ces Fées, dis-je, qu'on aſſure être aveugles chez elles & tres clair-voyantes dehors [c] ; qui danſent au clair de la Lune [d],

ſubtiles parties de la ſphere du feu, conglobées & organiſées par l'action du feu univerſel, ainſi appellé, parce qu'il eſt le principe de tous les mouvements de la nature. Gabalis. 33. 34.

(b) Il n'eſt pas beſoin qu'on vous die,
Ce qu'étoit une Fée en ces bien-heureux temps ;
Car je ſuis ſûr que votre mie
Vous l'aura dit dés vos plus jeunes ans.
M. Perrault.

Pourquoi faut-il s'émerveiller,
Que la raiſon la mieux ſenſée,
Laſſe ſouvent de trop veiller,
Par des contes d'Ogre & de Fée,
Ingenieuſement bercée,
Prenne plaiſir à ſommeiller ? *Id.*

(c) Les Poëtes ont dit que les Fées avoient cent yeux hors de leur maiſon, que dedans elles étoient aveugles. Dict. cur. 9.

(d) Lettres de Cir.

quand elles n'ont pointd'autres choſes à faire, qui enlevent les Bergers & les enfans pour les porter dans leurs cavernes[*e*], & en diſpoſer enſuite à leur volonté, qui preſervent de grêles & de tempêtes les lieux qu'elles habitent [*f*].

Voilà, ce me ſemble, aſſez parler des Diables, de ce qu'ils ont fait, & de ce qu'ils peuvent faire. Si vous ne voulez pas croire tout ce que je viens de vous dire, allez y voir, je vous

[*e*] Corneille de Kempen aſſeure qu'au temps de l'Empereur Lothaire, vers l'an 830. il ſe trouvoit dans la Friſe quantité de Fées, qui faiſoient leur ſéjour dans des grotes, ou ſur le haut des éminences & des colines, d'où elles deſcendoient la nuit pour enlever les bergers de leurs troupeaux, tirer de leurs berceaux les enfans, & entraîner les uns & les utres dans leurs cavernes. Le Monde ench. I. 290.

(*f*) Nos ayeuls ont aſſeuré, que c'étoit une ancienne Tradition, que là où les Fées ou Fades, femmes des Druides habitoient, jamais la grêle ni les tempêtes ne gâtoient les fruits. Frey en ſon *admiranda Galliarum*, *cap.* 10. & au Traité qu'il a donné dans les Ecoles intitulé, *antiquiſſima Gallorum Philoſophia Ecloga*, au Chapitre, *de Druidarum Aſtrologia*.

en donnerai le moyen, quand vous voudrez ; je vous ferai voir des Diables [*g*] : ſi cela vous eſt abſolument neceſſaire pour vous rendre plus crédule, & vous tirer de votre erreur.

Vous allez ſans doute dire que le mot de Diable eſt furieuſement repeté dans mon Diſcours. Cela eſt vrai, & je n'en fais aucun ſcrupule. Je le prononce hardiement & même avec plaiſir, parce que je ſçai de bonne part que la prononciation de ſon nom lui apporte du dommage & le tourmente extrêmement [*h*].

[*g*] Pour faire voir le Diable à une perſonne en dormant, prenez le ſang d'une hupe, & en frotez le viſage de cette perſonne ; elle s'imaginera que tous les Diables ſont autour d'elle. Les admir. ſecr. d'Alb. le Gr. l. 3. p. 168. apparemment c'eſt de cette ſuperſtitieuſe pratique, que M. Oufle veut parler.

[*h*] Les Juifs prétendent que le nom de Diable eſt d'une grande efficace à ſon dommage, & à ſon grand déplaiſir ; que cette efficace procede, de ce que les cinq lettres hebraïques, qui compoſent ce nom, font juſtement le nombre de 364. qui eſt celui des jours d'un an entier, moins un jour ; & que c'eſt pour cela qu'il ne peut les accuſer pendant ces 364. jours, & qu'il ne lui en reſte plus qu'un pour cette

Lisez donc, Monsieur mon frere, ce Discours avec la même application que je l'ai composé; & rendez-moi justice, en reconnoissant que je ne vous ai point parlé sans être autorisé; puisque presque tout ce que vous y trouverez, est apuyé sur des livres approuvez, privilegiez, & qui par consequent ne doivent être soupçonnez ni d'erreur, ni de mensonge. Si vous les aviez lûs aussi souvent que moi, vous croiriez ce que je croi, tant ils sont persuasifs; & je n'aurois pas été obligé de vous écrire avec tant d'étenduë, & de vous faire un si grand détail. Défiez-vous donc des Diables,

accusation; c'est pourquoi ils tâchent de le tromper ce jour-là. Le Monde ench. p. 181. ou 185.

Les Juifs se servent encore d'un autre moyen pour tromper le Diable. Comme selon eux, le premier jour de l'année, Dieu est assis en Jugement, pour l'examen de leurs pechez, ils tâchent d'empêcher leur ennemi de porter ses accusations contre-eux, en le réduisant à ne sçavoir plus quel jour il est; & pour cela, en lisant la loy, ils ne lisent ni le commencement ni la fin, comme Sammaël s'imagine qu'ils doivent toûjours faire ce jour-là, & l'attrapent ainsi. Id. t. 1. p. 179.

puiſque le monde en eſt plein, qu'ils ont tant de pouvoir, & que l'artifice ne leur manque pas pour le faire ſentir, & pour arriver à leurs fins. Je vous exhorte d'autant plus à cette défiance, que ſi vous ne l'avez pas, vous ne ſongerez point à vous tenir ſur vos gardes, & que par conſequent vous tomberez dans les pieges qu'ils ſe feront toujours un plaiſir de vous tendre.

Fin du Diſcours de Monſieur Ouſle ſur les Diables

Enfin voila le Diſcours de Monſieur Ouſle fini. A dire vrai, je m'ennuyois bien, en décrivant tant de choſes, ſi mal digerées, qui ne prouvent rien, mais qui apprennent ſeulement que ce bon-homme n'avoit point d'autre conduite dans ſes raiſonnemens, que de tirer avec aſſurance des concluſions de faits, comme s'ils avoient été tres-certains, quoique la plupart fuſſent tres-conteſtables. Nous allons entendre diſcourir

Noncrede ; c'est un homme sage, que la prévention ne domine point, mais qui se laisse entierement conduire par la raison ; & ainsi on peut s'attendre qu'il fera une réponse tres-raisonnable.



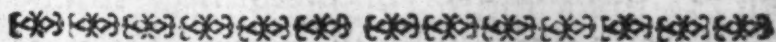
CHAPITRE III.

Discours de Noncrede sur les Diables, pour servir de réponse à celui que Monsieur Oufle avoit composé avec son fils l'Abbé Doudou sur la même matiere, & qu'il lui avoit envoyé.

MOrnand fut celui qui porta à Noncrede le merveilleux Discours de Monsieur Oufle. Ce rusé valet avoit une extrême curiosité de le lire, pour voir s'il n'y trouveroit point quelque matiere, qui lui donnast occasion de s'imaginer & d'executer heureusement de nouveaux stratagêmes, pour se jouer de son maître. Mais comme ce precieux Ouvrage

vrage étoit cacheté avec toute la précaution possible, il n'osa pas entreprendre de l'ouvrir, jugeant bien qu'il lui seroit impossible de le remettre en l'état qu'il devoit être. Il s'en tint donc à satisfaire fidelement à sa commission. Noncrede le reçut avec plaisir; car il ne douta pas qu'il n'allât faire une lecture fort réjouissante, mais à la verité elle lui auroit été beaucoup plus agréable, si un autre que son frere avoit composé cet ouvrage.

Aprés l'avoir lû plusieurs fois avec toute l'attention qu'exigeoit le dessein qu'il avoit d'en montrer judicieusement le faux & le ridicule, il travailla pendant quelques jours à celui qu'on va lire pour servir de réponse.



Discours de Noncrede sur les Diables.

J'Ai reçu, mon cher frere, votre Discours sur les Diables, & l'ay

lû & relû plusieurs fois avec toute l'application que vous pouvez souhaitter de moi , & que le sujet le demande. J'ai admiré vos immenses lectures ; mais je n'ai point du tout été édifié des fruits que vous en avez tirés. N'attendez pas que je vous flatte, vous n'êtes déja que trop séduit par votre prévention. A Dieu ne plaise que je vous séduise encore davantage , en la fortifiant par une lâche complaisance pour vos sentimens bizarres. Vous avez beaucoup lû, cela est vrai ; votre Discours en fait foy ; car il contient un détail de je ne sçai combien d'opinions, de faits & d'histoires. Mais je n'y trouve presque rien de vous. J'y vois seulement que vous embrassez ces opinions , sans avoir pris la peine de les examiner pour connoistre si elles meritoient que vous prissiez leur parti. J'y vois que vous croyez aveuglement ces faits & ces histoires , c'est-à-dire , sans vous être informé [non pas par les témoins ; car cela ne vous étoit

pas poſſible ;) mais par une judicieuſe critique, ſi vous deviez abſolument les croire. Pour moi, je vous l'avoue, il m'eſt impoſſible de croire ſi facilement. Un ancien Sage appelle l'incredulité, le nerf de la prudence. Comme je ſuis perſuadé qu'il veut parler d'une incredulité raiſonnable, & non pas d'une incredulité qui n'a point d'autre motif que l'obſtination, je reconnois qu'il eſt de la prudence d'être fort circonſpect, & qu'il ne faut pas ſe preſſer, quand il s'agit de croire. Car enfin croire, c'eſt donner ſon conſentement ; c'eſt, pour ainſi dire, ſoûmettre ſon eſprit, abandonner ſes lumieres, ſe rendre entierement à ce qu'on entend dire, ou à ce qu'on lit. Hé, de bonne foi, eſt-on raiſonnable de ſoûmettre ainſi ſon eſprit, d'abandonner ainſi ſes lumieres & de ſe rendre entierement, ſi l'on n'a pas des raiſons évidentes & inconteſtables de le faire? Ce que je vous dis, vous paroîtra fort étrange, pour ne pas dire, outré, autant

que j'en puis juger par votre conduite ; car il me ſemble que juſques-à-preſent, il ne vous eſt point du tout venu dans l'eſprit de vous ſervir ni d'évidence, ni de raiſons inconteſtables, pour autoriſer vos crédulitez. Tout ce qu'on vous dit, ou qu'on vous écrit de favorable aux ſuſperſtitions, vous tient lieu d'article de foy, tant vous le croyez fermement : & cette fermeté de créance n'eſt fondée que ſur la confiance, que vous avez en ceux qui parlent, ou qui écrivent. Mettez, mon frere, mettez plus de difference, quand il s'agit de croire ces ſortes de choſes & les veritez de la Religion. Je conſens que vous n'examiniez pas avec exactitude, pour voir ſi vous avez raiſon d'ajoûter foy à ce qu'on vous propoſe par rapport à celle-ci. Des Saints, des Sçavans & de Grands-Hommes l'ont examiné avant vous ; & l'Egliſe vous le donne à croire. Soûmettez-vous ; c'eſt votre devoir. Je voudrois pourtant que vous puſſiez obtenir de

vous-même assez d'attention pour examiner ce que cette même seule sainte & veritable Religion veut que vous croyiez des Diables ; vous apprendriez leur chûte dans le Chapitre 4. du Prophete Isaye ; l'envie qu'ils portent aux hommes dans le 3e. Chapitre de la Genese, & dans le second de la Sagesse ; les maux qu'ils peuvent faire, en lisant l'histoire de Job, de Tobie, des Possedez delivrez par la puissance de J. C. & les avis que nous donnent deux grands Apôtres, Ephes. 6. 11. 2. Cor. 11. 14. 1. Petr. 5. 8. pour nous engager à nous précautionner contre les embûches de ces malins esprits. Enfin vous trouveriez dans les Livres sacrez un nombre prodigieux d'endroits qui autoriseroient cette Foy à cet égard ; & si l'on vous exempte de cet examen, c'est que les veritez qu'on exige que vous croyiez, sont si incontestables, & si bien établies, que vous ne risquez rien d'y ajoûter foy. Mais en fait de superstitions,

de prodiges, croire tout ce qu'on vous en dit, ou tout ce qu'on vous en écrit, avec la même ſoûmiſſion, ſeulement parce que vous l'avez entendu dire, parce que vous l'avez lû; c'eſt le comble de foibleſſe, d'aveuglement, pour ne pas dire, d'extravagance. Je ſuis fâché de me ſervir pour vous de ce dernier terme; j'eſpere cependant, que vous ne m'en ſçaurez pas mauvais gré, quand vous aurez lû ce que je vais vous dire, puiſque vous ſerez ſans doute forcé à reconnoiſtre qu'on ne peut prendre trop de précautions, quand il s'agit d'être crédule.

Voici donc comment je commence mon Diſcours pour ſervir de réponſe au votre. Mettez, je vous prie, à part vos préventions, pendant que vous en ferez la lecture; car ſi vous le liſez avec avec elles, ç'en eſt fait je ne vous paroîtrai que fort déraiſonnable, quoique je vous parle avec de judicieuſes raiſons; il vous ſera impoſſible de trouver bon ce que vous

lirez, parce que vous aurez reſolu de le trouver abſolument mauvais. Quoiqu'il en ſoit, je commence.

Rien n'eſt plus aiſé que de faire croire tout ce qu'on veut à ceux qui ſont d'une facile credulité (*a*); particulierement, quand ce qu'on leur propoſe, eſt conforme à leur prévention; vous êtes beaucoup dans ce cas; cela eſt ſi vrai, que ſi quelqu'un venoit vous dire par divertiſſement, qu'il a vû, par exemple, un Diable d'une telle figure, & ſi enſuite, par ſcrupule, parce qu'il auroit menti, il retournoit pour vous aſſurer que ſon hiſtoire eſt fauſſe, vous ne croiriez point du tout ſa derniere dépoſition, vous n'ajoûteriez foy qu'à la premiere (*b*); parce que vous voulez

[*a*] Il eſt aiſé de perſuader tout à ceux qui veulent tout croire. Petrarque. t. 1. entret. 32.

(*b*) On lit dans le chapitre neuviéme du ſecond livre de Jean Chriſtien Frommann. *De faſcinatione*. *p.* 432. *Edit*. *Norimberg*. 1675. qu'Hemmingius Theologien fort celebre, cita deux vers barbares dans une de ſes leçons; & ajoûta, pour ſe divertir,

croire à quelque prix que ce soit & quelque chose qu'on dise ; que les Diables apparoissent autant de fois qu'on le dit. En vain le conteur vous protesteroit qu'il n'a voulu que plaisanter, sa plaisanterie seroit toûjours pour vous une histoire sérieuse ; vous vous tourmenteriez vous-même pour trouver des raisons, afin de convaincre qu'elle est vraye (*c*) ; vous avez entendu dans votre enfance tant d'histoires de Diables, sans qu'il vous vint le moins du monde dans l'esprit

qu'ils pouvoient chasser la fievre. L'un de ses auditeurs en fit l'essay sur son valet, & le guerit ; peu aprés on fit courir le Remede, & il arriva que plusieurs Febricitans s'en trouverent bien. Hemmingius, aprés cela, se crut obligé de dire, qu'il n'avoit parlé de la sorte, qu'en badinant, & que ce n'étoit qu'un jeu d'esprit. Dés-lors le Remede tomba. Mais qu'il y en eut pourtant qui ne voulurent point se dédire de la foy qu'ils y avoient ajoûtée !

(*c*) Ils sont persuadez, avant que de consulter l'Histoire, qu'il y a des mois & des nombres affectez aux grands évenemens. Là-dessus, ils ne consultent pas tant l'histoire, pour sçavoir si leur persuasion est veritable, que pour trouver qu'elle est veritable. Pensées diverses sur la Comete. t. 1. p. 64.

d'en

d'en douter, que continuant toûjours à conſerver la même impreſſion, ſans travailler à l'effacer & à la détruire, qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'elle vous reſte encore; car malheureuſement pour ceux qui ont ces idées, on trouve dans le commerce du monde de tous côtez des gens, mêmes entre ceux qu'on a pour maîtres, qui les entretiennent par je ne ſçay combien de fables qu'ils inventent, ou qui aprés les avoir reçûës pour des veritez, les tranſmettent à d'autres auſſi credules qu'eux. Mais, me direz-vous, entre mille tres-peu en doutent. Quoi! parce que pluſieurs croyent, il faut abſolument croire! Quoi! ſi je me trouve chez les Caffres, chez les Margajats ou les Toupinambouls, ce ſera pour moi une raiſon de croire tout ce qu'ils s'imaginent ſur la Divinité, ſur la Religion, ſur les effets de la nature, parce que je verrai que c'eſt l'opinion generale du Pays (*d*)! Hé, mon Dieu! où en ſerions-

[*d*] On ne preſcrit pas contre la verité par la

nous reduits, si nous étions obligez d'admettre pour vrai ce que plus de gens admettent pour tel? Comme il y en a bien plus d'incapables de distinguer la verité d'avec le mensonge, que d'assez éclairez pour sçavoir faire cette distinction, l'erreur regneroit absolument par tout, puisque les plus habiles seroient obligez de suivre les opinions des plus ignorans (*e*) : j'ajoûterai foi au grand nombre, quand je serai assûré que ceux qui le composent, n'étant point esclaves de la prévention, ont discuté, examiné avec attention, & qu'ils sont capables de faire une exacte discution & un judicieux examen.

tradition generale, & par le consentement unanime des hommes; autrement il faudroit admettre toutes les superstitions Romaines. Id. 1. 117.

[*e*] L'Aphorisme, *vox populi*. *vox Dei*, autoriseroit les pensées les plus ridicules, si on le suivoit. Il n'y a pas d'apparence de faire cas, dit Ciceron, *Tuscul. quæst.* 5. d'un jugement rendu par une multitude de personnes, dont chacune prise à part, est si peu capable de connoître la chose, que son sentiment n'est d'aucune consideration.

Argumentum pessimi turba est.

Voici comment cette multitude, dont on veut tant faire valoir l'autorité, reçoit d'ordinaire les erreurs. Deux, trois ou quatre perſonnes qui paſſent publiquement pour habiles & éclairées, avancent une opinion, ou racontent une hiſtoire; auſſi-tôt ceux qui ſont prévenus en leur faveur, reçoivent ou l'hiſtoire ou l'opinion, ſans autre examen, que de s'informer tout au plus ſi ces perſonnes en ſont les auteurs. Il en coûteroit trop de peine, pour examiner ſi ces habiles gens ont opiné juſte ou raconté vrai (*f*). Toutefois il arrive ſouvent que ceux-cy qui donnent à croire, n'ont pas plus examiné que ceux qui les croyent. C'eſt ainſi que vous ajoûtez foi à tout ce que vous liſez dans vos livres, ſans tâcher de connoître ſi ceux qui les ont compoſez, apportent des raiſons aſſez fortes pour qu'on doive s'en rapporter à ce qu'ils diſent. Faites-bien reflexion

(*f*) *Unuſquiſque mavult credere, quàm judicare.* Seneq. *de vita beata. c.* I.

ſur tout ceci, mon frere; car vous en avez tres-beſoin. Vous ne ſeriez pas ſi credule, ſi vous ſuiviez cet avis. Vous n'euſſiez pas même, je croi, pris la peine de compoſer votre Diſcours; & ſi mon neveu l'Abbé Doudou joignoit à ſon grec & à ſon latin d'auſſi ſérieuſes reflexions, quand il lit & quand il compoſe, il travailleroit avec vous beaucoup plus utilement.

Autre raiſon qui m'engage encore à me défier de ce que diſent ces gens qui paſſent pour être ſi habiles, que le vulgaire n'oſeroit lui refuſer ſa credulité; c'eſt que j'ai remarqué qu'il eſt fort ordinaire de les voir faire des diſſertations ſur la maniere avec laquelle une choſe prodigieuſe s'eſt faite, ſans examiner s'il eſt vrai en effet qu'elle ſoit arrivée, comme on le dit (*g*); quand on voit que de tels gens font

[*g*] La plûpart des gens courent naturellement à la cauſe, & paſſent par-deſſus la verité du fait. Hiſt. des Oracles, par M. de Fontenelle. p. 32.

Les Medecins ſe donnoient bien de la peine, pour

de sçavans & serieux Ouvrages sur des faits; on ne doute plus de ces faits, à moins qu'on ne voye le contraire de

trouver la raison, qui faisoit qu'il ne se forme point de cal aux fractures de la teste. Vous étes bien de " loisir, leur dit Galien, l. 6. μέθοδ. θεραπ., & bien " ridicules de rendre raison d'une chose qui n'arrive " pas! Car il est faux que ces fractures ne se re- " prennent, & ne se rendurcissent point. "

En 1593. le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silesie, âgé de sept ans, il lui en étoit venu une d'or, à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, Professeur en Medecine dans l'Université d'Helmstad, écrivit en 1595. l'histoire de cette dent, & prétendit qu'elle étoit en partie naturelle, en partie miraculeuse, & qu'elle avoit été envoyée de Dieu à cet enfant pour consoler les Chrétiens affligez par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation, & quel rapport de cette dent aux Chrétiens ni aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'historiens, Rullandus en écrit encore l'histoire, deux ans aprés; Ingolsteterus, autre sçavant, écrit contre le sentiment que Rullandus avoit de la dent d'or, & Rullandus fait aussi-tôt une docte & sçavante replique. Un autre grand homme, nommé Libavius, ramasse tout ce qui avoit été dit de la dent, & y ajoûte son sentiment particulier. Il ne manquoit autre chose à tant de beaux ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent étoit d'or. Quand un Orfevre l'eut examinée, il se trouva que c'étoit une feuille d'or, appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse. Mais on commença à faire des livres, & puis on consulta l'Orfevre. Hist. des Oracles, par M. de Fontenelle. p. 34.

ſes propres yeux, encore eſt-ce avec bien de la peine, qu'on ſe reſout à faire cette injure à l'habileté. Je vous en rapporterois bien des exemples, ſi j'étois d'humeur à faire ici grande dépenſe de ce que j'ai appris auſſi par mes Lectures.

Autre remarque, c'eſt que l'Hiſtoire des faits, & les Diſſertations ſur les manieres de ces faits, ſont bien plus univerſellement répanduës, que ce qu'on en a dit ou écrit, pour en montrer le faux & le ridicule ; & ainſi inſenſiblement l'erreur reſte & la verité diſparoît. Rien ne s'établit plus facilement que la créance des choſes prodigieuſes & extraordinaires, parce qu'il y a beaucoup plus d'eſprits foibles que d'eſprits forts, & qu'entre ceux-cy, la plûpart ſe font un plaiſir de ſe jouer de ceux-là (*h*), en leur faiſant des recits conformes

[*h*) Il y eut à Rome, dit Tite-Live, l. 1. Dec. 3. & aux environs de Rome pluſieurs prodiges pendant cet hyver, ou du moins l'on en rapporta, & l'on en crut beaucoup fort legerement, comme c'eſt

à leur goût & à leur inclination pour le merveilleux. Les prodiges leur tiennent lieu des meilleures raisons (i);

la coûtume, quand une fois les esprits ont tourné les choses du côté de la Religion .... Plus on trouvoit des gens simples & devots, qui y ajoûtoient foy, plus aussi on en publioit. *Quò magis credebant simplices ac religiosi homines, eò etiam plura nuntiabantur.*

Claudien dit, *l.* 2. *in Entrop.* qu'aussi-tôt que quelques prodiges ont pû éclore, tous les autres s'empressent de naître, pour ne pas laisser échaper leur saison.

Utque semel patuit monstris iter, omnia tempus
Nacta suum properant nasci.

[*i*] On seroit fâché d'être détrompé, & ce sera éternellement un miracle; & comme tel, il sera porté dans les Provinces les plus reculées; car de toutes les œuvres de Dieu, il n'y a que les miraculeuses qui soient du goust du peuple, & qui prouvent bien l'existence & la puissance d'un premier être. D'un grain de bled pourri en faire naître cent autres, n'est rien en comparaison de suspendre une figure en l'air. Cette suspension, selon eux, prouve évidemment la divinité; & suspendre en l'air depuis tant de siecles, Saturne, Jupiter & tant d'autres corps, plusieurs fois plus grands & plus pesans que toute la terre; & regler leurs mouvements d'une maniere si constante, si uniforme & si proportionnée à nos besoins, ne prouve rien. A ne voir que cela, & cent autres choses pareilles, on meurt athée, comme si l'on ne voyoit rien. Conjectures physiques sur les plus extraordinaires effets du Ton-

Ce sont des preuves incontestables pour eux,&des retranchemens pour se mettre à couvert contre le mépris, quand ils n'ont pas assez d'habileté (*k*) pour comprendre les causes des effets qui les surprennent.

Mais parlons un peu plus particulierement des livres, ausquels vous prétendez qu'on doit avoir tant de confiance, qu'il ne soit pas permis de douter de ce qu'ils rapportent, je veux

nerre, par le R. P. Lamy, de la Congreg. de saint Maur. p. 187. 188.

(*k*) Il est peu de gens qui ne veuïllent paroître sçavoir tout ce qui se peut connoître naturellement; & ainsi, lorsqu'il se presente quelque effet, dont il est mal aisé de rendre raison, parce que les causes n'en sont pas sensibles, on est tout porté à le croire surnaturel. On auroit ou trop de confusion d'avoüer son ignorance, ou trop de peine à s'engager dans la recherche de ces causes; c'est une voye bien plus courte & bien plus sûre, soit pour la réputation, ou pour son propre repos, de crier tout d'un coup, au miracle! On se délivre par-là de bien des maux; & le pretexte specieux de la Religion s'en mêlant, on prétend même par cette conduite, rendre un grand service à Dieu, en lui conservant une gloire qu'on lui voudroit ôter. Id. p. 136. 137.

dire, des Historiens, dont je voudrois que vous voulussiez beaucoup plus vous défier, que vous ne faites; car j'ai remarqué que rien ne vous persuade plus que le recit d'un fait surprenant & extraordinaire: & moi je soûtiens que bien-loin de croire aveuglement tous les prodiges que les Historiens raportent, il faut même n'abandonner pas legerement sa créance à ce qu'ils disent d'ordinaire & de commun. Quand je serai persuadé qu'un Auteur écrit sans passion, sans prévention, sans trop de credulité; qu'il n'a point negligé de s'instruire parfaitement de la verité des choses qu'il raconte (*l*), alors je respecterai ses écrits; & je me tiendrai dans l'obligation de ne leur pas refuser ma créduli-té. Mais je me donnerai bien de garde de recevoir comme des oracles infail-

(*l*) On raisonne sur ce qu'ont dit les Historiens; mais ces Historiens n'ont-ils été ni passionnez, ni credules, ni mal-instruits, ni négligens? Il en faudroit trouver un qui eût été spectateur de toutes choses, indifferent & appliqué. Histoire des Oracles, par M. de Fontenelle. p. 35.

libles tout ce que je trouverai dans les livres, ſans avoir d'autre raiſon, que parce que je l'aurai trouvé. Je ne croirai pas, par exemple, qu'il y a un pays où l'on eſt mort pendant tout l'hyver, & où l'on reſſuſcite auſſi-tôt que le printemps commence de paroître (*m*); qu'un grand Capitaine rendit la vie à un homme auſſi facilement qu'on la lui avoit ôtée (*n*); qu'un Coc-d'Inde parla (*o*), & ſe fit parfaitement entendre de ceux qui voulurent l'écouter; qu'une ſtatuë d'Apollon que des Prêtres portoient ſur leurs épaules, ſe transporta elle-même dans les airs (*p*); que la Cha-

[*m*] Gaguin dit dans ſa Deſcription de Moſcovie, qu'en Lucomorie, region de Ruſſie, le 27. Novembre, les peuples meurent à cauſe du grand froid, & reſſuſcitent le 24. Avril.

(*n*) Pline dit, l. 7. qu'Alcibiades reſſuſcita un mort avec du vin.

(*o*) Du temps du Conſulat de Caïus Lepidus, & de Quintus Catullus, en la ville de Galene, un Coc-d'Inde parla. L'Incred. Sçav. p. 100.

(*p*) Lucien, dans le Traité de la Déeſſe de Syrie,

pelle d'un faux Dieu s'avisa, je ne sçai par quelle inquiétude, de changer de place, alla faire un petit voyage, & ensuite retourna au lieu d'où elle étoit partie (q); qu'il s'est trouvé bien des gens qui pendant leur sommeil ont parlé des langues qu'ils n'avoient jamais apprises (r); que des trepieds cheminoient d'eux-mêmes, & se promenoient (s); que pour peu

dit qu'il a vû un Apollon, qui étant porté sur les épaules de ses Prêtres, s'avisa de les laisser-là, & de se promener dans les airs, & cela, aux yeux d'un homme tel que Lucien; ce qui est considerable. Hist. des Oracles, par M. de Fontenelle, p. 212.

(q) Eusebe au deuxiéme livre de sa Préparation Evangelique, rapporte sur la bonne foy de Diodore, qu'une Chapelle de Jupiter, fut portée & rapportée sur le Nil.

(r) Un nommé Lefevre de la ville de Roüen, parloit en dormant toutes sortes de Langues, qu'il n'avoit point apprises. M. L. V. t. 11. p. 2. &c.

Pomponace dit lib. de Incant. c. 10. que la femme d'un Savetier de Mantoüe, fut guerie par un Medecin, d'une maladie mélancholique, qui la faisoit parler diverses sortes de langues. On en dit autant d'un Page de Henry II.

(s) Les Trepieds, consacrez à Vulcain, se mouvoient & cheminoient d'eux-mêmes. Le Loyer, p. 56.

qu'on touche un certain rocher, on excite des vents & des tempêtes effroyables (*t*); qu'aussi-tôt qu'on a aussi touché certaines pierres, la grêle & la pluye tombent, & le tonnerre se fait entendre (*u*); que la même chose arrive, si l'on puise avec une corne de bœuf, de l'eau d'une certaine fontaine (*x*); que si l'on n'avoit bien

(*t*) Près de Corena en Lybie, il y avoit une roche, consacrée au vent de midy, laquelle si un homme touchoit, à l'instant il en sortoit un vent qui rouloit & bouleversoit le sable à grand monceaux. Id. p. 55.

(*u*) Au païs de Cominge en Languedoc, se voit une Colline, où sont quelques pierres levées en forme de tombe, desquelles si vous en touchez l'une des doigts seulement, tout aussi-tôt s'excitent tonnerres, grêles & pluyes. Id. ibid.

(*x*) Jacques de Vitry, François, *in Historia Orientali & Occidentali*, & Sylvestre Girault, *in Typograph. Ibernia*, *c. 9.* disent qu'il y a une fontaine en la petite Bretagne, de laquelle, si on puise de l'eau avec une corne de bœuf; & si on la répand sur une pierre qui est proche, on entendra le tonnerre, & il pleuvra aussi-tôt. J'ai autrefois frequenté beaucoup de Villes de Bretagnes, & toutefois je n'ai trouvé aucun qui m'ait assuré, que telle chose s'y voyoit, dit Le Loyer, p. 55.

lié la ſtatuë de Bacchus, elle ſeroit allée courir çà & là (y), ſans qu'on l'eût pû attraper ; qu'une autre ſtatuë fit un ſigne de tête, pour montrer qu'elle ne ſe trouvoit pas bien là où elle étoit, & qu'elle ſouhaitoit fort qu'on eût la bonté de la changer de place (z) : qu'une autre encore ſe prit à rire comme une folle (a), ſans qu'on pût ſçavoir pourquoi elle étoit ſi gaillarde ; qu'une quatriéme ſe baignoit, aprés avoir

(y) Ceux de Chio avoient leur Idole de Bacchus, qu'ils lioient de chaînes de fer, de peur qu'elle n'errât & s'abſentât. Id. 56.

(z) Tite-Live, Sect 1. l. 5. Jules obſequens & autres diſent, que l'Image de Junon, interrogée par un ſoldat, ſi elle vouloit être tranſportée du Temple de Veies où elle étoit, en la ville de Rome, fit ſigne de la tête, pour marquer qu'elle le vouloit.

(a) L'Empereur Caligula ayant commandé que le Simulacre de Jupiter érigé en Elide de la Morée, fût tranſporté à Rome ; comme les Architectes appliquoient leurs machines, pour enlever l'Idole de ſon lieu ; cette Idole, dit Suetone *in vita Calig.* s'éclata de rire, de telle ſorte, qu'ils s'enfuirent fort effrayez.

chanté long-tems, & s'être beaucoup promenée (*b*); qu'un homme étant mort, un figuier qui sembloit avoir pris une affection reciproque pour lui, se fendit (*c*), apparemment de douleur.

Que d'autres prodiges je pourrois vous rapporter ici, qu'on ne doit point croire sans précaution, & que cependant les peuples croyoient si veritables, qu'ils n'auroient osé en douter! Pour voir à quel excés à cet égard se sont portez les Historiens, les naturalistes & les voyageurs, il n'y a qu'à lire *les Avantures de Mital:* c'est-là, où l'on se jouë agréablement de la hardiesse à débiter des mensonges,

(*b*) La Statuë de Pelichus, descendoit, dit Lucien, la nuit de son pied d'estal, se promenoit par la maison, se lavoit dans le bain, chantoit & s'ébatoit.

(*c*) Jean Ttetzes dit, *Historiar. Chilid.* 4 qu'un Chancelier de l'Empereur étant mort, les feuïlles d'un figuier qu'il aimoit extremement, tomberent, il demeura sec, & le lendemain, il se fendit en deux.

& de la facilité à les recevoir pour des veritez.

Une raison encore qui donne cours à un nombre prodigieux de fables, c'est cette confiance aveugle qu'on a pour les Anciens chez qui on les trouve. Qu'on ait du respect pour l'antiquité ; à la bonne heure, c'est l'usage ; mais pour la credulité, il faut plus que l'usage pour engager à la donner. Il faut des preuves, & c'est ce que les Anciens ne fournissent pas toûjours. Ils ont raconté comme les modernes racontent ; ils ont raporté des oui-dires, ou ont donné du prodigieux, pour se faire lire plus volontiers, en rendant leurs écrits plus agréables (*d*), où ils ont crû souvent sans avoir bien examiné s'ils avoient sujet de croire. Cependant malheureusement pour la verité, & pour

(*d*) La plûpart des Historiens ont une si grande envie de rapporter tous les miracles & toutes les visions, que la credulité des peuples a autorisées, qu'il ne seroit pas de la prudence de croire tout ce qu'ils nous debitent en ce genre-là. Pensées diverses sur la Comete. t. 1. p. 7.

ceux qui sont prévenus en leur faveur, l'autorité seule de ces venerables Anciens tient lieu de toute raison (*e*). Mais dira-t-on, plusieurs disent la même chose. On peut répondre que ces plusieurs sont des Copistes successifs les uns des autres. Et cela étant, si le premier a parlé faux, jugez de ce que l'on doit croire des rapports (*f*) de ceux qui l'ont suivi & imité. Mais on cite des témoins; mais combien de gens qui se donnent pour témoins, quoiqu'ils sçachent qu'ils n'ont pas vû, ou qui ont cru voir, sans qu'ils ayent vû en effet (*g*). Nous avons

(*e*) Tout ce qu'ont dit les Anciens soit bon, soit mauvais, est sujet à être bien repeté; & ce qu'ils n'ont pû eux-mêmes prouver par des raisons suffisantes, se prouve à present par leur autorité seule. Hist. des Oracles, par M. de Fontenelle, p. 10.

Ut autoritatem viaelicet sumat ab homine, quæ non hzbet ex veritate. Quintil. Declam. 18. *in libanii, &c.*

(*f*) On ne doit point se récrier sur la multiplicité des témoins, ni des témoignages; parce que souvent un Auteur écrit aprés un autre, sans autre discussion. Le Monde ench. t. 4. p. 237.

(*g*) Pline dit, qu'il n'y a mensonge, pour grossier qu'il soit, qui ait faute de témoins.

tous

tous les jours des exemples de ces faux témoignages. Combien d'histoires ne nous raconte-t-on pas, attestées, ce semble, authentiquement ? & quand on les approfondit, on découvre que ces Histoires sont fausses, & par consequent les témoins, des menteurs. Mais comme il se trouve peu de gens, qui prennent la peine d'approfondir, les Histoires passent de siecle en siecle, & l'on n'en doute plus.

Voilà, ce me semble, assez discourir de la trop facile crédulité & sur les précautions qu'il faut prendre avant que de croire. Parlons à present un peu en détail des Diables; car c'est particulierement de ces mauvais Esprits, qu'il s'agit dans votre Discours.





CHAPITRE IV.

Suite du Discours de Noncrede sur les Diables.

LE peuple attribuë aux Diables un nombre prodigieux de faits qu'il ne leur attribuëroit assurement pas, s'il connoissoit mieux ce que peut faire la nature ; s'il se tenoit plus en garde contre les fourberies & les artifices ; si l'on n'avoit pas commencé d'abord à lui faire mille contes, qui lui ont donné des impressions, que non-seulement les ignorans, mais même les Sçavans entretiennent dans la suite, & rendent encore plus profondes. Les nourrices, les grand-meres, les mies ne cornent autres choses aux oreilles des enfans, que des histoires ou des menaces d'apparitions de Diables, pour les faire taire, quand ils les importunent par leurs cris ; ou que par une obstination

assez ordinaire aux enfans, ils ne veulent point faire ce qu'on leur commande. Ces commencemens d'éducations sont presque toûjours la source de nos erreurs, des travers de nos jugemens & des faux raisonnemens que nous faisons (*a*).

(*a*) Les premiers préjugez de l'homme, sont aussi anciens que sa connoissance; & commencent dés sa plus tendre jeunesse en deux manieres. Lors que, pour appaiser ses cris, ou faire cesser ses malices, on le menace du Loupgarou, soit par des paroles, soit par des effets, en faisant quelque bruit extraordinaire, ou en lui presentant quelques objets plus étranges, que ceux qu'il a accoûtumez de voir. Il y a déja long-temps, qu'on a experimenté que ces premieres impressions sont celles, qui font les traces les plus profondes, & qui penetrent le plus avant, ne pouvant ensuite être arrachées qu'avec beaucoup de peine. Lors que les enfans sont un peu plus avancez en âge, qu'ils se joüent dans les ruës, & qu'ils commencent à discourir avec leurs voisins, ils entendent à chaque moment prononcer le nom du Diable, qui est comme une espece d'ornement du discours. Ils en entendent conter des fables, qui se débitent sous le titre d'histoires; on leur fait mille récits de Lutins, de Phantômes & de Sorcelleries. Leurs parens mêmes, & quelques-uns de leurs Maîtres, par un abus qu'on ne sçauroit trop déplorer, ne reprennent ni ne grondent jamais leurs enfans dans leurs maisons, leurs disciples dans les écoles, & leurs apprentifs dans leurs boutiques, que le nom de Diable n'entre

Dieu peut permettre aux Diables de faire bien du mal aux hommes ; j'en conviens avec vous : mais je ne sçaurois si aisément convenir qu'ils soient en effet les Auteurs de tous les désordres qu'on met sur leur compte, qu'ils soient les Acteurs de tous les

dans leurs censutes, & ne leur serve à faire valoir leurs corrections. Lors que les jeunes gens sont mis dans les écoles, ils ne lisent presqu'autre chose dans les livres grecs & latins, que ce qui regarde les Demons & leurs effets, de la maniere que les Payens les representent, Pluton, Vulcain, Proserpine, &c. Il est par tout fait mention de la vertu des songes, des apparitions, des spectres sortans des lieux soûterrains, ou descendans des lieux élevez, comme de l'air, &c. Le Monde ench. t. 1. p. 363. &c.

Nous croyons plusieurs choses du Diable ; parce que nous avons succé ces opinions dans notre jeunesse ; & comme nous sommes persuadez par avance, que la chose est, nous avons une grande disposition à tourner notre raison, & les expressions de l'écriture de ce côté-là, & à nous imaginer, que le penchant que nous avons à cet égard, vient de la raison & de l'écriture même, qui nous y conduisent. De plus, on reçoit les premieres interpretations & les commentaires sur l'Ecriture, d'anciens Docteurs prévenus. Id. t. 1. abr. du 1. liv.

Si l'on croit des choses si grandes & si merveilleuses du Diable, ce n'est pas, parce qu'elles sont contenuës dans l'Ecriture. On n'attend pas à former son jugement, aprés l'avoir consultée ; mais on se

rolles comiques qu'on leur fait jouer [*b*], & possesseurs des grands pouvoir qu'on prétend qu'ils ont, quand je fais réflexion que depuis que leur Dieu & le nôtre est venu dans ce monde, il a détruit leur empire, & qui les a, pour ainsi dire, renfermez dans des cachots pour y souffrir éternellement les peines duës à leur ma-

persuade par avance, qu'elle doit être expliquée & entenduë selon le jugement qu'on a déja formé; parce qu'il y a des expressions qui semblent favoriser la commune créance, que presque tous les hommes en general ont déja touchant le Diable. Id. t. 1. p. 363.

(*b*) On croit que Dieu permet tous les jours à ce chien infernal de rompre sa chaîne pour une bagatelle, pour faire mille cabriolles de nulle valeur icy bas sur la terre, c'est à dire, pour faire remuer de sa place un pot ou un verre, sans y toucher de la main; pour fermer avec bruit le couvercle d'un pot à bierre ou à vin; pour cloüer une chasse en la même maniere que le meilleur Charpentier pourroit faire, sans pourtant qu'on voye personne; pour faire rouller une boule sur un grenier avec beaucoup d'impetuosité; pour être en sentinelle à une porte, ou à quelque coin de ruë, sans rien dire ou faire; pour vuider une boutique, où on loue les choses necessaires pour les enterremens, &c. Et tout cela pour l'amour de quelque pauvre vieille, &c. Id. t. 2. p. 600. 601.

lignité, & d'où assurement ils ne peuvent sortir, sans que la Providence ait des raisons que nous ne pouvons pas pénétrer, pour leur donner la liberté de venir faire du mal aux hommes (*c*). Aussi prétend-on que ces oracles qui leur servoient d'organes, ont cessé aussi-tôt que Dieu a eu terrassé ces mauvais Esprits, & que nous avons autant de sujet de nous jouer d'eux (*d*), que de les craindre.

(*c*) Apprennez des sages à ne donner aux Démons aucune puissance dans la nature, depuis que la pierre fatale les a renfermez dans le puits de l'abisme. Gabalis. p. 102.

O Dieu! ne sçaura-t-on jamais dans le monde, que vous avez dés la naissance des siecles, précipité vos ennemis sous l'escabelle de vos pieds, & que vous tenez les Demons prisonniers sous la terre dans le tourbillon des tenebres? Id. p. 49.

Et vidi Angelum descendentem de cælo, habentem clavem abyssi, & catenam magnam in manu sua, & apprehendit draconem, serpentem antiquum, qui est Diabolus, & Satanas, & ligavit eum. Apoc. ch. 20. v. 1.

(*d*) *Draco iste, quem formasti, ad illudendum ei. Ps. 103. v. 26.*

Il eſt aiſé de dire que le Diable fait telle & telle choſe ; mais on ne nous apprend point comment il peut faire cette telle & telle choſe (*e*). Je n'oſe pas pourtant abſolument douter qu'il ne la faſſe, à cauſe que je ne le comprens pas ; & je voudrois que ceux qui nous donnent tant d'hiſtoires de ſon pouvoir, de ſon adreſſe, de ſa force (*f*) & de ſes intrigues,

(*e*) Il n'y a point d'eſprit qui agiſſe autrement, que de ſa propre volonté ; & ſa volonté ne conſiſte qu'en ſa ſeule penſée. Or dites-moi maintenant comment votre propre eſprit, c'eſt à dire, votre ame fait la moindre choſe à votre propre corps, s'il eſt vrai que cela ſe faſſe par la penſée. Si c'eſt votre volonté, le pied & la main ſe remuënt, & cela en la maniere que vous voulez ; mais faites-le un peu à quelqu'autre corps qui n'eſt pas à vous, ſans l'entremiſe du vôtre propre. Faites un peu un corps par la ſeule penſée, ou bien une reſſemblance ou une ombre de corps icy bas ſur la terre, en quelque lieu que ce puiſſe être, ou bien en l'air. Comment eſt-ce que le Diable fera cela, lui qui n'a point de corps en propre ? Le Monde ench. t. 2. p. 603.

(*f*) Croyons-nous que le grand Juge de l'Univers, aprés avoir relâché de ſa Priſon ce maudit ennemi du genre humain, lui accorde outre cela tout ce qu'il lui demande, afin de ne faire que

montrassent la possibilité de ces faits, en même-tems qu'ils les racontent. Si vous le sçavez bien, mon frere, faites m'en part, je vous prie, afin du moins que je croye avec connoissance de cause.

Les Démonographes poussent l'habileté du Diable jusques dans l'avenir ; ils le font prévoir les choses futures. On diroit, à les entendre, qu'il n'y a presque rien qui lui soit caché. He! qu'on me dise donc d'où vient que Dieu, dont il est un ennemi irréconciliable, veut bien lui apprendre ce qui doit arriver aux hommes, pendant qu'il refuse à ceux-ci cette connoissance ? Est-ce pour la propre satisfaction de ce mauvais Esprit? Est-ce pour le propre interest des hommes? Si c'est pour sa propre satisfaction, il a donc quelque plaisir;

des miracles à son plaisir, en créant à tout moment qu lque chose de nouveau, & faisant quelques niaiseries, qui ne meritent pas qu'on en parle, dont même il abusera au des-honneur du Créateur & de ses plus cheres créatures? Le Monde Ench. t. 2. p. 603.

il

il n'eſt donc pas tout-à-fait malheureux, puiſque Dieu veut bien lui donner ce contentement. Si c'eſt pour l'intereſt des hommes, ceux-ci lui voyant tant de bonté & de pouvoir ne courroient-ils point riſque d'être tentez d'avoir de la confiance en lui? Pouſſez ces réflexions plus loin que je ne fais ; car il s'en faut beaucoup que je les étende juſques-là où elles pourroient aller.

Que je ſuis encore embarraſſé, quand on me dit que Dieu permet au Diable de faire des prodiges & des miracles pour tenter les hommes, & tâcher de les ſéduire ! Helas ! N'eſt-ce pas trop pour eux que des miracles, pendant qu'ils ont déja tant de penchant à faire mal & à ſe tromper eux-mêmes ? C'eſt ce malheureux penchant que nous devons beaucoup plus craindre que les Diables (*g*) ;

(*g*) Mais, ſans que le Diable s'en mêle,
Il s'en fait aſſez aujourd'hui,
Et quoiqu'on jette tout ſur lui,
Ce n'eſt pas toûjours lui qui grêle.

c'est lui qui nous tente le plus forte-
ment, & qui nous fait le plus facile-

Nous avons au dedans de nous,
Un ennemi bien plus à craindre;
Il porte les plus rudes coups,
Et personne n'ose s'en plaindre.
Chacun l'excuse & le cherit;
Et s'il arrive quelque histoire,
On s'en prend au malin Esprit,
A qui l'on en fait bien accroire.
Il a tout fait, il a tout dit,
On compte fort sur son credit;
C'est lui qui fait qu'on fuit la peine,
Et que l'on cherche le plaisir:
C'est lui qui par la main nous mene,
Où nous porte notre desir;
C'est lui qui fait la médisance,
C'est lui qui dicte la vengeance;
C'est lui, dont l'ascendant certain
Rend le Soldat dur & barbare,
Rend le Noble fier & hautain,
Et le Sexagenaire avare.
Le fourbe dans ses trahisons,
Et le Saint dans ses Oraisons
Imputent tout à sa malice:
De tous les maux que nous faisons,
Il est l'auteur ou le complice.
Hé! laissons-le pour ce qu'il est,
Pourquoi faut-il qu'on s'imagine,
Qu'il fait jouer, comme il lui plaît,
Les ressorts de notre machine?
On l'accuse de maint forfait;
Mais à bien juger de l'affaire,
Souvent ce n'est pas lui qui fait,
Il ne fait que nous laisser faire.

ment tomber. C'eſt le plus dangereux ennemi que nous ayions; parce qu'il ne nous abandonne point, & que nous ne pouvons lui livrer des combats, qu'en nous faiſant la guerre à nous-mêmes: combats d'autant plus difficiles à entreprendre & à ſoûtenir, que nous aimons ce penchant, que nous nous y plaiſons, & que nous ne pouvons nous en défaire, qu'en nous faiſant d'extrêmes violences. N'accuſons donc pas le Diable de tout le mal que nous faiſons; il y a une eſpece d'orgueil dans cette accuſation, parce qu'elle marque que nous ne nous croyons pas ſi corrompus que nous le ſommes en effet; & il eſt d'autant plus dangereux de vouloir rendre d'autres reſponſables des choſes qu'on fait; qu'on peut ſe perſuader par cette

On ſe livre à la volupté,
Parce qu'elle flate & qu'on l'aime;
Et ſi du Diable on eſt tenté,
Il faut dire la verité,
Chacun eſt ſon Diable à ſoi-même.

Le nouv. Merc. de Trev. Mars & Avril 1708. p. 22. 23. 24.

conduite être dans l'impossibilité de ne les plus commetre.

Qu'on m'explique encore comment le Diable connoît que nous pensons une telle chose ; que nous prenons un tel dessein (*b*). J'ai besoin, je l'avouë, de ces explications, pour croire aussi fermement que vous croyez ; & il me semble que vous ne devez pas trouver mauvais de me voir si attentif à me précautionner, quand il s'agit de donner ma crédulité aux choses que je lis ou que j'entens dire. Si l'on me fournit des raisons que je doive absolument recevoir pour être aussi judicieuses & aussi convaincantes que le bon sens l'exige, alors vous me verrez aussi crédule que vous, & peut-être même davantage, puisque je

(*b*) Dieu seul connoist les pensées. Qui est-ce des hommes, qui sçache les choses de l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui ? 1. *Cor.* 2. 11. c'est-à-dire, l'ame même sçait ce qu'elle pense. Un autre homme ne peut pas connoître la pensée d'un autre homme. Le Diable la peut encore moins connoître, parce que sa nature n'en est pas si approchante, que celle d'un homme à un autre qui est de la même espece.

croirai par raiſon. J'ai tant de fois remarqué que des gens prévenus pour tout ce qu'on leur avoit dit des tromperies, forfanteries & eſpiegleries des Diables, leur attribuoient des intrigues des adreſſes, des ſtratagêmes (*i*),

(*i*) Jerôme Cardan dit dans ſon dix-huitiéme Livre de la Subtilité, qu'un Conſeiller du Prince ſe trouvant une nuit ſeul dans un ſentier le long d'une Riviere, & ne ſçachant pas où étoit le gué pour la paſſer, il s'écria : *Ho* ! Auſſi-tôt il entendit la même choſe de l'autre côté de l'eau, & ſe perſuadant que c'étoit un homme, il lui demande en Italien, qui eſt la langue du Pays : *Unde devo paſſar ?* Par où faut-il que je paſſe ? & l'écho lui dit, *paſſar*, c'eſt-à-dire, paſſer. Sur quoi ayant demandé *qui* ? ici ? & l'écho ayant répondu la même choſe, il vid que c'étoit un gouffre, où l'eau en tournant faiſoit un grand bruit. Ce bruit l'ayant épouvanté, il s'écria encore une fois : *devo paßar quoi ?* faut-il que je paſſe par ici ? l'écho répondit, *Paſſar quoi*, paſſer par ici. Il ne paſſa pourtant pas à cauſe de la nuit & du grand bruit que l'eau faiſoit. Il retourna ſur ſes pas, & crut que c'étoit le Diable qui vouloit le faire perir ; ce qu'il raconta à Cardan.

Un Miniſtre avoit achepté un cheval, ſur lequel il monta pour s'en retourner à ſa maiſon. Ce nouveau Cavalier ſe voyant regardé de tous les Payſans des lieux par où il paſſoit, entendit que l'un diſoit à l'autre, qu'il n'y auroit rien à redire à ce cheval, s'il n'avoit pas la gourme, (*Drocs* eſt un mot Allemand, qui ſignifie Diable & gourme,)

ausquels ces mauvais Esprits n'avoient point du tout songé, que je suis continuellement dans la défiance sur toutes les histoires qu'on m'en fait.

C'est pour cette même raison que je ne donne pas aisément dans tout ce qu'on me raconte de ces personnes qui se disent possedées. Que de tromperies on a découvert sous ces prétenduës possessions (k)! On a re-

oui, dit un autre, & une tres-méchante gourme. Cet homme s'imaginant que le mot de *Droes*, dont ces gens se servoient pour exprimer ce défaut, signifioit le Diable, se persuada que ce cheval étoit possedé du Diable; ce qui lui causa une extrême frayeur, sur tout quand sur la fin du jour il se vid dans un pays creux, dont les chemins étoient entrecoupez de canaux, & qu'il falloit passer sur le bord de ces canaux, où il craignoit qu'il ne le jettât. Il ne lui arriva pourtant aucun accident; s'il lui en fut arrivé, il n'auroit pas manqué de croire que le Diable ou quelque sorcier lui auroit joué ce tour. Le Monde Ench. t. 4. p. 10.

Dans une maison on croyoit entendre un Esprit, & c'étoit le bruit que faisoit un Boulanger voisin, en blutant sa farine. Id. p. 86.

(*k*) Des Démoniaques de Rome, dit Louis Guyon dans ses diverses Leçons t. 2. l. 3. c. 9. p. 485. couroient par les ruës presque toutes nuës, fort sales, & jettant des cris si horribles, qu'on

marqué même qu'il se trouve parmi ceux qui travaillent à chasser le Diable du corps des Démoniaques, des

les croyoit possedées. C'étoient des débauchées, caymandantes par les ruës, qui vouloient vivre sans rien faire, & on leur disoit que, si elles se faisoient baptiser, on leur donneroit au double; ce qu'elles firent. Quelques courtisans pour gagner de l'argent par le moyen de ces femmes, leur persuaderent de contrefaire les Maniacles, & de dire que c'étoient les Juifs qui les avoient fait posseder par de malins Esprits, & cela dans l'esperance d'avoir la confiscation de leurs biens. On découvrit la ruse.

Changez à ces possedées le style, elles n'y entendent plus rien. Prononcez à haute voix & ferme quelques paroles indifférentes, elles se débattront, parce qu'elles croyent par le ton de la voix, qu'elles sont formidables. Elles ne veulent rien faire en presence des habiles, parce qu'elles disent qu'ils sont incrédules, &c. Elles s'agitent, &c. Combien de gens en font autant sans être possedez! Cir.

Une fille faisant la possedée du tems de Henry III. l'Evêque d'Amiens découvrit la fourbe, en la faisant exorciser par un Laïque habillé en Prêtre, & qui lisoit les Epitres de Ciceron. Elle se tourmenta comme s'il avoit été veritablement Prêtre, & lisant le Livre Sacré. Chirurgie de Pierre Pigray l. 7. c. 10.

Marescot celebre Medecin, fut député par la faculté de Théologie pour examiner la prétenduë possedée, Marthe Brossier, qui faisoit tant de merveilles. Voici ses propres paroles, qui peuvent

gens qui croyent par foiblesse ou par ignorance, qu'il les possede, ou paroissent seulement le croire par interest, par consideration humaine, par instigation, ou par d'autres motifs que la discretion m'oblige de taire, dans la crainte de faire croire que je veux confondre les Exorcistes qui sont de bonne foi avec ceux qui ne songeant qu'à séduire les Spectateurs, mériteroient qu'on les raillât aussi

servir d'une réponse générale à toutes ces sortes d'avantures. *A natura multa, plura ficta, à Dæmone nulla :* c'est-à-dire, que le temperament de Marthe Brossier qui étoit apparemment fort mélancolique & hipocondre, contribuoit beaucoup à ses Enthousiasmes ; qu'elle en feignoit encore plus, & que le Démon n'y avoit aucune part. Dissertation sur l'avanture arrivée à Saint Maur p. 17.

Beaucoup de femmes possedées tres-peu d'hommes ; c'est qu'elles sont plus crédules, plus legeres, plus surprenantes par leurs grimaces, leurs contorsions, leurs mots de latin. On croit que tout cela passe leur pouvoir. Si l'imposture est découverte, on les justifie par des suffocations de matrice, par leur foiblesse. Cir.

Quoique le Diable soit fort médisant, les Possedées ne médisent point les unes des autres ; elles se ménagent ; car sans cela quelqu'une pourroit découvrir le mystere. Id.

agréablement (de differente manieres ſelon leurs intentions) que le fut autrefois par Lucien, un de cette profeſſion (*l*).

Prenez-moi une bonne poignée de verges, diſoit un Auteur du dernier ſiecle, & fouettez-moi cette poſſedée en ami. Le remede, à la verité, eſt violent & extraordinaire ; mais je croi qu'il gueriroit bien des Démoniaques de leurs poſſeſſions, s'il eſt vrai, comme on a lieu d'en être perſuadé, qu'il y en a pluſieurs qui ne ſont tourmentez que par imagination, ou par ſtratagême pour faire parler d'eux, quelquefois pour cauſer du domage à d'autres, ſouvent pour s'attirer à ſoi-même quelque utilité.

(*l*) Lucien dit avoir connu un Exorciſte en la Paleſtine, qui par ſes Exorciſmes avoit le pouvoir de chaſſer des Démons ; c'eſt de lui qu'on lit *l.* 2. *Epigr. Græcor.* une Epigramme qu'on a ainſi traduite.

Un Exorciſte ayant la bouche fort puante,
Vouloit d'un corps humain faire un Démon ſortir,
Il le chaſſe, non tant de ſa voix conjurante,
Que de la puanteur qu'il lui faiſoit ſentir.

Je quitte cette matiere pour venir à votre Diſcours, ſur lequel je ferai en abregé, quelques remarques; je dis en abregé; parce que je n'ai pas jugé à propos de les étendre; vous n'avez qu'à les joindre avec pluſieurs choſes que je vous ai dites ci-devant; & elles auront toute l'étenduë qui leur eſt neceſſaire.

1. Je conviens que mon neveu l'Abbé Doudou a bien fait ſes études, qu'il avoit les premieres places dans ſes claſſes; qu'on l'a vû preſque toûjours Empereur, & ſouvent Dictateur; qu'il ſortoit du college chargé de prix, quand on y en diſtribuoit. Je ne me crois pas pour cela obligé de m'en rapporter à lui ſur tout ce qu'il dira des Diables, & de recevoir des hiſtoires fort ſuſpectes pour tres-veritables, à cauſe qu'elles auront paſſé par ſa bouche ou par ſa plume.

2. Il eſt vrai que les Rabins aſſurent hardiement bien des choſes; leur hardieſſe ne m'impoſe point du tout. Ils ont imaginé trop de fadaiſes con-

traires au bon ſens & à la verité, pour que je regle ma crédulité ſur ce qu'ils diſent; & que, comme vous, *je n'oſe leur donner un démenti, à cauſe qu'ils décident avec aſſurance, & qu'ils débitent des choſes extraordinaires qui font plaiſir.* J'admirerai, ſi vous voulez, les choſes admirables; mais de les recevoir pour abſolument croyables, c'eſt ce que je ne ferai qu'aprés les avoir bien examinées, ſans compter en aucune maniere ſur la hardieſſe de ceux qui les débitent.

3. Vous voulez croire, du moins il me paroît ainſi, que les Diables ſont compoſez des quatre Elemens; parce qu'il y a quelques Philoſophes qui le ſoûtiennent. Mais un plus grand nombre ſoûtient le contraire; la raiſon & la Religion les font ſpirituels: Eſt-ce que je quitterai la raiſon & la Religion pour me ranger du côté de vos Philoſophes? Vous concluez que les Diables ont de grands pouvoirs ſur les Elemens, parce qu'ils en ſont compoſez. Vous & moi qui en ſom-

mes aussi composez, aurons donc autant de pouvoir qu'eux.

4. Pour prouver que les Diables peuvent entrer & s'insinuer par tout, vous les representez avec des corps extrêmement déliez; vous le prouveriez bien mieux, si vous disiez, comme il est vrai, que ce sont des Esprits.

5. Vous prétendez, parce que vous l'avez lû, que les ames des méchans deviennent des Diables; je serai de votre avis, si vous voulez dire qu'elles souffrent comme les Diables, qu'elles ont la malignité des Diables; voilà ce qu'il faut entendre par votre *diabolisement*, pour raisonner juste. C'est ainsi qu'il faut interpreter cette métamorphose.

6. Des Diables bons, des Diables blancs. Imaginations que tout cela. Les Africains qui sont noirs, les representent blancs, parce que cettte couleur est vilaine, hideuse & horrible à leur égard.

7. Rien n'est si comique que de s'imaginer que par l'aspiration on attire

des Diables dans son corps. Je serois bien fâché d'employer un moment, pour montrer le ridicule de cette opinion; elle mérite beaucoup plus d'être sifflée, que d'être serieusement combattuë.

8. Entreprendre de compter le nombre des Diables, est le plus temeraire & le plus impertinent projet que l'on puisse se mettre dans l'esprit. Diriez-vous bien comment Jean Wier a fait pour les remarquer tous & les compter jusques-à plus de sept millions? Mais de l'humeur que je vous connois, vous êtes trop pressé de croire, pour vous donner le tems de faire un tel examen.

9. Il faut que l'air, le feu, la terre & l'eau ayent bien du discernement, pour reconnoître les Diables, quand ils se trouvent chez eux, & qu'ils soient bien mal endurans pour les balotter comme vous dites. Il faut aussi que les influënces des astres, qui sans doute ont quelque chose de ces Elemens, soient bien ignorantes, ou

bien patientes pour les ſouffrir ſe mêler avec elles. Vous allez dire que je me mocque ; cela eſt vrai ; car le ſujet le mérite.

10. Comment ces Etoiles s'y prennent-elles pour empêcher les Diables de monter juſques-aux Cieux ? Eſt-ce à coups de rayons qu'elles leur dardent ? ou bien eſt-ce en changeant de place, & ſe joignant les unes aux autres, afin de leur barrer le paſſage? Si cela eſt, quand un Diable veut monter ; il y a des mouvemeus bien étranges dans ces corps celeſtes! certes les Aſtrologues n'y connoiſſent plus rien.

11. Vous voulez que je liſe tous vos livres avec reſpect & avec confiance. Quant au reſpect, je l'accorderai ; ſi vous le ſouhaittez abſolument ; car je me perſuade qu'il ne tirera à aucune conſequence pour la raiſon & pour la verité. Quant à la confiance, je ne l'accorderai jamais, qu'autant que je ſerai certain qu'en l'accordant, je ne riſquerai point les intereſts de cette

verité & de cette raiſon. C'eſt ce que je vous ai dit bien des fois dans ce Diſcours, & je vous le repete ici pour ſervir de réponſe générale à tout le détail d'apparitions de Diables que vous faites dans le vôtre.

12. Apparemment, ſi les Diables attendent un vent favorable pour former leur corps, comme vous le dites, c'eſt afin de manier plus à leur aiſe l'air dont ils ſe ſervent pour cela. Il faut conclure de là que ce corps étant formé, ſi un vent contraire ſouffle, adieu le corps aërien. Selon ce principe, il n'y a point d'apparitions de Diables, quand il fait grand vent. Ce ſont donc de grands menteurs, que ceux qui diſent que les Diables ſe mêlent dans les orages & dans les tempêtes.

13. Toutes les formes bizarres que prennent les Diables ſelon vous, pour venir ici ſe montrer aux hommes, me divertiſſent extrêmement par la repreſentation que je me fais à moi-même de toutes ces figures, que je

m'imagine être peintes dans un tableau. C'eſt ainſi que les Peintres ſe ſont fait un plaiſir de repreſenter les tentations d'un des plus ſaints Anachorettes que les Diables ayent tourmentez.

14. Je vous admire, quand vous dites que ce ſeroit une injuſtice que de vous porter à changer d'opinion, aprés vous y être confirmé pendant tant d'années que vous avez emploïées à lire des livres qui la contiennent, & où vous l'avez puiſée. Quoi ! à cauſe qu'il y a long-tems que vous êtes dans l'erreur, vous croyez avoir droit d'y reſter ? Ah ! que je reconnois bien en cela le veritable effet de la prévention !

15. Je ne vous admire pas moins, quand vous aſſurez que vous ne pouvez vous perſuader qu'il me ſoit poſſible de vous apporter des raiſons aſſez fortes pour vous prouver que votre crédulité eſt mal-fondée ; & cela, parce que je ne ſuis pas Auteur, parce que je n'ai jamais fait imprimer aucun

Ouvrage de ma façon. Ce n'est pas toûjours ceux qui font des livres, qui pensent le plus juste, qui raisonnent le mieux, qui recherchent avec le plus d'exactitude la verité, & qui la suivent le plus fidelement, quand ils l'ont trouvée. Plusieurs ont principalement en vûë dans les Ouvrages de leur façon qu'ils donnent au public, de faire parler d'eux à quelque prix que ce soit, ou d'amuser & de divertir, ou de gagner de quoi vivre, parce qu'ils ne sçavent point faire autre chose. Il leur importe peu comment ils travaillent; ils se soucient peu de parler vrai, pourvû qu'ils arrivent à leur but; & comme il se trouve bien des Lecteurs de votre goût, bien des Auteurs aussi réüssissent si heureusement dans leurs desseins, qu'ils sont eux-mêmes surpris de leurs succez.

16. Le Diable aime beaucoup le crime; donc il aime mieux abuser d'une femme mariée, que d'une fille; donc encore les histoires des Incubes & Succubes, que nous rapportent les

Démonographes, ſont vrayes. C'eſt ainſi que vous raiſonnez. Il n'y a ſi petit écolier de Logique, qui ne connoiſſe le faux de ce raiſonnement. Ce que vous avez dit de meilleur ſur cette matiere ; c'eſt quand vous avez témoigné que, pour ne point bleſſer la pudeur, vous ne vouliez pas en beaucoup dire ; & c'eſt pour la même raiſon que je me donnerai bien de garde auſſi de diſcourir ſur cette matiere, pour vous deſabuſer de quantité de choſes que vous avez rapportées. Ce ſont des ordures qu'il ne convient point du tout de remuer. Il ſeroit à ſouhaiter que vos livres euſſent eu plus de diſcretion, qu'ils n'en montrent, quand ils traitent de ces vilenies.

17. Plus les hiſtoires ſont circonſtanciées, plus elles ſont perſuaſives, dites-vous ; & moi je répons que ces circonſtances ſont ſouvent des leures, pour mieux attirer la crédulité. Les conteurs reſſemblent d'ordinaire à certains comptables, qui enflant leurs comptes, & les groſſiſſant plus que

la justice ne le permet, affectent pour leur donner un air de verité & d'exactitude, de mêler dans des millions de livres quelques sols & quelques deniers.

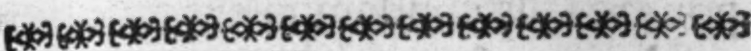
18. Que vous êtes bon, quand vous poussez le scrupule jusqu'à vous imaginer que ce seroit le comble d'ingratitude, de payer d'incredulité des gens qui ont pris la peine de recueillir & de nous faire part de tant d'histoires de Diableries ! C'est pousser la réconnoissance à un excés condamnable, que de lui sacrifier les interests de la verité.

19. Vos Esprits folets bien-faisans, vous sont bien obligez, de ce que vous les voulez faire passer pour de bons Diables: car jusques-à-present on avoit crû que les Demons ne songeoient qu'à faire du mal.

Je finis ici mes remarques sur votre Discours; j'en aurois bien d'autres à faire, si je voulois en parcourir tous les articles. Mais comme il me

ſeroit difficile de continuer, ſans tomber dans un détail, qui y faiſant découvrir beaucoup de ridiculitez, pourroit vous fâcher contre moi, j'aime mieux vous prier de reflechir ſérieuſement ſur de certains principes géneraux, que j'ai établis pour lire utilement, & pour ne pas croire trop facilemeut. Quand vous vous ſerez mis dans l'eſprit de n'être pas trop crédule, vous ſerez le premier à vous mocquer de vous-même, d'avoir pris, comme vous avez fait, mille fables pour autant de veritez.





CHAPITRE V.

Extravagantes Imaginations de M. Ouſle, qui ſe perſuadoit, que les Diables le ſuivoient par tout, & qu'ils lui apparoiſſoient ſous les figures de Chiens, de Pourceaux, de Mouches, de Papillons, &c.

MOnſieur Ouſle ayant reçû le diſcours de Noncrede, fit auſſitôt appeller l'Abbé Doudou, le confident de ſes ſuperſtitieuſes pratiques, pour le lui communiquer. Ils le lûrent enſemble. Mais quelles mines mépriſantes ne firent-ils pas en le liſant? A chaque article, ils levoient les épaules, pour marquer le peu de cas qu'ils faiſoient de cet écrit, & le peu de diſpoſition qu'ils avoient à ſe rendre aux ſentimens judicieux qu'il leur preſentoit. Comme il ne ſe trouvoit-là perſonne, pour leur demander les raiſons de leur mépris, & de leur indignation (à quoi aſſûrément ils n'auroient pû raiſonnablement ré-

pondre) ils condamnoient tout, sans restriction, & en même-temps, sans sçavoir pourquoi, s'applaudissant de leur fermeté à tenir bon dans leurs opinions, & se promettant l'un à l'autre de ne les jamais abandonner. Ils se séparerent avec ces beaux sentimens, remportant chacun chez soy sa prévention.

Mais Monsieur Oufle, qui pendant plusieurs jours s'étoit rempli l'esprit de Diables & de Diableries, tant par les lectures qu'il avoit faites, avant que de travailler à son discours, que par son application à le composer, & à l'entretien qu'il venoit d'avoir sur celui de son frere, tomba dans des visions qui lui firent faire & dire bien des extravagances. Il s'alla imaginer, que les Diables le suivoient par tout, qu'ils lui apparoissoient sous je ne sçai combien de formes differentes; c'est à dire, ces formes, dont il avoit lû des exemples dans les livres; car sa folie (qu'on me pardonne ce terme, quelque injurieux qu'il soit: car je

croi que je ne lui fais point d'injustice de le lui attribuer ; ce que j'ai rapporté jusqu'à present, & que je rapporterai dans la suite, doivent faire avoüer, qu'en fait de superstition & de credulité, il pouvoit passer pour un veritable fou.) Sa folie, dis-je, avoit pris sa source dans ses lectures, & couloit toûjours dans le même canal ; il ne s'en écartoit point. S'il croyoit une fable, comme une histoire veritable, c'étoit parce qu'il avoit lû quelque chose de semblable, qui autorisoit sa croyance ; mais cependant toûjours par rapport à sa prévention. Car en vain trouvoit-il, comme on vient de voir, dans les livres, des raisonnemens capables de le détromper. Il tenoit toûjours si ferme, pour ce qu'il avoit crû d'abord, que tout ce qui lui étoit contraire, passoit dans son esprit, pour faux, ridicule & insupportable. Il ne faut pas, cela étant, être surpris si le discours de Noncrede lui parut pitoyable & indigne de son approbation.

Pour revenir donc à ce pauvre visionnaire, je vais le representer tel qu'il étoit, quand il s'imagina être obsedé des Diables, ce qu'il dit, & ce qu'il fit pendant ces étranges imaginations. On sera, sans doute, étonné du récit que je vais faire des extravagances de cet homme; peut-être même ne pourra-t-on se résoudre à les croire, tant elles paroîtront outrées. Je ne ferai ni protestation ni sermens, je ne citerai point de témoins, pour prouver qu'elles sont veritables; car il me seroit bien difficile de les produire, & de les faire entendre. Ne me suffit-il pas de faire ressouvenir les lecteurs de ce que je leur ai dit au commencement de cette histoire, du caractere de M. Oufle; quand je les ai avertis, que c'étoit un homme d'un esprit foible, credule, prévenu & amateur passionné de tout ce qui étoit surprenant, prodigieux & extraordinaire; & qu'il s'étoit en quelque maniere nourri dans cette passion, dans cette prévention, dans cette

us
vi-
tel
ob-
ce
gi-
nné
ra-
être
e à
ou-
ni
té-
ve-
cile
en-
ef-
eur
tte
le;
un
le,
out
&
en
te
ns
tte

Tom. 2. p. 121



Crespy Sc.

cette crédulité & dans cette foiblesse ? Ne doit-on pas aprés cela s'attendre, qu'un tel homme sera capable de se remplir des plus folles visions, & de se conduire extravagamment ? mais venons à ses prétenduës apparitions de Diables.

Monsieur Oufle ayant pris dessein de faire faire des tablettes magnifiques, pour y placer dignement ces livres qui lui étoient si chers, & dont la lecture faisoit sa principale & sa plus agréable occupation, envoya querir un Menuisier des plus habiles de sa profession, pour lui exposer son dessein, & le lui faire executer ; cet homme vint le trouver sur le champ ; il étoit suivi d'un gros chien barbet ; ce qui n'est pas extraordinaire ; car la plûpart des Artisans se font une coûtume de nourrir des chiens pour leur amusement, comme les Gentilshommes de campagne pour leur utilité. Le Menuisier étant entré dans le cabinet de Monsieur Oufle, celui-ci jettant plûtôt la vûë sur le chien que

ſur le maître, parut d'abord tout ſtupefié & comme immobile. Il fut long-tems ſans parler, mais ayant toûjours la vûe attachée ſur le chien. L'artiſan ne ſçavoit que penſer du ſilence profond, de l'étonnement & de l'immobilité de celui qui l'avoit envoyé querir avec tant d'empreſſement, qu'il ſembloit que difficilement pouvoit-il arriver aſſez-tôt pour ſa ſatisfaction. Il lui demanda enfin ce qu'il ſouhaitoit de ſon ſervice. Point de reponſe; on ne parloit que des yeux, encore n'étoit-ce qu'au chien. Le Menuiſier s'impatientant enfin de voir une taciturnité ſi obſtinée: Eſt-„ ce, lui dit-il, Monſieur, que vous „ m'avez fait venir ſeulement pour „ regarder mon chien? Vous n'aviez „ qu'à me le mander, je n'aurois pas „ pris la peine de venir; je vous l'au-„ rois envoyé avec la liberté de le re-„ garder à votre aiſe, tant que vous „ auriez voulu, ſans qu'il vous en eût „ coûté un ſol. Notre viſionnaire qui n'avoit regardé avec tant d'attention

ce chien, que parce qu'il lui étoit venu dans l'esprit, par le ressouvenir de ses lectures (*a*), que ce pauvre animal étoit un Diable, & qu'il se croyoit aussi en quelque maniere insulté par cet artisan, rompit enfin le silence, en élevant la voix avec fureur, pour lui dire que c'étoit un magicien qui lui amenoit un Demon pour le tourmenter, & mettre le trouble & le désordre chez lui. Jamais surprise ne fut pareille à celle du Menuisier. Comme il ne connoissoit pas la foiblesse, ou plûtôt la folie de ce pauvre homme,

(*a*) Leon Evêque de Cypre, écrit que le Diable sortit du corps d'un Demoniaque, en forme de chien noir. Le Loyer, p. 318.

Zoroastre, par forme d'Enigme, disoit, que les chiens se montrent souvent à ceux qui se dépouillent de la mortalité; c'est à dire, les Diables, à ceux qui sont prests de mourir, ou aux gens de bien, qui abandonnant le monde, se retirent dans la solitude. Id. 183.

On a vû un chien, qu'on appelloit un Demon, qui levoit les robes des Religieuses, pour en abuser. Bodin. p. 308.

Par le nom de chien, les Demons étoient quelquefois désignez; & même en la magie de Zoroastre, ils sont appellez chiens terrestres. Le Loyer. p. 25.

il repouſſa ce reproche par un ton de voix qui n'étoit pas moins élevé que celui dont on venoit de ſe ſervir pour lui marquer l'injurieux ſoupçon qu'on avoit de ſa viſite. Monſieur Ouſle repliqua avec le même emportement; mais cependant n'ôtant point du tout ſa vûë de deſſus le chien, tant il craignoit qu'il ne l'attaquât & le mît en pieces; car il étoit bien éloigné de le croire du nombre de ces certains bons Diables, dont il avoit parlé dans ce fameux Diſcours qu'on a rapporté ci-devant. Le chien de ſon côté, qui ſembloit y entendre fineſſe, & connoître ce qu'on s'imaginoit de lui, ſe tenant à côté de ſon maître, la tête alerte & élevée, regardoit Monſieur Ouſle avec autant d'attention qu'il en étoit regardé. On auroit dit à le voir, qu'il étoit émerveillé de l'extravagance qu'on faiſoit paroître à ſon occaſion. Ces deux hommes cependant s'animoient ſi fort l'un contre l'autre, qu'ils ſembloient entrer dans une prochaine diſpoſition de ne s'en pas tenir

à des paroles, pour marquer leur ressentiment En effet Monsieur Oufle s'approcha du Menuisier, & le poussa rudement pour le chasser de chez lui. Le barbet alors se mit à aboyer d'une grande force, témoignant ainsi à son maître qu'il étoit tout prêt à le bien défendre ; de sorte que Monsieur Oufle ménaçant avec fureur le Menuisier, le Menuisier répondant aux ménaces sur le même ton, & le chien aboyant sans relâche, il se faisoit un vacarme épouvantable dans cette chambre. Camele qui entendit tous ces differens cris, vint à la porte pour mieux connoître ce qui s'y passoit ; mais croïant qu'on égorgeoit son pere, & n'ayant pas assez de hardiesse pour entrer, elle appelle au secours sa sœur Ruzine & Mornand, parce qu'ils étoient plus à portée que les autres, pour l'entendre. Ils montent avec précipitation ; ils la trouvent presque évanoüie de frayeur ; & comme ils entendent le même bruit qui l'avoit si fort épouvantée, ils ouvrent la porte

avec une telle violence, que les trois combattans en furent eux-mêmes effrayez. Monsieur Oufle leur crie aussi-tôt, en montrant le chien, qu'ils se donnassent bien de garde de l'approcher, parce que c'étoit un Diable. L'Artisan se tourmente, pour leur prouver que ce nétoit point un Diable, mais un chien, un chien veritable, un chien fait comme les autres, qu'il l'a élevé fort petit, & qu'il y a plus de trois ans qu'il mange de son pain, sans qu'il ait paru qu'il y eût la moindre Diablerie dans sa conduite. Le chien n'aboyoit plus, il ne disoit pas un mot, comme s'il eût voulu donner à son maître tout le tems qui lui étoit necessaire, pour détruire l'atroce médisance qu'on faisoit de lui, & pour bien étendre un éloge qu'il croyoit mériter. Mais Monsieur Oufle soûtenoit toûjours, sans en vouloir démordre, que c'étoit un vrai Diable, qui avoit pris la forme d'un chien. Mornand qui se douta bien que c'étoit quelque vision qui avoit passé par

l'eſprit de ſon maître, fit ſemblant de le croire, pendant que Ruzine qui ſe doutoit de la même choſe, fit ſigne au Menuiſier de ſe taire, lui dit tout-bas que ſon pere hayſſoit tant les chiens, qu'il ne les pouvoit pas plus ſouffrir, que des Demons; & enfin l'engagea à ſe retirer ſans bruit avec ſon chien. La bonne Camele, qui crut que ce chien étoit veritablement un Diable, parce que ſon pere l'avoit dit, & que Mornand avoit paru le croire, alla toute effarée trouver ſa mere, & l'aſſurer qu'un Magicien, deguiſé en Menuiſier, avoit amené chez ſon pere un Diable ſous la forme d'un chien, d'une laideur effroyable, & qui faiſoit des cris horribles. Madame Oufle, au lieu d'avoir peur, (car elle ſe défioit fort des prodiges qu'on racontoit être arrivez dans l'appartement de ſon mari; elle le connoiſſoit trop bien, pour y adjoûter foy ſans d'exactes informations) jugea bien que cette hiſtoire n'étoit fondée que ſur quelqu'une de ſes imaginations ordinaires. Elle

ſe la fit conter par Ruzine & Mornand; & ils ne manquerent pas de la confirmer dans le jugement qu'elle avoit fait. On laiſſa Monſieur Oufle en repos, quelque envie qu'on eût de raiſonner avec lui, pour le tirer de ſon erreur: Mais comme on avoit ſouvent experimenté qu'on ne gagnoit rien ſur ſon eſprit, quelques efforts qu'on fiſt, & quelques raiſons qu'on apportât, pour lui ôter ſes viſions de la teſte, on aima mieux ne lui en point parler, que de riſquer de les entretenir en quelque maniere, en l'échauffant, & en lui donnant occaſion de s'y fortifier par les faux raiſonnemens qu'il n'auroit pas manqué de faire pour prouver qu'il avoit raiſon. Camele de ſon côté, aprés que ſa mere lui eût parlé, ne crut plus que ce chien étoit un Diable; car la bonne fille croyoit & décroyoit avec une égale facilité, comme je l'ai fait remarquer, quand j'ai parlé du caractere de ſon eſprit.

Le Menuiſier ne manqua pas de raconter à bien des gens cette bizarre

avanture ; elle devint ſi publique que preſque tout le monde en parloit dans la Ville. Au reſte, toute extravagante que fût la viſion de Monſieur Oufle, elle ne laiſſa pas de faire je ne ſçai quelle impreſſion ſur de certains eſprits, en leur donnant une idée des chiens, particulierement des barbets, differente de celle qu'on avoit euë juſqu'à lors. Pour peu qu'on en vît quelqu'un qui eût une mauvaiſe phiſionomie, on s'imaginoit y trouver quelques traits des malins Eſprits ; (car le vulgaire a de la peine à ſe perſuader que les Diables n'ayent pas des corps viſibles, & ſenſibles en différentes manieres ; on a fait tant de contes, qui les repreſentoient avec des corps, qu'on ne doute pas qu'ils ne ſoient auſſi materiels que nous ;) & cela eſt ſi vrai, qu'il y eut bien des femmes qui ne ſouffroient plus qu'avec peine & avec une certaine répugnance des chiens qu'elles avoient tendrement aimez. Si un chien s'aviſoit d'heurler la nuit, c'étoit pour elles un veritable

Loup-garou, un Demon que quelque Magicien envoyoit courir les ruës, pour maltraiter les passans, ou pour tordre le cou à ceux qui seroient assez imprudens pour regarder par la fenêtre. On dit même qu'à present il y a encore bien des gens dans cette Ville, qui ont cette ridicule opinion. Il y en eut plusieurs qui n'approchoient du chien du Menuisier qu'avec crainte, & qui prennoient autant de précautions en le voyant, que s'ils avoient vû le Diable.

Monsieur Oufle se persuada encore, parce qu'il l'avoit lû (*b*), que parmi les Pourceaux, il y en avoit beaucoup qui étoient de vrais Diables. Quand il en voyoit un, il fremissoit d'horreur. Pendant tout le temps que durerent ces imaginations, il ne voulut point manger de la chair de ces animaux, quoiqu'auparavant elle fût fort

[*b*] Selon saint Jean Chrysostome, *De providentia ad Stagirum Monachum*, le Diable qui occupoit par intervalles le corps du Religieux Stagirus, paroissoit sous la forme d'un pourceau couvert d'ordures.

de ſon goût. Leur épouvantable figure, diſoit-il, n'eſt-elle pas veritablement Diabolique ? Leurs cris ſont-ils moins effroyables que ceux des Diables qui tourmentent les damnez dans les enfers ? N'avons-nous pas vû ſouvent dans des ſpectacles les Diables armez de veſſies de cochon tenduës & enflées, dont ils ſe ſervoient pour battre & pour faire peur ? le plaiſir que ces animaux prennent à ſe plonger dans l'ordure, n'eſt-ce pas parce que le Diable n'aime rien tant que la vilenie & l'impureté ? C'eſt par ces ridicules raiſonnemens, ou par d'autres ſemblables, que ce pauvre homme ſe fortifioit & s'entretenoit dans les étranges viſions que lui donnoient ſes lectures mal entenduës. Paſſons à d'autres, qui ne ſont pas moins dignes d'étonnement, que celles qu'on vient de lire.

Toute puanteur (c) étoit pour lui

(c) Cardan dit, que les Eſprits malins ſont puants, & le lieu puant où ils frequentent, & croit que de là vient que les Anciens ont appellé les Sorciers, *fœtentes*. Bodin. p. 25.

une preuve de la présence de quelque Demon. Je ne tomberai pas dans le détail de tout ce que cette persuasion lui fit faire d'extravagant. Tout ce que je puis dire, c'est que quand il satisfaisoit à ses necessitez naturelles, il étoit dans de continuelles allarmes, tant il craignoit que quelque Diable, habitant selon lui, du lieu où il étoit, ne profitât de sa situation pour le tourmenter. Aussi n'y restoit-il que le moins de temps qu'il pouvoit, & n'y alloit que quand il ne lui étoit plus possible de s'en défendre. Qu'on juge du reste; car je n'en dirai pas davantage.

J'aime mieux parler d'un autre vision qui n'est pas de si mauvaise odeur; c'est de la frayeur qu'il avoit des mouches; car il prétendoit encore que le Diable apparoissoit souvent sous la forme de ces insectes (*d*). Il ne vou-

[*d*] Selon Paul Diacre, *l. 6 c. 6. histor. Longobar.* Kuvibert, Roy des Lombards, s'entretenant en presence de son grand Ecuyer, du dessein qu'il avoit de faire mourir deux Seigneurs Lombards, nommez Aldon & Granson, & une grosse mouche

loit ſouffrir aucun fruit ſur ſa table, de peur qu'il ne les attirât. Quelqu'un lui en ayant fait conſiderer une dans un microſcope, quand il vit ſes cornes, ſa trompe, ſes yeux de couleur de pourpre, ſes jambes veluës, les pinces de ſes pieds, enfin tout ſon corps enſemble, repreſentant une figure qui lui paroiſſoit d'autant plus hideuſe,

importunant ce Prince à pluſieurs repriſes, le Roy prit un coûteau pour la tuer, & lui coupa ſeulement une jambe. Enſuite un homme apparoît à Aldon & à Granſon avec une jambe de bois, & les avertit du deſſein que le Roy avoit pris contre eux; ce qui fit croire que cette mouche étoit un Diable.

On appelle le Soleil Bahal, c'eſt-à-dire, en hebreu, Seigneur; d'où eſt venu Bahalzebut, qui veut dire Maître-mouche, parce qu'il n'y avoit pas une mouche en ſon temple. Bodin. p. 52.

Les Cyrenaïques, aprés avoir ſacrifié au Dieu Acaron, Dieu des mouches, & les Grecs à Jupiter, ſurnommé Myiodes, c'eſt à dire, Mouchard, toutes les mouches, s'envoloient en une nuée, comme nous liſons en Pauſanias, *In Arcadicis*, & en Pline, *l. 29. c. 6*

On dit de la Demoniaque de Laon, que le Diable (Beelzebuth) ſortoit de ſa bouche en forme de mouche, & y rentroit. Le Loyer, p. 509.

Le Diable apparoît quelque fois en forme de groſſe mouche, ou en papillon, dit de Lancre dans ſon livre de l'Inconſtance des Demons. p. 506.

qu'il ne s'étoit jamais perſuadé qu'elle fut telle qu'il la voyoit ; il la trouva tres-propre pour devenir la demeure d'un Diable. Il avoit la même opinion des papillons ; & ainſi malheur à ceux qui ſe trouvoient à ſa portée, car il ne les épargnoit pas.

Il ſe défioit encore beaucoup des enfans que portoient les gueux, pour exciter à leur faire des aumônes. Une hiſtoire rapportée dans un de ſes livres [*e*], où l'on veut perſuader que le Diable étoit un jour ſous la figure d'un de ſes enfans, lui donnoit cette défiance. C'eſt pour la même raiſon (*f*) qu'il étoit fort circonſpect, quand il prenoit un valet ou une ſervante à ſon ſervice. Il en faiſoit auparavant

(*e*) On trouve cette hiſtoire dans le livre de l'Inconſtance des Demons, par de Lancre. p. 233.

(*f*) Vers le Septentrion, il y a des Démons, qu'on appelle *Guttei*, qui panſent les chevaux & autres bêtes. Il y en a auſſi qu'on appelle *Trollen*, qui ſe loüent en habit de femme ou d'homme aux ſervices les plus honnêtes de la maiſon. Des Spectres, par le Loyer. p. 496.

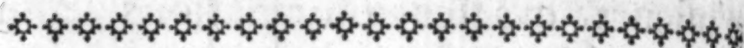
plusieurs exactes informations, afin qu'étant bien instruit de leur conduite, il ne se mît point en danger de se faire servir par quelque Démon.

Si quelqu'un qui ne le connoissoit point, l'appelloit par son nom, un soupçon de Diablerie s'emparoit aussi-tôt de son esprit; car il prétendoit encore être autorisé en cela par des exemples (*g*).

Il se lassa enfin de ces prétenduës persecutions. Ses livres vinrent à son secours, pour le garantir des tourmens qu'il craignoit du pouvoir & des artifices de ces mauvais Esprits. Nous parlerons de ces secours imaginaires dans le Chapitre suivant.

[*g*] Dans la Tartarie, des Demons appellent par leur nom les gens, pour les faire fourvoyer de leur chemin, & perir de faim. Id 333.





CHAPITRE VI.

Ce que fit Monsieur Oufle pour se délivrer & se garantir des prétenduës apparitions des Diables, qui lui causoient des troubles, & lui donnoient des inquiétudes continuelles, par la crainte où il étoit d'en recevoir quelque dommage.

MOnsieur Oufle croyoit toûjours pouvoir, avec ses superstitieuses pratiques, trouver remede à tout; aussi étoient - elles sa premiere & principale ressource dans toutes ses peines, ses inquiétudes & ses chagrins; c'est-là où il se proposa de chercher des moyens de se mettre à couvert contre tous ces Diables, dont il s'imaginoit être continuellement obsedé. Helas ! le pauvre homme n'avoit qu'à donner un autre tour à son imagination, pour obtenir ce qu'il demandoit; il n'avoit qu'à se persuader que ses craintes n'étoient fondées que sur des visions; mais c'étoit trop exiger de lui: car un visionnaire ne convient jamais

jamais qu'il ait des visions. Suivons-le donc, & voyons ce qu'il va executer, pour chasser des Diables qui ne songent point à lui. Nous n'aurons pas beaucoup de chemin à faire ; nous n'avons qu'à l'accompagner jusques dans sa bibliotheque, c'est dans ses livres qu'il va puiser des secrets admibles, pour se guerir de maux qu'il n'a pas. Mais tels sont les maux, tels seront les remedes ; c'est à dire, que les uns & les autres sont également imaginaires. Comme ce n'étoit que par imagination qu'il voyoit des Diables, ce sera aussi par imagination, que les secrets que lui enseigneront ses livres, l'empêcheront d'en voir davantage. Rapportons donc ces merveilleux, ou plûtôt ces impertinens secrets.

Le premier, dont il s'avisa, c'est celui qu'on attribuë à la racine Baaras, qu'on a osé assûrer avoir la vertu de chasser les mauvais Esprits. [*a*] Il

(*a*) La Ville de Macherus, a au Septentrion une certaine vallée, qu'on appelle Baaras, où il croît une racine de même nom, de couleur rouge, qui

ne la mit pourtant pas en usage; car il lui fut impossible de la trouver. Les arboristes, bien-loin de la lui fournir, ne la connoissent point du tout, & n'en sçavoient pas même le nom. C'est peut-être qu'elle n'a point eû d'autre existence que dans les livres qui en ont parlé; aussi-bien qu'une certaine pierre qui se trouve, dit-on, dans le Nil [*b*]; & qu'il souhaitoit extrêmement avoir pour le même sujet.

rend un éclat de soy-même, vers le soir. Que si quelqu'un passe par là, elle ne se laisse pas facilement arracher; au contraire, elle lui échape toûjours, se retire, & ne s'arrête point, que l'on n'ait jetté dessus de l'urine d'une femme, ou de ses fleurs. Mais il faut que celui qui la touche, meure, à moins qu'il ne tienne de cette même racine dans sa main. On la peut arracher de cette maniere, sans courir aucun risque. Ils l'arrachent toute entiere, & n'en laissent dans la terre qu'un petit bout, auquel ils attachent un chien, & puis s'en vont. Le chien, qui veut les suivre, tire facilement la racine aprés soi; mais il faut qu'il meure sur l'heure. Joseph a rapporté cette histoire sur un oüi-dire. On dit que par le moyen de cette racine, on peut chasser sur l'heure les Demons. Le Monde ench. t. 4. p. 282.

(*b*) Thrasillus, payen, allegué par Stobée, écrit qu'au Nil il se trouvoit une pierre semblable à une

Quoiqu'il en ſoit, il s'en conſola d'autant plus aiſément, qu'il avoit, diſoit-il en lui-même, des reſſources qui ne lui pouvoient pas manquer, pour arriver à ſes fins.

La premiere, c'étoit de ſe ſervir d'une épée, ſes lectures lui ayant appris, qu'il n'y a rien, que les Diables craignent tant, que des épées dégaînées & miſes en mouvement [c]. Non content de celle qu'il avoit, parce que ce n'étoit que ce qu'on appelle un petit coûteau, il en acheta de longues, larges, & de la meilleure trempe De temps en temps il en faiſoit dans ſa maiſon un exercice qui donnoit aſſûrément plus de ſujet de

feve, qui étoit bonne pour guerir ceux qui étoient vexez par les Demons; car auſſi-tôt qu'on la leur mettoit au nez, le Diable ſortoit.

(c) Platon & pluſieurs autres Academiciens tenoient, que les Diables craignent fort les tranchans d'épées & glaives. Bodin. p. 301.

Un Stoïcien parlant des céremonies des Magiciens, dit qu'ils étoient contraints de tenir des épées nuës, pour épouvanter les Demons. L'Incred. Sçav. p. 77.

rire à ceux qui le rencontroient dans ce manege, qu'il ne faisoit de peur aux Diables. Et afin d'être plus sûr de remporter de si belles victoires, il mettoit à son doigt un gros diamant, avant que d'armer sa main d'une épée. La raison de cette précaution, c'est qu'un de ses auteurs [*d*] l'avoit assûré que les Demons trouvent les diamans insupportables. Il ajoûta aux épées & au diamant, toûjours par le conseil de ses livres (*e*); plusieurs cocqs qu'il fit élever & nourrir dans sa maison, sans dire à personne pourquoi il s'étoit avisé de faire une telle ménagerie. Mais sa femme voyant chez elle tant de cocqs inutiles, s'avisa aussi de son côté, comme une bonne ména-

(*d*) Le diamant est bon contre les esprits folets. Les admir. Secr. d'Alb. le Gr. l. 2. p. 93.

(*e*) Les Démons fuyent la voix du cocq, selon Psellus. Le Loyer. p. 21.

Il s'est vû des Démons qui avoient pris la forme de Lion, lesquels disparoissoient aussi-tôt qu'on leur mettoit un Cocq au-devant. Tableau de l'Inconstance des Demons, par de Lancre. p. 156.

gere, de leur donner pluſieurs poules, afin de ſe dédommager du bruit que faiſoient les cocqs, par l'utilité qu'elle pourroit tirer des poules. Ce mélange que Monſieur Oufle voulut bien ſouffrir, parce qu'il ne pouvoit l'empêcher, ſans donner par ſa réſiſtance, occaſion à quelques troubles dans ſa famille, l'inquieta beaucoup, en ce qu'il s'alla mettre dans l'eſprit, que les Diables voyant que ces cocqs s'amuſeroient preſque toûjours avec les poules, ils n'auroient pas tant ſujet de les craindres; & qu'ainſi, ils ne s'enfuiroient pas auſſi promptement qu'il l'avoit eſperé. Il s'applaudiſſoit à lui-même dans ce beau raiſonnement, & il étoit ravi d'avoir ſujct de le faire, afin de ſe trouver en quelque maniere dans l'obligation de recourir à d'autres ſuperſtitieuſes pratiques. Il pouſſa ſon extravagance juſqu'à croire, qu'à cauſe qu'il ne s'étoit pas ſervi des cocqs ſeuls, comme il devoit, ſans les mêler avec des poules, ce défaut détruiroit la force & la vertu des épées

rire à ceux qui le rencontroient dans ce manege, qu'il ne faisoit de peur aux Diables. Et afin d'être plus sûr de remporter de si belles victoires, il mettoit à son doigt un gros diamant, avant que d'armer sa main d'une épée. La raison de cette précaution, c'est qu'un de ses auteurs [*d*] l'avoit assûré que les Demons trouvent les diamans insupportables. Il ajoûta aux épées & au diamant, toûjours par le conseil de ses livres (*e*); plusieurs cocqs qu'il fit élever & nourrir dans sa maison, sans dire à personne pourquoi il s'étoit avisé de faire une telle ménagerie. Mais sa femme voyant chez elle tant de cocqs inutiles, s'avisa aussi de son côté, comme une bonne ména-

(*d*) Le diamant est bon contre les esprits folets. Les admir. Secr. d'Alb. le Gr. l. 2. p. 93.

(*e*) Les Démons fuyent la voix du cocq, selon Psellus. Le Loyer. p. 21.

Il s'est vû des Démons qui avoient pris la forme de Lion, lesquels disparoissoient aussi-tôt qu'on leur mettoit un Cocq au-devant. Tableau de l'Inconstance des Demons, par de Lancre. p. 156.

gere, de leur donner pluſieurs poules, afin de ſe dédommager du bruit que faiſoient les cocqs, par l'utilité qu'elle pourroit tirer des poules. Ce mélange que Monſieur Oufle voulut bien ſouffrir, parce qu'il ne pouvoit l'empêcher, ſans donner par ſa réſiſtance, occaſion à quelques troubles dans ſa famille, l'inquieta beaucoup, en ce qu'il s'alla mettre dans l'eſprit, que les Diables voyant que ces cocqs s'amuſeroient preſque toûjours avec les poules, ils n'auroient pas tant ſujet de les craindres; & qu'ainſi, ils ne s'enfuiroient pas auſſi promptement qu'il l'avoit eſperé. Il s'applaudiſſoit à lui-même dans ce beau raiſonnement, & il étoit ravi d'avoir ſujet de le faire, afin de ſe trouver en quelque maniere dans l'obligation de recourir à d'autres ſuperſtitieuſes pratiques. Il pouſſa ſon extravagance juſqu'à croire, qu'à cauſe qu'il ne s'étoit pas ſervi des cocqs ſeuls, comme il devoit, ſans les mêler avec des poules, ce défaut détruiroit la force & la vertu des épées

& du diamant. Voilà comment les ſuperſtitieux ſe creuſent à eux-mêmes des difficultez, afin de paſſer de ſuperſtition en ſuperſtition; parce que ne faiſant rien par aucun principe raiſonnable, ils ſe donnent en proye à toutes ſortes de menſonges, de fourberies & d'erreurs.

Afin donc qu'il n'euſt point ſujet de ſe reprocher d'avoir rien négligé des inſtructions que lui donnoit ſa bibliotheque, pour empêcher les Démons de le tourmenter & de lui apparoître, il mit en uſage tout ce qu'il put apprendre. Il porta ſur lui de l'herbe qu'on appelle armoiſe [*f*]. Il ſe ſervit de celle que l'on nomme verveine [*g*]; il chercha deux cœurs de vautour, qu'il porta ſur ſoy, l'un lié

(*f*) Celui qui a ſoin d'avoir toûjours ſur lui de l'herbe qu'on appelle armoiſe, ne craint point les mauvais eſprits, ni le poiſon, ni l'eau, ni le feu, & rien ne peut nuire. Les adm. Secr. d'Alb. le Gr. l. 3. p. 168. 169.

(*g*) La verveine chaſſe les mauvais Eſprits & les Demons. l. 2. p. 8.

avec un poil de lion : l'autre, avec un poil de loup (*h*). Il fit faire une image qui repreſentoit deux têtes ; l'une d'un homme qui regardoit en dedans ; & l'autre, d'une femme qui regardoit en dehors [*i*]. Il ſe tint le plus gay qu'il put, afin que la mélancholie ne donnât aucune entrée aux Demons (*k*) ; comme on en menace ceux

(*h*) Le cœur d'un vautour, lié avec un poil de lion, ou de loup, chaſſe les Diables. Id. l. 3. p. 168.

(*i*) Les Prêtres d'Egypte, (au rapport d'Orus) ſe perſuaderent à eux-mêmes, & perſuaderent aux autres, qu'une Image de deux têtes, l'une d'homme, regardant en dedans ; l'autre, de femme, regardant en dehors, étoit un ſeul préſervatif & remede contre les Demons. Medit. Hiſtor. de Camerarius. t. 1. l. 4. c. 12.

(*k*) Les Anciens diſoient, que la mélancholie étoit le bain du Diable. Ariſtote Probl. Sect. 30. quæſt. 1.

Quelques-uns ont crû, que les choſes qui ſervoient à chaſſer l'humeur melancholique, ſoûlageoient les Demoniaques, comme la Muſique à Saül ; les feuilles de ruë, la fumée de freſne, & des cornes d'une chevre, comme la melancholie étant le ſiege du Demon. De Lancre. p. 284.

Pomponace dit que les Anciens purgeoient avec l'Ellebore les Demoniaques. Le Loyer. p. 150.

qui s'abandonnent à la triſteſſe, & pour ſurcroît, ou plûtôt ſelon lui, pour conſommation & perfection de remedes à ſes inquiétudes, le tonnerre étant tombé dans la cour de ſa maiſon, il ſe reſſouvint d'une opinion bizarre de certains peuples, & crut avec eux [*l*] que le Ciel avoit banni pour toûjours les Diables de chez lui. C'eſt ainſi que ce pauvre homme ne chaſſoit de ſon eſprit une erreur ridicule, que par le ſecours d'une autre erreur auſſi impertinente.

Enfin il ſe trouva par la force de ſon imagination qui ſe confioit à ces fadaiſes, délivré de la crainte des apparitions des mauvais Eſprits. Les chiens, les pourceaux, les mouches, les papillons, les lieux puants, &c. ne furent plus pour lui des ſujets de troubles, d'agitations & d'inquiétudes. Mais il n'en fut pas pour cela plus tranquile; car de ces viſions,

(*l*) Les Lapons croyent que le tonnerre tuë les mauvais Demons, ſe ſervant de l'arc-en-ciel, pour lancer ſes foudres. Le Monde ench. t. 1. p. 63.

il

il paſſa à d'autres qui n'étoient pas moins déraiſonnables. Je les rapporterai, aprés que j'aurai parlé de quelques extravagances deSanſugue, qui, quoiqu'il ne fût pas auſſi fou que ſon pere, ne laiſſa pas de faire de tres-folles démarches, par l'avidité qu'il avoit d'acquerir de grandes richeſſes.



CHAPITRE VII.

Sanſugue extrêmement avide d'aquerir de grandes richeſſes, s'informe, après avoir lû le Diſcours de Monſieur Ouſle ſur les Diables, des moyens ſuperſtitieux, qui promettent de faire devenir riche, & les met en pratique.

SAnſugue ayant entendu parler du diſcours que ſon pere avoit fait ſur lesDiables,eut je ne ſçai par quelle raiſon, la curioſité de le lire. Il l'alla prier de vouloir bien le lui communiquer, lui diſant pour l'y engager, que c'eſt qu'il avoit appris que c'étoit un ſi excellent ouvrage, qu'il ſe feroit un

grand plaisir de le voir. Comme c'étoit prendre Monsieur Oufle par un endroit fort sensible, que de l'applaudir sur ce qu'il faisoit par rapport à ses visions, il le lui donna sans differer, l'assûrant qu'il y trouveroit de grandes veritez, dont tout le monde
„ n'est pas capable. Lisez, lui ajoûta-
„ t-il, cet Ouvrage avec confiance ;
„ vous y trouverez du merveilleux,
„ qui vous surprendra. Mais ressouve-
„ nez-vous que de grands hommes y
„ parlent avec moi, & que je n'y avan-
„ ce rien, qui ne soit approuvé &
„ imprimé ; c'est tout dire. Sansugue parut écouter cet avis, comme s'il étoit sorti de la bouche d'un Prophete. Il l'alla donc lire sur le champ. Ce qu'il y trouva de meilleur, c'est l'endroit de la seconde partie ; où il est parlé d'un Demon qui apprend à faire la pierre philosophale, & que la notte appelle *le Demon barbu*. L'eau lui en vint extrêmement à la bouche ; car sa passion dominante, c'étoit d'acquerir de grandes richesses ; il étoit

continuellement occupé de ce desir & de l'attention à chercher des moyens d'y satisfaire. Il avoit autrefois pendant long-tems consulté ces gens qui font profession de chercher cette précieuse pierre, cette Poudre de projection, cette eau du soleil, enfin qui travaillent à ce qui s'appelle le grand œuvre. Il avoit lû tout ce qu'on a écrit de plus considerable pour & contre cette recherche ; & comme il ne manquoit pas d'esprit, & qu'il ne croyoit qu'avec précaution, il étoit persuadé que toutes ces peines sont vaines, inutiles & trompeuses, & plus propres à faire devenir pauvre, qu'à enrichir. En effet, l'experience apprend que toutes ses opérations alchimistes ne se terminent qu'à tromper les autres, ou à se tromper soi-même. Il est vrai qu'on établit de grands principes, pour montrer qu'il n'est pas impossible de trouver la pierre Philosophale, qu'on enseigne des moyens (a) pour la faire, qui frappent de

(a) Pour faire le grand œuvre ; il faut de l'or

certains esprits, & qui entraînent leur consentement ; mais il est vrai aussi que la pratique n'a pû jusques-à-pre-

il faut du plomb, du fer, de l'antimoine, du vitriol, du sublimé, de l'arsenic, du tartre, du mercure, de l'eau, de la terre & de l'air ; il faut un œuf de cocq, du crachat, de l'urine, avec de l'excrement humain. Oh ! que ce n'est pas sans raison qu'un des vieux Philosophes a dit dans ses écrits, que notre pierre étoit une salade, qu'il y falloit du sel, de l'huile & du vinaigre ! Dans les meilleures salades l'on met toutes sortes d'herbages ; aussi dans notre pierre, il faut sçavoir mêler tout ce que dessus. Je sçai bien que nous trouverons écrit, qu'il ne faut pas beaucoup de choses pour le magistere; cela s'est fait pour nous tromper. Sont-ils pas tous d'accord que chaque chose engendre son semblable ? l'or & l'argent y sont donc nécessaires ? Disent-ils pas encore, que notre pierre est engendrée de sept ? Voila tous les métaux. Disent-ils pas que la vertu minerale doit être dans notre matiere ? donc tous les mineraux nous seront de besoin, puisque la vertu minerale est éparse par tout, & non pas dans un seul. Disent-ils pas que les principes de notre art sont les mêmes que ceux de la nature ? voila la terre, l'eau & l'air. Disent-ils pas qu'il faut un œuf philosophique ? voilà notre œuf de cocq. Disent-ils pas, que la matiere doit être calcinée philosophiquement par la voix de la nature, qu'il faut partant quelque sel de nature. Il faut donc du crachat, qui réduit tous les métaux en chaux, & sans brûler les fleurs ; & c'est dans ce crachat qu'est ce sel de nature. Disent-ils pas qu'il faut un dissolvant, qui ne soit corrosif ? Il faut donc de l'urine ;

ſent en autoriſer la théorie. C'eſt un ſecret que l'on cherche depuis quelques ſiecles, (je dis depuis quelques ſiecles, car les Anciens n'y ſongeoient pas tant que les modernes (*b*)) avec

il n'y en a point qui ſoit plus naturel ; ils diſent pareillement qu'il faut une terre puante, prenons donc de l'excrement humain. Les avantures du Philoſophe inconnu en la recherche & en l'invention de la Pierre philoſophale. p. 120. 121.

(*b*) Hypocrate, Platon, Ariſtote ni Galien, qui ont eû tant de ſujet d'en parler, n'ont pas ſeulement témoigné qu'ils en connuſſent le nom. Et Pline, entre les Latins, qui a cité tant d'Auteurs, & parlé dans ſon Hiſtoire naturelle de toutes ſortes de profeſſions, ne ſe fût apparemment pas tû de ce côté-là, ſi de ſon âge elle eût eû quelque rang parmi les autres, ou s'il en eût lû quelque choſe dans les bons livres. Je ſçai bien qu'il en court ſous le nom d'Hermes, Triſmegiſte, de Democrite commenté par Syneſius, d'Orus, d'Olympiodore, & de quelques-uns encore de ces grands genies de l'antiquité. Mais je ſuis ſûr auſſi, que la ſeule lecture de la plûpart, & l'idiome quaſi de tous, en découvrent manifeſtement la ſuppoſition. Ceux, par exemple, qui ſçauront comme on parloit grec du temps de Democrite, & long-temps aprés, reconnoîtront facilement, que ce traité qu'on lui attribuë, ne peut être de lui, & ils s'appercevront même par beaucoup de dictions, que ſon veritable auteur a eû connoiſſance du Chriſtianiſme. M. L. V. t. 1. p. 300. 301.

toute la dépenſe, toute l'exactitude & toute l'application poſſible, ſans que cependant on l'ait pu trouver (c). Des Princes y ont riſqué (d) des ſommes immenſes, & le produit de toutes ces ſommes s'eſt réduit à quelques petites gouttes d'or qui n'étoient pas aſſure-

(c) Ne ſe laſſera-t-on point enfin de chercher cette Pierre Philoſophale, aprés tant d'exemples de gens qui ont perdu leur temps, leurs peines & leurs biens dans ſa recherche ? S'il eſt vrai, comme on le dit, que le Soleil produit l'or, eſt-ce que les chercheurs de cette précieuſe Pierre ſe flattent d'acquerir par leur ſcience la force de cet aſtre ? Avant que de ſe promettre d'arriver au but qu'ils ſe propoſent, que ne tâchent-ils de produire le moindre brin d'herbe ſemblable à celle de nos prairies ? Je les défie d'y réuſſir ; par cet eſſai, qui ſeroit ſans ſuccés, ils jugeroient de leur incapacité pour faire ſi peu de choſe, combien ils ſont temeraires d'en entreprendre une ſi grande. La Langue t. 2. p. 163. 164.

(d) L'Empereur Rodolphe dernier n'avoit rien de plus à cœur, que cette inutile recherche. Cabrera confeſſe, l. 12. c. 23. que Philippe II. employa de grandes ſommes d'argent à faire travailler les Chymiſtes aux converſions des métaux, qui lui fixerent & congelerent enfin du mercure tranſmuable en argent, à ce qu'il dit, quoiqu'avec ſi peu de profit, que l'invention en fut mépriſée. M. L. V. t. 1 p. 291.

capables d'étancher la soif qui les avoit excitez à cette dépense. Des Peuples entiers se sont revoltez (e) dans une presomptueuse assûrance, qu'ils alloient trouver cette pierre, & que par son secours, ils seroient en état de se soûtenir contre toutes les puissances, & il ne leur est resté que le repentir de leur rebellion, & la crainte d'en subir le châtiment. On cite des histoires de gens qui la possedoient. Mais qui les a empêchez de s'en servir, ou du moins de la laisser en mourant, à leurs enfans (f), ou

(e) Diocletien punit les émotions ordinaires des Egyptiens, en faisant brûler tout ce qu'ils avoient de livres, qui traitoient de cette prétenduë science, afin qu'ils n'eussent plus la hardiesse de se rebeller, fondée, comme il présumoit, sur l'abondance d'or & d'argent, qu'ils se promettoient de pouvoir tirer de leurs fourneaux chymiques ; ce qui se lit dans les Extraits de Constantin, comme ayant été écrit par Jean d'Antioche, & dans Suidas, quand il explique le mot de Chymie.

(f) On ne sçauroit douter, que si la Pierre philosophale pouvoit être trouvée, elle ne l'eût déja été plusieurs fois, depuis un si long-temps que tant d'hommes de toutes conditions soufflent les char-

à leurs amis, s'ils n'oſoient pas par je ne ſçai qu'elle crainte mal-fondée, &

bons, travaillent nuit & jour pour cela ; & il ſemble qu'on peut dire fort raiſonnablement, que, s'ils ſe ſont peinez juſqu'ici en vain, ce n'eſt pas faire une action de prudence, que d'entreprendre une choſe qui n'a jamais réuſſi à perſonne, quoique beaucoup en ayent tenté le ſuccés. Or ſi cette bonne fortune étoit arrivée à quelques-uns, & qu'ils euſſent poſſedé enfin ce prix ineſtimable de leurs travaux, il eſt encore, à mon avis, plus vrai-ſemblable, & d'une conſequence plus néceſſaire, qu'ils auroient laiſſé des témoignages de leur felicité, tels que toutes les hiſtoires en parleroient, & que perſonne n'en pourroit douter. Car, ſoit du côté des richeſſes incomprehenſibles que donne la moindre poudre de projection, ſoit de la part du long âge, & de l'exemption de toutes ſortes de maladies que cauſe cet élixir de vie, & cette medecine univerſelle, comme en parlent quelquefois ceux de la cabale (témoin Artephius) qui oſent même coucher ici d'une eſpece d'immortalité, il eſt certain, qu'avec un tel avantage, & un ſi miraculeux preſent du Ciel, ils ſeroient comme des Dieux en terre, qui ne trouveroient rien qui leur pût réſiſter, ni qui les empêchaſt de faire univerſellement tout ce que bon leur ſembleroit. C'eſt ce qui fit dire gentiment à un Chiaous du Grand-Seigneur, qui entendoit parler à Veniſe, il n'y a pas fort long-temps, d'un certain Mamugna, comme d'un homme qui ſçavoit l'art ,, de faire de l'or ; ſi cela eſt, mon maiſtre ne peut ,, éviter qu'il ne devienne ſon valet. M. L. V. 1. p. 309. 310. Vie du P. Paul.

qu'il leur étoit aisé de détruire, la mettre eux-mêmes en usage? Ils l'ont

Ils assûrent que dés l'heure qu'on en est entré en possession, on perd tout autre dessein, pour vaquer à celui-là seul de se tenir couvert, & d'assûrer sa felicité par le secret, n'y ayant point d'autre moyen de se garentir de la violence des plus puissans, qui useroient des forces qu'ils ont en main, pour se rendre maîtres de la vie & de la liberté d'une personne qu'ils croiroient capable de satisfaire à toutes leurs convoitises. Mais outre beaucoup de repliques que reçoit ce discours, & qu'on peut bien juger qu'en celant pour un temps une chose de si grande consequence, il seroit aisé de se mettre enfin hors des termes de pouvoir être forcé, est-il possible d'ailleurs, que tous ceux qu'on dit, qui ont enfin trouvé la Pierre philosophale, ayent été de même humeur, & tous également dans la crainte? Ne s'en est-il rencontré pas un qui eût un ami qu'il voulût faire participant de sa science, avant que de mourir? Et n'y en a-t-il eû aucun qui fût pere, & par-là, touché du desir de rendre hereditaire dans sa famille un art suffisant pour la laisser la plus glorieuse, la plus puissante, & la plus heureuse de toutes celles qui sont sur la terre? En verité, il est tres difficile de se persuader une telle inhumanité; & je tiens bien plus vrai-semblable de dire, que pas un n'ait donné jusques à ce but, que de croire que ceux qui y sont arrivez, ayent aussitôt perdu toutes sortes de sentimens naturels, comme s'ils avoient été eux-mêmes métamorphosez en ce qu'ils cherchoient; & comme si cette Pierre philosophale étoit une Meduse qui pétrifiât tous ceux qui osent l'envisager. M.L.V. t 1. 311.

cherchée; je n'en doute pas; ils ont cru même la tenir, mais elle leur est échapée (*g*), sans qu'ils ayent pu en être les possesseurs. Le langage ordinaire de ces sortes de Chymistes, c'est qu'il ne leur faut plus qu'un certain degré de chaleur. Hier ils y étoient presque parvenus; & se croyant si prés d'y arriver, aujourd'hui ils recommencent; demain ils continuëront, & ainsi ils espereront toûjours la trouver, & ne la trouveront point. Salomon (*h*), dit-on, l'a pourtant

(*g*) Leur pierre imaginaire seroit mieux nommée fuyarde, que philosophique, puisque celle qui servit d'anchre aux Argonautes, s'appelloit ainsi, *Lapis fugitivus*. Il y a cette difference, que ceux de Cizyque, aujourd'hui Spiga de Natolie, tenoient celle-cy attachée & chargée de plomb dans leur Ville, pour l'empêcher de s'en aller, comme elle avoit fait plus d'une fois; & l'autre ne fut jamais que dans la phantaisie de ceux qui se plaignent toûjours, qu'elle disparoît, quand ils pensent la tenir. Id. 12. 63.

(*h*) Plusieurs ont pensé que Salomon n'envoyoit à Tarsis, que pour ne pas donner à connoître ce qu'il vouloit tenir secret, & pour en rapporter quelques raretez seulement, parce qu'en effet toutes ses magnificences étoient fondées sur la Pierre phi-

trouvée. La plûpart des fables de la Mythologie payenne, ſont, dit-on encore, comme autant de voiles qui cachent l'invention de cette admirable & charmante pierre (*i*) : cela eſt

loſophale qu'il poſſedoit, & dont ils veulent qu'il ait parlé au ſeptiéme chapitre de ſa Sageſſe. Quand Salomon dans ce chapitre, prefere la ſageſſe à l'or, à l'argent, & à toute ſorte de pierre precieuſe, il n'y a pas plus d'apparence de prendre cela à l'avantage de la Chymie, que de s'imaginer avec quelques réveurs de Rabins, qu'il bâtit ce renommé temple, ſon trône ſi ſuperbe, & ſes magnifiques palais, par le moyen de la Pierre philoſophale. Mais ne lui a-t-on pas même attribué des livres qui en traitent expreſſément, avec la même impudence, dont on le fait auteur de je ne ſçai quels autres qui parlent de l'invocation des Demons, comme eſt celui qui a pour titre, La Clavicule de Salomon. Id. 1. 295. 299.

(*i*) C'eſt une choſe certaine, à leur dire, que la plûpart des fables anciennes ne couvrent point d'autre myſtere ; & que tout ce que les premiers Poëtes, qui étoient les Philoſophes de leur temps, ont dit de Vulcain, de Prothée, de la Toiſon d'or, du Phenix renaiſſant, de la Boëte de Pandore, des Pommes d'or d'Atalante, ou des Heſperides, & de la deſcente même d'Orphée, l'un d'entr'eux aux Enfers, ne peut-être mieux interpreté, que des operations de la Chymie. Auſſi y a-t-il des Livres de Mythologie faits exprés, pour montrer, que quaſi toutes les Metamorphoſes du Paganiſme en-

bien-tôt dit ; mais quelle preuve en donne-t-on? Rien autre choſe, que des marques de grands efforts d'eſprit

ſeignent celles des metaux, & ſe peuvent pratiquer dans les fourneaux des Chymiſtes Suidas veut que le voyage des Argonautes n'ait été fait, que pour avoir un livre de peau de mouton, qui enſeignoit à faire de l'or, par la converſion des autres metaux. La conjecture de Strabon, *l.* 11. *Geogr.* ſera trouvée bien plus vrai-ſemblable, lorſqu'il remarque de quelle façon les peuples du païs de Colchos ont accoûtumé de recueillir l'or des torrens avec des peaux de mouton, d'où il juge qu'eſt venu le conte de cette Toiſon d'or ; en quoi il a été depuis peu ſuivi par Belon, qui a eû tort de ne pas nommer Strabon pour auteur de cette opinion. Le même Geographe ajoûte, que la quantité de métaux qui ſe trouve dans la Colchide, a peut-être donné lieu à cette galanterie des Poëtes. Qui m'empêchera de ſoûtenir au ſujet de Vulcain, dont les Chymiſtes s'attribuënt réciproquement toutes les actions, que, quand les Poëtes ont écrit qu'il voulut forcer Minerve, & que d'un tel attentat naquit ce monſtre d'Erichthonius, ils ont voulu ſignifier que les chercheurs de Pierre philoſophale préſument mal à propos de forcer la nature avec le feu de leurs fourneaux ; parce qu'il n'en ſortira jamais que des productions imparfaites, & au lieu d'or & d'argent de bon alloy, une matiere propre ſeulement à faire de la fauſſe monnoye ? Que peut-on alleguer de plus précis pour l'expreſſion de leur vaine recherche, que la fable de ce Siſyphe, qui roule inceſſamment un rocher, tombant autant de fois qu'il penſe l'avoir élevé au lieu de ſon repos ? N'eſt-ce pas une

qu'on fait, pour trouver absolument des mysteres, où il n'y en a point. Combien d'exemples n'avons-nous pas de gens qui avec des explications de l'Ecriture Sainte, tirées par une espece de torture qu'ils ont donnée à leur esprit, ont prétendu soûtenir les plus étranges erreurs & les opinions les plus bizarres ! Un homme cherche avec passion la pierre philosophale ? il s'accroche à tout ce qu'il peut, pour se prouver à lui-même qu'il a raison de la chercher ; c'est ce qui fait que je ne sçai combien de miserables (k),

figure naïve de ces miserables enfumez, soit quand ils promenent incessamment dans leur esprit le dessein de cette pierre phantastique ; soit lorsqu'aprés mille travaux, ils sont contraints de recommencer leurs opérations, qui se trouvent toûjours fausses, au point de leurs plus grandes esperances ? M. L. V. t. 1. p. 296. 302. 303. 304.

(k) Tous ceux qui se presentent tant aux Princes qu'aux particuliers, pour l'enseigner, ou pour les rendre riches en la faisant, sont toûjours dans la necessité, n'y ayant peut-être rien de plus ridicule, que d'écouter ces imposteurs qui ont l'effronterie de promettre des monts-joyes de biens à ceux de qui ils veulent tirer une piece d'argent.

qui manquent de tout, trouvent cependant un facile accez auprés de ce bon-homme crédule, en promettant de travailler avec lui si heureuse-

Ennius se mocquoit de quelques devins de son temps, qui demandoient une drachme pour enseigner des tresors cachez, leur disant qu'il la leur donnoit de bon cœur à prendre sur ce qui se trouveroit par leur moyen. Il faut renvoyer de même ces impudens souffleurs, quand ils se presentent. Id. p. 312. 313. Cic. l. 1. De Div.

* Il y a des Chymistes qui pour chercher la pierre Philosophale, n'en deviennent pas plus riches; cela est vrai : mais il est vrai aussi qu'il y en a qui n'en deviennent pas plus pauvres. Ce sont ceux qui n'ayant pas de quoi subsister, vont en chercher chez les riches, en leur promettant de les enrichir encore d'avantage. Mais ces promesses ne se font pas sans mystere. Ils demandent sur tout le secret & de grandes circonspections. On travaille ensuite dans les lieux les plus retirez : on se cache autant qu'on peut, & l'on a en effet bien sujet de se cacher, car souvent on ne fait que de faux or, au lieu d'en faire de veritable ; & enfin toutes les peines de celui qui propose l'ouvrage, & toutes les richesses du riche employées pour l'executer, se réduisent en fumée, en cendres & en charbons ; de sorte que l'un & l'autre sont également réduits dans une miserable indigence, & quelquefois deviennent encore plus malheureux, par le dangereux usage qu'ils font de ce qu'ils ont trouvé. La Langue t. 2. p. 164. 165. *ars sine arte, cujus principium mentiri, medium laborare, & finis mendicare.*

ment au grand œuvre, qu'il ne pourra jamais manquer de rien. C'est cet entêtement qui rend incapable de connoître les fourberies (*l*); dont ces

(*l*) Ceux qui se mêlent de ce mêtier, aprés avoir été trompez par d'autres, prennent ordinairement plaisir à faire les mêmes fourberies qu'ils ont souffertes, & tâchent bien souvent à se récompenser par là. Tantôt ils ont de faux & doubles creusets; une autre fois le charbon, dont ils les couvrent, est plein de poudre d'or, & le plus ordinairement ils imitent le trait de Brutus, qui porta de l'or au Dieu de Delphes dans un bâton qui le cachoit. On tient que Bragadin avoit une verge de fer pareille, au bout de laquelle un peu de cire arrêtoit de la limaille d'or, qui tomba dans le creuset, aussitôt qu'il eut feint de remuer ce qui étoit dedans. Arnauld de Villeneuve se servit sans doute de quelque tour de passe-passe semblable, si tant est qu'il ait fait dans Rome ce qu'on lui attribuë. Mais la plus grande partie de ce qu'on veut faire passer pour historique sur ce sujet, n'est rien qu'imposture, & une pure invention d'hommes, qui ne sont jamais si ingenieux, que, quand il est question de s'entr'abuser. Cet Arnauld de Villeneuve, par exemple, étoit un des plus renommez Medecins de son temps, qui se servoit des remedes chymiques fort heureusement; & parce qu'il acquit par là de grands moyens auprés des Papes & des Rois de Sicile, il a laissé des meilleures maisons de Provence qui portent son nom; ce qui a donné lieu à la créance commune, qu'il sçavoit faire la Pierre philosophale. Tout ce qu'on a écrit de Remond-Lulle, de Jacques-Cœur, de Nicolas-Flamel, & d'autant qu'il

fripons se servent pour le séduire ; & enfin il est à craindre que, pour se dédommager des tromperies que lui a faites un particulier, il ne s'en vange sur le public (*m*), s'il veut absolument se tirer de la misere (*n*), où la recherche de la Pierre Philosophale l'a réduit.

y en a qu'on cite, pour prouver que ce n'est pas en vain qu'on la cherche, puisque ceux-là l'ont eûë, & en ont fait des merveilles, peut-être interpreté de même ; plusieurs qui se sont donnez la peine d'examiner l'histoire de leur vie, ayant trouvé de meilleures causes de leurs richesses prodigieuses, & de toutes leurs grandes actions, que ce qu'on allegue de cette pierre imaginaire. M. L. V. t. 1. p. 306. 307.

(*m*) Leon d'Afrique dit qu'une partie des Arabes s'occupe à la recherche de l'élixir, & que le reste travaille à la multiplication des métaux ; mais que la fin ordinaire de tous, est de falsifier la monnoye ; ce qui fait qu'on voit un grand nombre de ces souffleurs dans la ville de Fez, qui n'ont point de poing, parce que c'est la peine dont on châtie les faux monnoyeurs. Id. p. 305.

(*n*) *Pro Thesauro Carbones*, dit le proverbe. Id. 304. Laisse-moi donc les herbes aux Jardiniers, pour faire des salades aux pauvres Alchymistes. Les avantures du Philosophe inconnu en la recherche & en l'invention de la Pierre philosophale, p. 120. 121.

Mais

Mais je laiſſe au Lecteur à étendre ces réflexions, pour venir à Sanſugue dont je me propoſe de parler dans ce Chapitre. Il ne comptoit donc point du tout ſur l'adreſſe, ſur la ſcience, ſur l'habileté des hommes, pour trouver la pierre Philoſophale. Il avoit trop de raiſons qui l'empêchoient de s'y fier. Mais comme il avoit entendu dire ſouvent que les Diables avoient des pouvoirs bien plus étendus que tous les hommes enſemble, il crut que peut-être *le Démon barbu* pourroit enfin lui enſeigner le ſecret charmant qui étoit ſi fort ſelon ſon goût. Sa croyance à cet égard n'étoit pas pourtant bien ferme; il ne croyoit, que parce qu'il ſouhaittoit beaucoup. Mais comment obtenir de ce *Demon barbu* le moyen de parvenir à cette grande opération? Comment avoir commerce avec lui? comment recevoir ſes inſtructions, s'il en pouvoit en effet donner pour travailler efficacement au grand œuvre? c'eſt ce qui l'embarraſſoit extrêmement. Comme

il croyoit qu'il se pouvoit faire que son pere fût bien plus que lui au fait des Diableries, puisqu'il s'étoit appliqué si long-temps à lire les livres qui en traitent, il jugea à propos de le consulter là-dessus, mais adroitement, c'est-à-dire, sans lui faire connoître qu'il eût aucune intention de se servir des secours de ces mauvais Esprits. Il le va trouver, lui fait l'éloge de son admirable Discours, le parcourt en sa presence, en l'engageant à raisonner sur differens articles, afin de le faire venir insensiblement à s'expliquer sur ce qu'il croyoit & sçavoit de ce *Demon barbu*, de ce Diable Chymiste, qui apprennoit à faire la pierre Philosophale. Le bon-homme ne lui donna pas de grands éclaircissemens là-dessus; il se contenta, (& crut faire beaucoup) de dire en général que les Diables avoient de grandes connoissances & de grands pouvoirs. Mais, lui dit Sansugue, sans faire paroître aucune affectation qui marquât qu'il eût bien voulu faire une épreuve de

ces grands pouvoirs & de ces grandes connoissances, il faut pour cela " connoître ce Diable, s'entretenir " avec lui, & il me semble qu'il est " bien difficile, ou plûtôt impossible " de lier ce commerce ; car comment " s'y prendre ? Monsieur Oufle " qui n'en sçavoit là-dessus pas plus que lui, parce qu'il se contentoit de croire la possibilité des choses, sans examiner les preuves & les raisons de cette possibilité, & sans s'informer même s'il y en avoit, se retrancha pour ne pas découvrir son ignorance, sur le scrupule qu'il se feroit d'apprendre à qui que ce soit ce qu'il faut faire pour former & entretenir ce commerce; il aima mieux avoir recours à des pratiques superstitieuses, où il n'est fait précisement aucune mention de Diables, ni de Diableries. Il dit donc à son fils qu'il sçavoit des secrets immanquables, pour faire la pierre philosophale, pour trouver des tresors, pour acquerir de grandes richesses, sans que le Diable s'en mêle. Heu- "

„ reux ceux, lui ajoûta-t-il, qui sont
„ nez sous certaines constellations fa-
„ vorables (o) pour cela ! car ils
„ n'ont pas besoin de se tourmenter
„ beaucoup pour s'enrichir. Les in-
„ fluences qui sont tombées sur eux,
„ quand ils naissoient, suppléent à
„ toutes les peines que les autres sont
„ obligez de prendre pour acquerir
„ de grands biens. Si enfin on n'est
„ pas né si heureusement, & qu'on
„ veuille absolument devenir riche,
„ on n'a qu'à mettre en usage ce que
„ de grands hommes apprennent
„ pour cela dans des ouvrages ap-
„ prouvez & imprimez. On trouve
„ selon eux des tresorts ; on acquiert
„ autant de richesses qu'on en souhai-
„ te avec une figure qui represente

(o) Les enfans qui naîtront le 18. jour de la Lune seront laborieux, & deviendront fort riches. Les adm. Secr. d'Alb. le Gr. l. 4. p. 273.

Julius Firmicus assûre que la Lune placée avec Saturne dans la neuviéme maison de l'horoscope d'une geniture nocturne, donne le temperament propre pour la science de l'Alchimie. M. L. V. 1. p. 301.

un homme barbu, ou qui porte une " tête de bouc, ou un bouc, ou un " cerf & le reste (*p*); (car je ne vous " ferai pas ici le détail de toutes " les circonstances que demandent " les opérations qu'ils conseillent), " ou avec une chandelle composée " de suif humain (*q*), ou avec des "

(*p*) *Si hominis figuram habueris, cum hircino capite loco sui, scias valere ad acquirendum divitias. Trinum magicum. p. 287.*

Cervi vel hirci figura in Chalcedonio reperta sculpta, virtutem dat augendi divitias, si in capsula pecuniaria reservetur. Id. p. 284.

Viri barbati habentis longum vultum & curvata supercilia, sedentis super aratrum inter duos tauros, figuram si sculptam in aliquo lapide inveneris, ad plantationes & ad omnem culturam valet, ad inveniendos thesauros & bellandum, convertet inimicos in amicos, & in multis infirmitatibus valet; & si quis eam portaverit, fugient serpentes à facie ejus. Id. p. 273. 278.

(*q*) Cardan donne ce ridicule secret, pour connoître s'il y a un tresor dans le lieu où l'on creuse. Avoir une grande chandele, composée de suif humain, enclavée dans un morceau de bois de coudrier en cette maniere. ⊥. Si la chandele étant allumée dans le lieu souterrain, fait beaucoup de bruit en petillant avec éclat, c'est une marque qu'il y a un tresor; & plus on en approchera, plus la chandelle petillera; & enfin elle s'éteindra,

„ cocqs (*r*), que l'on conduit com-
„ me les Chasseurs menent les chiens
„ pour découvrir le gibier, ou avec
„ la main de gloire (*s*), ouvrage dont

quand on sera tout à fait proche. Le solide Tres. du petit Alb. p. 73. 74.

(*r*) Les Reistres, quand ils vont aux champs, meinent avec eux des cocqs, qui devinent, & leur font connoître où leurs hostes tiennent leur argent caché. De Lancre. p. 165.

(*s*) De la superstition, appellée *la main de gloire*, dont on prétend que se servent les scelerats pour entrer dans les maisons. L'usage prétendu de cette main de gloire, est de stupefier & rendre immobiles ceux à qui on la presente, ensorte qu'ils ne peuvent non plus branler, que s'ils étoient morts. Cette *main de gloire* est la main d'un pendu, qu'on prépare en cette maniere. On l'enveloppe dans un morceau de drap mortuaire, dans lequel on la presse bien, pour lui faire rendre le peu de sang qui pourroit être resté, puis on la met dans un vase de terre avec du zimat, du salpêtre, du sel & du poivre long, le tout bien pulverisé, on la laisse durant quinze jours dans ce pot, puis l'ayant tirée, on l'expose au grand soleil de la canicule, jusqu'à ce qu'elle soit devenuë bien seiche; & si le soleil ne suffit pas, on la met dans un four qui soit chauffé avec de la fougere & de la verveine; puis l'on compose une espece de chandelle avec de la graisse de pendu, de la cire vierge, & du sisame de Laponie, & l'on se sert de cette *main de gloire* comme d'un chandelier; pour y tenir cette chandelle allumée; & dans tous

on ne peut assez admirer l'inven- "
tion, la vertu & le pouvoir, ou "

les lieux où l'on va avec ce funeste instrument, ceux qui y sont, demeurent immobiles. On prétend encore, que les voleurs se servent inutilement de cette main de gloire, si l'on frotte le seuil de la porte de la maison, ou les autres endroits par où ils peuvent entrer, avec un onguent, composé de fiel de chat noir, de graisse de poule blanche, & du sang de choüette, & qu'il faut que cette confection soit faite dans le temps de la canicule. Le solide Tres. du petit Alb. p. 84.

Delrio rapporte à ce propos de la *main de gloire* cette Histoire dans ses recherches magiques p. 359. Deux Magiciens, dit-il, étant venus loger dans un Cabaret pour y voler, demanderent à coucher auprés du feu dans la cuisine, ce qu'ils obtinrent. La servante qui se défioit d'eux, tout le monde étant couché, alla regarder par un trou de la porte, pour voir ce que ces deux hommes faisoient. Elle vit qu'ils arrachoient d'un sac la main d'un corps mort, qu'ils en oignirent les doigts, & les allumerent, excepté un qu'ils ne purent allumer, quelques efforts qu'ils fissent; & cela, parce que, comme elle le comprit, il n'y avoit qu'elle des gens dans la maison qui ne dormît pas; car les autres doigts étoient allumez, pour plonger dans un profond sommeil ceux qui étoient déja endormis. Elle alla aussi-tôt à son maître pour l'éveiller, mais elle n'en put venir à bout, ni aux autres, qu'aprés avoir éteint les doigts allumez, pendant que les deux voleurs étoient allez dans une chambre pour commencer à faire leur coup, &c.

„ avec une chauve-souris (*t*) conser-
„ vée avec art, & interrogée par ce-
„ lui qui s'en veut servir, ou par de
„ certains bignets (*u*) faits dans un
„ certain temps, qu'ils ont fort soi-
„ gneusement marqué. Voilà comme
„ vous voyez, bien des moyens de
„ devenir puissamment riche. Si vous
„ sçaviez plus en détail l'operation &
„ la pratique de ces moyens, vous se-
„ riez émerveillé comme moi, de
„ voir l'adresse & l'habileté de ceux
„ qui les ont trouvez.
„ Je me ferois un grand plaisir, (répondit Sansugue qui étoit ravi de

(*t*) Des gens croyent qu'ils auront des richesses en abondance, si aprés avoir coupé la tête à une Chauve-Souris, avec une piece d'argent, ils la mettent dans un trou bien bouché, l'y tiennent pendant trois mois, & au bout de ce tems-là, lui demandent ce qu'ils veulent. Superst. de M. Thiers. t. 1. p. 270.

[*u*] Faire ce qu'on appelle des crêpes ou bignets avec des œufs, de l'eau & de la farine pendant la messe de la Fête de la Purification, en sorte qu'on en ait de faits aprés la messe, afin de ne point manquer d'argent pendant toute l'année. Superst. de M. Thiers. t. 1. p. 376. 377.

voir

voir que son pere se conduisoit de lui-même, où il souhaittoit le mener; c'est-à-dire, qu'il lui donnoit occasion de lui demander le détail circonstancié de ces merveilleux secrets,) d'être instruit parfaitement de ce " que vous sçavez là-dessus ; car je " suis persuadé que ces Auteurs n'ont " pas negligé de prouver la possi- " bilité des effets qu'ils promettent. " Il n'y a, repliqua Monsieur Oufle, " qu'à lire la judicieuse construction " de ces secrets pour les croire. Je " veux, pour vous en faire part, vous " la donner par écrit, afin de vous en " instruire avec plus d'étenduë, & de " contenter votre curiosité. Ce qu'il " écrivit, n'étoit autre chose que ce qu'on vient de lire dans les nottes *o*, *p*, *q*, *r*, *s*, *t* & *u* de ce Chapitre.

Sansugue lut ce repertoire de Secrets avec toute l'attention que demandoit l'avidité qu'il avoit d'acquerir d'immenses richesses. Il tâcha de croire que ces secrets pourroient produire leur effet. Je dis qu'il tâcha ;

car il faut lui rendre justice, & avouer de bonne foy, qu'il s'en falloit bien qu'il fût aussi crédule & aussi superstitieux que son pere. Quoiqu'il en soit, il voulut faire des épreuves, mais secretement, de peur qu'on se mocquât de lui, s'il ne réussissoit point; ce qui marque qu'il ne comptoit pas beaucoup sur ces pratiques.

Il commença par s'informer du moment de sa naissance, pour voir s'il avoit eu le bonheur de recevoir ces bénignes, heureuses & favorables influences, dont Monsieur Oufle lui avoit parlé, & qui étoient marquées dans son écrit, avec le tems auquel elles tomboient des astres sur celui qui naissoit: mais il s'en trouva tres éloigné; & ainsi il projetta de se servir à tout hazard de ces admirables secrets. Comme je craindrois d'ennuyer le lecteur, si je racontois de suite ces usages, je me contenterai de dire qu'aucun ne lui réüssit: au contraire pendant cet impertinent manege, il perdit un procés assez considerable, qu'il croïoit,

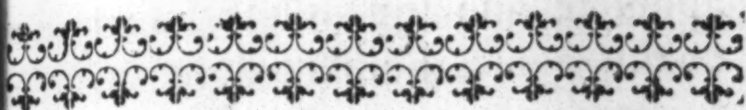
comme c'est l'ordinaire des plaideurs, ne pouvoir perdre; sans qu'on lui fist la plus grande & la plus criante injustice du monde. Qu'il se mocqua de fois de lui-même, d'avoir donné dans ces fadaises! Il en avoit tant de honte, qu'il jetta au feu l'écrit de son pere, afin d'oublier tout-à-fait d'avoir été assez simple, assez fou, assez extravagant, pour s'attendre de devenir riche avec de si grandes pauvretez. Ce qu'il fit dans la suite, fut certes bien plus sûr & bien plus efficace pour s'enrichir. Il commença d'abord par s'intriguer, afin d'avoir la conduite de la caisse (*x*) d'une Ferme considerable, & l'obtint. Etant dans

(*x*) C'est une plaisanterie, que de dire qu'il n'y a si petite caisse, qui ne renferme une pierre Philosophale: mais cette plaisanterie ne laisse pas d'être fondée sur une verité. En effet on ne voit gueres de gens qui ayant la direction & la disposition d'une caisse, ne deviennent enfin avec ce qu'on appelle le sçavoir faire, en état de donner aussi leur caisse à gouverner à d'autres. Ils ressemblent aux Chymistes en une chose; c'est que, comme eux, ils font secretement leurs affaires, & ne demandent pas de témoins; mais leur sort est bien

cet exercice ; à force de manier de l'argent des autres, il en amaſſa aſſez à ſon profit, pour ſe faire Fermier lui-même. Il ſe mit enſuite dans pluſieurs Partis, dont les ſeuls droits de preſence entretenoient ſa cuiſine & ſes équipages ; car auſſi-tôt qu'il ſe vid dans les grands gains, il ſe mit en ménage, prit comme ceux de ſa profeſſion, des airs de grand Seigneur, ſe jetta dans la magnificence, & acheta grand nombre de ſuperfluitez. Il n'en auroit aſſûrement jamais tant fait avec toutes les pratiques ſuperſtitieuſes de ſon pere.

different ; car les riches deviennent pauvres, en ſe faiſant chymiſtes ; & les pauvres deviennent riches, en ſe faiſant caiſſiers. Si ce n'eſt pas toûjours, c'eſt du moins tres-ſouvent. La Langue t. 2. p. 165.





CHAPITRE VIII.

Réflexions sur les Magiciens, les Sorciers, les Enchantemens, les Sortileges & les Malefices.

ON juge bien que Monsieur Oufle étant aussi persuadé qu'il l'étoit, du pouvoir des Diables, comme on l'a pu connoître par le Discours qu'il avoit composé avec l'Abbé Doudou, & par les apparitions Diaboliques, dont il prétendoit être continuellement obsedé ; on juge bien, dis-je, qu'il ajoûtoit foy, sans hesiter, à toutes les histoires qu'on lui faisoit des Magiciens, des Sorciers, des enchantemens, des sortileges, des malefices, du grimoire, du sabbat, &c. Avant que de raconter ce qu'il pensa, ce qu'il dit, ce qu'il fit par rapport à ces étranges matieres, le Lecteur voudra bien me permettre de dire ce que j'en pense moi-même ; j'entens

aprés ce que de plus habiles que moi en ont pensé. J'espere donc qu'on ne rejettera pas mes réflexions, puisqu'elles seront tres-bien autorisées, comme on le verra par les nottes, & je puis le dire sans présomption, tres-conformes à la raison & au bon sens.

PREMIERE REFLEXION. On a admis de tout tems, c'est-à-dire, depuis qu'on parle de Magiciens & de Sorciers, deux sortes de Magie; la Magie blanche, & la Magie noire. Par la Magie blanche [*a*], on a entendu les opérations surprenantes des Anges, ou de quelques hommes qui par adresse ont paru faire des prodiges au dessus de la puissance humaine. Par la Magie noire [*b*], qui est celle dont il s'agit ici, il faut enten-

(*a*) Magie blanche est un art qui fait des effets par l'évocation des bons Anges, ou simplement par adresse & sans aucune évocation. Dict. Trev.

(*b*) Magie noire est un art détestable, qui apprend à invoquer les Demons en consequence d'un pacte avec eux, & à se servir de leur ministere, pour faire des choses au-dessus de la nature. Id.

dre ce que les hommes executent par le ſecours des Diables, aprés avoir fait un pacte avec eux; afin d'obtenir ce ſecours. De cette ſorte de Magie, on en tire une particuliere qu'on appelle Necromancie [*c*], qu'on fait conſiſter dans l'évocation des morts.

II. Vouloir ſoûtenir qu'il n'y a ni Magiciens, ni Sorciers, ce ſeroit entreprendre de démentir un ſentiment qui ſubſiſte depuis tant de ſiecles, qu'il y auroit de la témerité à ne le pas recevoir, puiſqu'on prétend que Cham (*d*) a été l'inventeur de la Ma-

(*c*) Necromancie eſt une divination par les corps morts, qui ſe fait lorſqu'on voit quelque choſe ſur un cadavre. On l'a appellée la magie noire, la faiſant venir du latin *niger*, noir; mais elle vient du mot grec νέκρος, qui ſignifie mort. Le Monde Ench. t. 1. p. 40. Alonſo d'Arragon diſoit de ſoi-même qu'il étoit un grand Negromancien, parce qu'il avoit accoûtumé de prendre conſeil des morts. Ces morts étoient ſes livres. Div. Cur. 6. 341.

(*d*) On dit que Dieu envoya le déluge, pour nettoyer la terre immonde & ſouillée de tant de Magiciens & Sorciers, ne laiſſant que Noé & trois de ſes enfans & leurs femmes, dont l'un nommé Cham, enſeigna cette magie & ſorcellerie à un

gie ; que Salomon [*e*] en avoit la connoissance ; que Numa en avoit fait des livres [*f*] ; qu'il y avoit en Espa-

sien fils, nommé Mesraim, qui pour les grandes merveilles qu'il faisoit, fut appellé Zoroastre, & lequel, dit-on, composa sur ce malheureux sujet cent mille vers, & enfin il fut emporté par le Diable en presence de ses disciples, & ne fut jamais plus vû. comme a remarqué Suidas. De Lancre p. 410.

Il y en a qui prétendent chez Bochart *Geog. Sacr. l.* 4. que Cham est l'inventeur de la magie, & que par le moyen des charmes magiques, dont il sçavoit l'usage & le pouvoir, il rendit Noé impuissant, s'étant fâché, à ce que disent ces visionnaires, contre son pere de ce qu'il aimoit plus ses enfans qui étoient nez apres le déluge, que ceux qu'il avoit eûs auparavant. Mille quest. Janv. 68. 69.

(*e*) Joseph l. 8. c. 2. antiq. Jud. fait remonter l'ancienneté de la magie jusqu'à Salomon. Elle consistoit selon lui dans l'usage d'une certaine racine qu'on enfermoit dans un cachet, & qu'on mettoit sous le nez du possedé. On proferoit en même tems le nom de Salomon, avec les paroles des conjurations qu'il avoit introduites, & alors le Demon étoit forcé à se retirer. Il pretend même que c'est Dieu qui avoit appris à ce Roy cet art si efficace contre les Démons, & qu'il en a composé un Ouvrage. Le Monde Ench. t. 2. p. 176. Nicetas parle *l.* 4. *Annal. in vita Manuel commen.* de la Clavicule de Salomon. Le Loyer p. 317.

(*f*) Numa Pompilius avoit écrit en sept livres

gne des écoles publiques [*g*], où l'on en enseignoit la pratique & l'usage ; qu'on donne même un Pape pour auteur d'un livre [*i*], qu'on prétend en comprendre plusieurs mysterieux secrets, & que ce seroit revolter con-

latins & grecs des maximes de l'Art Magique. Ces Ouvrages furent trouvez dans une pierre auprés de son tombeau, & publiquement brûlez. L'Incred. Sçav. p. 49.

Si l'on veut croire le Loyer & Delrio, les principaux Auteurs qui maintiennent toutes les fables qu'on a contées de Numa, sont Plutarque & Denis d'Halicarnasse, lesquels si nous venons à lire & feuilleter, nous trouverons tout au contraire que ce sont eux qui les refutent, qui les sappent & découvrent, & qui nous avertissent de n'y ajoûter aucune foi. Naudé Apol. p. 185.

(*g*) Il y avoit des Ecoles publiques de magie à Tolede, à Seville & à Salamanque, dans une caverne profonde, dont la Reine Isabelle, épouse de Ferdinand, fit murer l'entrée. L'Incred. Sçav. p. 45.

(*h*) On prétend que l'Histoire de la Chronique de France nous apprend que Charlemagne reçut d'un Pape un petit livret, qui n'étoit composé que de figures & de paroles mysterieuses, dont ce Prince se servit fort heureusement dans une infinité d'occasions ; & ce petit livret à pour titre : *Enchiridion Leonis Papæ*. Le solide Tresor du petit Albert p. 4.

tre ſoi tous les peuples, que de paroître en douter. A Dieu ne plaiſe, que je prétende dire ici que je ne crois ni Sorciers ni Magiciens. Je croi qu'il y en peut avoir, & qu'il y en a eu, non pas à cauſe de l'invention qu'on en attribuë à Cham, & des livres, dont on fait Auteurs Salomon, Numa & d'autres; car rien ne m'oblige à admettre cet Inventeur & ces Auteurs; au contraire je rejetterois entierement cette opinion, ſi je n'avois pas d'autre raiſon de la ſuivre. La ſeule raiſon donc pourquoi je croi qu'il peut y avoir des Sorciers, c'eſt qu'il peut arriver que Dieu permette aux Demons de donner occaſion aux hommes de faire connoître & de connoître eux-mêmes leur force ou leur foibleſſe; leur force, afin de devenir encore plus forts par leur propre reſiſtance; leur foibleſſe, afin de leur apprendre à ſe défier d'eux-mêmes, & à recourir à lui, ou ſi l'on veut, comme on l'a dit, afin de convaincre les libertins de l'exiſtence des Eſprits

[*i*], & par consequent de l'existence d'un Dieu. Il me paroît qu'il est bien plus raisonnable de penser ainsi du pouvoir des Diables, qùand il s'agit de Sorciers & de Magiciens, que de s'aller imaginer, comme un ancien Philosophe, que quand l'ame est bien disposée, elle peut par elle-même faire tout ce qu'on appelle sortilege & enchantemens [*k*]. Je crois donc, [& je le repete d'autant plus volon-

(*i*) Selon l'opinion de quelques Scholastiques, Dieu permet exprés qu'il y ait des Magiciens, afin que les libertins, qui ne veulent point connoître d'autre Dieu que la nature, soient contraints d'avoüer qu'il y a des substances autres que materielles. M. L. V. t. 1. p. 315.

Vasquez dit que les livres de magie sont necessaires, & les Magiciens permis de Dieu, afin que les irreligieux & libertins soient retirez de l'Athéisme, en reconnoissant par le moyen d'iceux, qu'il y a d'autres substances, que celles desquelles on peut juger au doigt & à l'œil. Naudé Apol. p. 381.

(*k*) Avicenne, pour prouver les enchantemens, dit que toutes les choses materielles obéissent à l'ame humaine, bien disposée & élevée au dessus de la matiere. Dict. cur. p. 144.

tiers, que je ne veux pas qu'on m'attribuë à cet égard une incredulité, que trop de gens trouveroient fort condamnable.] Je crois donc, dis-je, qu'il peut y avoir des Sorciers & des Magiciens; mais il s'en faut bien que je croye, & que les gens raisonnables doivent croire aussi fermement toutes les histoires qu'on en fait. Pour peu qu'on examine ces histoires, & qu'on fasse bien réflexion que les avantures qu'elles comprennent, ne peuvent être arrivées sans une permission particuliere de la divine Providence, en ce qu'elles ne suivent pas le cours naturel & ordinaire des choses; on y trouvera tant de circonstances indignes de la grandeur & de la sagesse de Dieu, qu'on craindra de la blesser en les admettant pour veritables. Les Chapitres suivans feront connoître parfaitement cette indignité. Que l'on se ressouvienne donc que tout ce que je dirai dans la suite des Sorciers, Magiciens, enchantemens, sortileges, n'est que pour montrer les ridiculitez

d'une infinité de contes ſur cette matiere, qui n'ont point d'autres fondemens que l'impoſture de ceux qui les inventent, & la trop facile crédulité de ceux qui les reçoivent, comme je l'ai déja fait remarquer à propos d'autres fables & erreurs.

III. Quelle impertinence, par exemple, que de dire ou de croire à la lettre, qu'en même-tems qu'il naît un homme qui doit être Sorcier, un animal naît avec lui [*l*], qui l'accompagne continuellement ! Si l'on eſt capable d'ajoûter foy à une ridiculité qui a ſi peu d'apparence de raiſon, que ne croira-t-on pas aprés cela? Qu'elle preuve a-t-on de la naiſſance de cet animal? Qui eſt-ce qui le fait naître ? De quoi eſt-il produit ? Où eſt-il? Que devient-il? Le voit-on? L'entend-on? Quelle eſt ſa figure?

(*l*) Les Pythagoriciens croyoient que lorſque les hommes naiſſoient, je dis les hommes qui devoient être Sorciers, un certain animal naiſſoit avec eux, lequel ils appelloient une bête à pluſieurs têtes, ores la diſcorde, ores l'inconſtance & mutabilité. De Lancre. p. 18.

A quoi peut-il servir? Mais quoique Monsieur Oufle & ses semblables ne puissent raisonnablement répondre à ces questions, ils ne laissent pas de croire. Pourquoi? C'est parce qu'ils l'ont lû, ou qu'ils l'ont entendu dire. Il ne leur faut pas demander d'autres raisons de leur crédulité. Est-ce que les gens déraisonnables sont d'humeur à chercher de bonnes raisons, & à s'y rendre, quand on les leur montre?

IV. Autres grands motifs de créance pour les Oufles. Cet homme accusé de sortileges, a, dit-on, une marque sur son corps [*m*]; il n'a point

(*m*) Voici comment on procede à la recherche des coupables de sortilege, & particulierement en Allemagne. C'est assez que d'avoir seulement le bruit d'être Sorcier; on est aussi-tôt emprisonné; on est interrogé: Si l'on nie, on est appliqué à la question jusques-à deux & trois fois; si l'on avouë, c'est sa propre condamnation qu'on prononce. Il y a long-tems que l'on prend pour une marque de conviction, lorsque l'accusé étant entre les mains de la Justice, ne peut pleurer; laquelle preuve s'est trouvée dans le procez d'un Curé qu'on fit brûler à Loudun; car l'Exorciste lui dit: *Præcipio tibi ut, si sis innocens, effundas lachrymas:*

pleuré, ou il n'a versé que trois larmes de l'œil droit [*n*]; il a appellé

Je te commande de verser des larmes, si tu es innocent : ce que n'ayant pas fait, on rapporte pour preuve de son crime, qu'il ne répandit aucunes larmes, en souffrant la question, ni aprés l'avoir soufferte, lors même qu'il fut exorcisé de l'Exorcisme des Magiciens. Mais parce qu'on croit que le Diable veut servir ses sujets & ses confidens avec toute l'adresse & toute la puissance dont il est capable, on prend beaucoup de soin de ne laisser rien sur les criminels, de crainte qu'il ne restât sur eux quelque sort caché, par le moyen duquel ils pourroient se délivrer eux-mêmes. Par cette raison on leur ôte tous leurs vêtemens, & l'on examine en même tems s'il n'ont point les marques du Diable. Ainsi les hommes & les femmes sont dépouillez tous nuds ; & tout le poil est rasé de leur corps. C'est de cette maniere qu'on en a usé en la personne du Curé de Loudun ; car contre le secours qu'il pouvoit esperer des Diables, un Capucin exorcisa l'air, la terre & les autres elemens, les coins, les bois & les marteaux de la question. On lui ôta ses habits, & on lui en donna d'autres. il fut rasé par tout, & visité pour reconnoître les marques du Diable sur son corps. Histoire des Diables de Loudun, p. 201. 207. 205. 130.

(*n*) Les Sorciers ne sçauroient jetter une seule larme, quelque douleur qu'on leur fasse, ce qui est chez les Juges d'Allemagne une présomption tres-violente, que la femme est sorciere. Bodin. p. 271. Le même Auteur dit p. 363, que les Sor-

le Diable Barrabam (*o*) ; il n'a pu faire aucun mal aux Officiers de la Justice (*p*), donc il estSorcier. Quelle consequence ! Est-il possible que des Magistrats sages, éclairez, équitables, pénetrans, soient capables de compter sur des choses si foibles, si équivoques, sur de telles bagatelles, pour porter leur jugement ? N'est-ce pas donner sujet de douter de l'existence des Sorciers, que de produire de telles preuves, pour montrer qu'il y en a ?

On a vu, dit-on encore, cet autre revêtu d'une grande robe noire, tenant une baguette à la main, dont il faisoit plusieurs cercles [*q*] ; il mar-

ciers ne peuvent verser que trois larmes de l'œil droit.

(*o*) Quand les Sorcieres sont entre les mains de la Justice, & qu'elles font semblant d'avoir le Diable en horreur, elles l'appellent Barrabam. De Lancre p. 142.

(*p*) Les Sorciers ne peuvent nuire aux Officiers de la Justice, dit Bodin p. 270.

(*q*) Il avoit sur sa tête un chapeau de Ver-

choit

choit à reculons ; il prononçoit de certains mots étranges, que personne ne comprenoit, [on pouvoit ajoûter & qu'il ne comprenoit pas lui-même.] Il portoit avec lui des Chauve-Souris, des Hiboux, des Chats-huans, &c. donc c'étoit un Magicien. Et moi je concluds que c'étoit ou un fou qui s'abusoit lui-même, ou un charlatan qui vouloit abuser les autres. De quelle efficacité peuvent être ces mommeries pour produire des prodiges? Le Diable en a-t-il besoin? Ces cercles, ces chauve-souris, ces hiboux, ces chats-huans, cette baguette, cette robe noire ont-elles par elles-mêmes la vertu de faire les merveilles qu'on leur attribuë? Pourquoi ne nous mocquerons-nous

veine, une Chauve-Souris à demi-morte, attachée sur sa robe à l'endroit du cœur, au tour du cou un carcan, chargé de sept differentes pierres précieuses, dont chacune portoit le caractere de Planette qui la dominoit, portoit à sa main gauche un vase fait en triangle, plein de rosée, & à la droite une houssine de Sureau en séve, aborde le couvert d'un vieux chêne à reculons, fait trois cercles l'un dans l'autre, un gand de parchemin vierge à sa main. Cir.

pas de toutes ces extravagances, puisque le fameux Agrippa, aprés avoir traité de la magie bien plus serieusement dans sa Philosophie occulte, a cependant avoué dans son livre de la vanité des sciences [*r*]; qu'on ne devoit ajoûter aucune foi [*s*] à tout ce

(*r*) Le Livre de la vanité des sciences attira à Agrippa beaucoup d'affaires, & lui fit grand nombre d'ennemis. Naudé Apol. p. 306.

(*s*) Agrippa dit, parlant de lui-même dans son livre de la vanité des sciences, chapitre 48. „ Je confesse qu'étant encore jeune, je me suis „ mis à écrire trois livres d'assez grand volume „ de la Magie, que j'ai intitulez *de l'occulte Philosophie*; où tout ce que je puis avoir fait de „ mal, par curiosité de jeunesse, je le veux bien „ détruire ici par cette retractation. Car à la verité „ j'ai autrefois employé beaucoup de tems dans „ ces vanitez. Cependant j'y ai du moins assez „ profité pour sçavoir dissuader les autres à s'en „ faire une étude. Je dis donc que quiconque pré- „ tend deviner, non par la vertu & selon la ve- „ rité de Dieu, mais par abus Diaboliques & opé- „ rations des Esprits malins; que ceux qui se van- „ tent de faire des miracles par vanité de magie, „ éxorcismes, enchantemens, compositions amou- „ reuses, & autres artifices Diaboliques. & en „ exerçant idolatries frauduleuses, éblouissent les „ yeux, & font apparoître des fantômes, qui „ bien-tôt aprés s'évanouissent. Ceux-là, dis-je,

qu'il avoit dit en faveur de toutes ces superstitieuses pratiques, & cela aprés avoir épuisé, pour ainsi dire, la matiere, avec la plus profonde érudition, & les plus curieuses recherches dont un habile homme peut être capable?

V. Ce qui me fait douter de la plûpart des histoires qui se trouvent dans les livres touchant les Sorciers & les Magiciens, c'est ce que j'entends raconter tous les jours de sorts jettez, de malefices donnez, quoiqu'il n'y ait ni malefice ni sort, mais seulement quelque évenement extraordinaire, & qu'on ne comprend pas [*t*]; un orage ravage-t-il les biens

avec Jannes, Mambres, & Simon le Magicien, " seront destinez à souffrir éternellement les feux " de l'Enfer. "

(*t*) La plûpart des hommes attribuënt à magie tout ce qu'ils voyent faire d'extraordinaire, & dont ils ne peuvent pas bien comprendre la cause: ainsi il n'y a gueres de grands Ouvrages d'Architecture, qui n'ayent été achevez en un instant par les Demons, si on en croit le peuple. Celui de Provence l'assûroit autrefois du pont d'Avignon,

de la terre ? Les simples rappellent aussi-tôt dans leur memoire les contes qu'on leur a faits de Magiciens; à propos de semblables désastres, & là-dessus, on forme des soupçons; on croit trouver des marques de sorts jettez. On a vû, par exemple, pendant l'orage un Paysan qui étant dans

dont Baronius même fait un veritable miracle; & les Neapolitains sont persuadez que la montagne de Pausilippe fût creusée par les conjurations magiques de Virgile, quoiqu'on leur puisse dire, que des Auteurs autant ou plus anciens que ce Poëte, & Strabon entr'autres, qui vivoit sous Auguste comme lui, en ont parlé comme d'un chemin fait long-temps auparavant qu'ils écrivissent. Baronius ad ann. 1177. Naudé. ch. 21. M. L. V. t. 1. p. 316.317.

S'il s'éleve une tempête subite, & qu'il y ait quelqu'un qui ne soit pas trop de nos amis, & qui ait un peu le bruit d'être sorcier, nous ne manquons pas de lui imputer ce desordre. Si quelqu'un donne un petit gâteau, une dragée, une pomme ou un autre fruit à un enfant, qui vienne à tomber bien-tôt aprés dans une langueur de longue durée, celui par qui le present a été fait, est aussi-tôt soupçonné d'avoir ensorcelé l'enfant, & l'on se sert des moyens en usage contre les Sorciers, comme d'une épreuve pour en découvrir la verité; de sorte que si la santé de l'enfant se rétablit promtement aprés l'épreuve, on ne doute plus du sort. Le Monde Ench. t. 1. p. 327.

un champ, prononçoit quelques paroles, & faiſoit des geſtes qui montroient qu'il n'étoit là que pour un tres mauvais deſſein ; & la verité, c'eſt que ce malheureux gémiſſoit de voir le dommage que cet orage apportoit aux autres & à lui-même. On amaſſe de la grêle ; on en fait la diſſection, on y trouve quelque cheveu : nouvelles exclamations, qui expriment l'aſſurance où l'on eſt, que tout ce qui vient d'arriver eſt l'ouvrage des Sorciers. Et cependant n'eſt-il pas fort naturel que des cheveux volans dans l'air, ſe mêlent parmi les métheores qui y paſſent, & qui en tombent ? Quels contes n'entend-on pas faire tous les jours ſur les ſorts, dont on prétend qu'on s'eſt ſervi pour ſe faire aimer ! pendant que les perſonnes ſages, judicieuſes, & attentives à bien examiner les cauſes de tout ce qui ſe paſſe, ont connu que l'adreſſe, la conſtance, l'étude du foible de ceux dont on veut gagner le cœur, & l'application à s'emparer de ce foible,

ont été toutes les magies, dont on s'est servi pour se rendre aimable, & se faire aimer! Réussissez-vous d'une maniere inconnuë & inopinée dans votre profession [*u*]? Augmentez-vous vos biens considerablement [*x*], sans qu'on sçache les moyens dont vous

(*u*) Galien fut soupçonné de magie à Rome, pour avoir détourné en moins de deux jours une fluxion par le moyen d'une saignée. Naudé Apol. p. 44.

L. Lamy ancien Docteur, dans la Lettre 4. au devant de ses Discours anatomiques imprimez à Rouen en 1675. dit de M. Blondel Medecin de Paris, qu'un écolier de Medecine l'a assûré que ledit Sieur Blondel avoit dit une fois dans les Ecoles, que ceux qui employent le Kinkina, pêchent mortellement, & qu'ils font un pacte implicite avec le Diable: & pour montrer que la guerison qu'on obtient par ce remede est magique, c'est, disoit-il, qu'il agit sur toutes sortes de temperamens; & qu'aprés un certain tems, la maladie revient; ce qui a été reconnu de tous ceux qui ont écrit contre les Magiciens pour le veritable caractere d'une guérison Diabolique. Dict. Crit. t. 1. p. 605.

(*x*) Le Paysan Furius Cresinius, accusé par devant le peuple Romain de Scopelisme ou Sortilege, à cause que sa terre, quoique petite, raportoit beaucoup plus que les plus grandes, ne produisit pour sa justification que ses instrumens de labourage. Naudé. Apol. p. 42.

vous êtes servi? Faites-vous par une connoissance fort naturelle, mais pourtant inconnuë aux autres, une prédiction [y] qui réussit? Montrez-vous un ouvrage [z], qui soit tel, qu'on n'en ait jamais vu de pareil, & dans lequel l'on remarque des mouvemens, dont on ignore la cause? Rendez-vous publique une découverte [a] dans les sçiences, qui

(y) J'ai oüi dire qu'un Gentil-homme de Normandie ayant connu par le barometttre qu'il pleuvroit bien-tôt, fit serrer son foin pendant qu'il faisoit un tres-beau-tems; cela fit dire aux Villageois d'alentour, qu'il avoit commerce avec le Diable. Dict. Crit. t. 2. p. 951.

(z) Ceux du nouveau monde prennoient d'abord les navires & les voiles pour des ouvrages de magie, & les Espagnols pour des Diables qui les venoit détruire avec les foudres & les tonnerres de leurs arquebuses & pistolets. Naudé. Apol. p. 53.

(a) Nous avons vû accuser de magie dans Paris le sieur de Vatan sur la fin de l'année 1611. un peu avant sa disgrace, à cause qu'il faisoit imprimer son commentaire sur le dixiéme livre des Elémens d'Euclide; ce qui épouvanta si fort un nommé Genest, qu'il avoit laissé pour avoir l'œil sur cette impression, qu'outre sa fuite, il en mourut bien-tôt aprés. M. L. V. t. 1. p. 321.

est telle, qu'elle ait un air mysterieux, & qu'on ne la puisse comprendre, sans sçavoir les principes & les regles qui vous l'ont fait découvrir ? Si cela est; donnez-vous bien de garde qu'on ne crie aprés-vous, au Sorcier, au Magicien ! & que si l'envie, la vengeance, la malignité [*b*], ou la force se mêlent avec l'ignorance, on ne vous fasse un tres-mauvais parti. Il n'y a que trop d'exemples de gens qui ont été à cet égard les victimes de ces sortes de passions ; aussi ces exemples sont-ils des raisons qui doivent engager à ne pas croire facilement tous les recits qu'on trouve des faits de magie & de sortileges.

VI. Que de gens qui se croyent Sorciers ! Que de gens qui se croyent ensorcellez ! & qui cependant ne sont

(*b*) Curion Orateur, haranguant en plein Senat, selon Ciceron, *Declar. O* [illegible]. & demeurant tout court, parce que la mémoire lui manquoit, imputoit à Titinnia sa Partie adverse, que par ses charmes & sortileges, elle lui avoit fait perdre son esprit & sa memoire.

ensorcellez (*c*) & sorciers (*d*), que par imagination. Ces onguens que des imposteurs ont imaginez, & dont ils font part à ceux qui ont assez de foiblesse, pour croire qu'ils les feront aller au Sabbat, qu'ils les changeront en des figures étranges ; ces onguens, dis-je, sont d'ordinaire composez de drogues, qui troublent le cerveau, qui assoupissent & qui donnent en même-temps à ces miserables des visions qu'ils croyent réelles, quoiqu'elles ne soient que des effets produits par leur imagination dereglée. Il faudroit plû-

(*c*) Avicenne croit que les enchantemens n'ont pouvoir de changer la santé de l'homme & sa bonne habitude, & que ceux qui croyent être ensorcellez, s'ensorcellent eux-mêmes de leur imagination vehemente. Il se vante de n'avoir jamais vû aucun qui se dît être ensorcellé, qu'il n'eût gueri en lui ôtant de la tête la créance de l'être. Le Loyer 152.

(*d*) Il y a une autre espece de magie que les hommes pratiquent sur eux-mêmes. Elle consiste à se frotter d'onguent magique, ainsi nommé, parce qu'il est composé de choses qui naturellement ont la vertu de troubler le cerveau des hommes & des bêtes. Alors l'imagination travaille;

tôt les traiter comme des foux (e) & des visionnaires, que comme des Sorciers & des Magiciens. Ils auroient plus besoin des secours de la Mede-

on croit être Loup, Ours, ou Chat &c. Le Monde Ench. t 3. p. 368.

[r] Acosta remarque l. 5. ch. 26. Hist. des Indes Occid. qu'il y avoit des Prêtres dans la Ville de Mexico, qui se vantoient de conferer souvent avec leurs Dieux; mais que ce n'étoit jamais qu'aprés s'être frottez d'un certain onguent abominable qu'il décrit, & qui étoit si infect, qu'alors les bêtes mêmes les fuyoient, il les rendoit sans peur, fort cruels, & apparemment leur donnoit des visions de leurs faux-Dieux.

(e) Il y a quelques années, dit Montagne l. 1. p. 374. 375. que je passai par les terres d'un Prince souverain, lequel en ma faveur, & pour rabattre mon incredulité, me fit cette grace de me faire voir dix ou douze prisonniers de ce genre (Sorciers) & une vieille entr'autres, vrayement bien Sorciere en laideur & difformité, tres-fameuse de longue-main en cette profession. Je vis & preuves, & libres confessions, & je ne sçai quelle marque insensible sur cette miserable vieille; & m'enquis & parlai tout mon saoul, y apportant la plus saine attention que je pusse; & ne suis pas homme qui me laisse gueres garotter le jugement par une préoccupation. Enfin & en conscience, je leur eusse plûtôt ordonné de l'Ellebore que de la ciguë. *Captisque res magis mentibus quàm consceleratis similis visa. T. Liv. 6.*

cine, que des moyens dont on se sert d'ordinaire pour leur arracher ces prétenduës possessions Diaboliques, dont on fait tant de bruit. Ils sont à cet égard plus simples que méchans, plus foibles que criminels ; ou s'ils sont criminels & méchans, c'est bien plus par la mauvaise disposition de leur esprit & de leur cœur, que par tous ces stratagêmes Diaboliques, qui sont bien plus rarement pratiquez, que racontez & décrits.

VII. S'il y a eu des simples qui ont cru être Sorciers, il y a eu d'habiles gens qui ont affecté de se donner cette réputation. Ils ne se disoient pas Sorciers & Magiciens ; cela est vrai : car ces noms sont trop odieux, pour oser les prendre ; mais, ce qui est à peu-prés la même chose, ils tâchoient de persuader qu'ils avoient un grand commerce (*f*) avec les esprits ; qu'ils en tiroient plusieurs instructions ; qu'ils

(*f*) Tite-Live semble nous donner quelque ouverture pour découvrir la premiere cause, pour laquelle de grands personnages ont été soupçonnez

sçavoient par leur moyen l'avenir ; & que par leur secours ils pouvoient infailliblement réussir dans leurs projets. La politique [*g*] trouvoit son

de magie, sans toutesfois qu'aucun d'iceux l'eût jamais pratiquée, quand il nous avertit dans son Histoire l. 4. Decad. 1. que, *datur hac venia antiquitati, ut miscendo humana divinis primordia urbium augustiora faciat.* D'où nous pouvons conjecturer que les plus fins & rusez Legislateurs, n'ignorans pas que le plus suffisant moyen pour s'acquerir autorité envers leurs peuples, & se maintenir en icelle, étoit de leur persuader qu'ils n'étoient que l'organe de quelque déité suprême qui les vouloit favoriser de son assistance, & recevoir en sa protection, se sont servis fort à propos de ces déïtez feintes, de ces colloques supposez, de ces apparitions mensongeres, & en un mot, de cette magie des Anciens, pour mieux pallier leur ambition, & fonder plus assûrément le premier dessein de leurs Empires. Comme en effet nous voyons que Trismegiste disoit avoir reçû les loix de Mercure ; Zamolxis, de Vesta ; Charondas, de Saturne ; Minos, de Jupiter ; Draco & Solon, de Minerve ; Numa, de la Nymphe Egerie ; & Mahomet, de l'Ange Gabriel, lequel lui venoit souvent chucheter à l'oreille sous la figure d'un Pigeon, aussi-bien dressé à ce stratagême, que l'aigle de Pythagore, & la biche de Sertorius. Naudé Apol. p. 36. 37.

(*g*) Les anciens Sçavans ont admis des Sorciers pour se conformer aux Loix, à la Religion, à la politique & à l'interest du pays. Cir.

compte dans cet artifice ; la Religion même en recevoit quelqu'avantage; & enfin rien ne convenoit mieux à leurs intereſts, puiſque les peuples étant prévenus de ce pretendu commerce, & y ajoûtant foy, les regardoient avec reſpect, leur obéiſſoient ſans reſiſtance, & ſecondoient d'autant plus volontiers leurs entrepriſes, qu'ils s'attendoient qu'étant ſi bien ſecourus, rien ne pourroit leur reſiſter. C'eſt ainſi qu'avec une habileté bien concertée, on tire de grands avantages des eſprits foibles, credules & paſſionnez pour les choſes extraordinaires.

VIII. Dans tout ce qu'on attribuë aux Sorciers, par les hiſtoires qu'on en fait, je trouve qu'on leur donne des pouvoirs qui me paroiſſent fort ſuſpets ; car enfin on les rend en quelque maniere maiſtres de diſpoſer, comme ils veulent, des élemens [b] de renverſer, pour ainſi dire,

(b) On prétend que les Magiciens exercent une eſpece de commandement ſur les Démons qu'ils évoquent, & qu'ils peuvent forcer toute la

l'ordre & le cours ordinaire de la nature. Le temps est-il serain ils n'ont qu'à prononcer quelques paroles [*i*], à mettre en usage quelques ridicules & impertinentes ceremonies, qui ne

nature à leur obéir. Lucain en parle sur ce pied. Brebeuf lui fait dire qu'ils

Sçavent mieux nos destins, que les Dieux qui les font ;
L'Univers les redoute, & leur force inconnuë,
S'éleve impudemment au dessus de la nuë.
La nature obéit à leurs impressions ;
Le Soleil étonné sent mourir ses rayons :
Sans l'ordre de ce Dieu qui porte le tonnerre,
Le Ciel armé d'éclairs tonne contre la terre,
L'hyver le plus farouche est fertile en moissons,
Les fleuves de l'été produisent des glaçons,
Et la Lune arrachée à son trône superbe,
Tremblante & sans couleur, vient écumer sur l'herbe.
Quel soin aux immortels, quels pénibles devoirs
D'asservir leur concours aux forfaits les plus noirs !

(*i*) Je ne croy pas que les vingt-quatre Lettres de l'Alphabet couvent dans la Grammaire la malignité occulte d'un venin si present, ni que d'ouvrir la bouche, serrer les dents, appuyer la langue au palais, de telle & telle façon, ait la force d'empester les moutons, ou de les guerir. Si vous dites que c'est à cause du pacte ; je ne connois point de temps, auquel le Diable soit convenu avec le genre humain, que quand on articuleroit certains mots, il tuëroit, &c. Cir.

ſignifient rien ; auſſi-tôt, ſi l'on en croit leurs Hiſtoriens, le Ciel ſe couvre, les nuées s'épaiſſiſſent, les éclairs brillent, les foudres ſe mêlent avec la grêle & la pluye, & tout cela, pour remplir de terreur les hommes qui en ſont les ſpectateurs, pour abattre les maiſons, pour ruiner les fruits, pour ravager les campagnes, & porter la déſolation par tout. Ne dit-on pas même que ces Sorciers commandent aux Diables, dont on pretend pourtant qu'ils dépendent, & les forcent d'executer leurs cruels deſſeins, & de les aider à faire tous les maux qu'ils ont entrepris de répandre, ou par vengeance, ou par divertiſſement? Plus je fais attention ſur ces étranges pouvoirs, plus je me ſens porté à me défier extrêmement de tout ce qu'on me dit des Magiciens & des Sorciers. Quoi! irai-je croire aveuglement & ſans bien examiner la poſſibilité des faits qu'on me raconte ſur ce ſujet; irai-je, dis-je, croire, par exemple, que cette miſerable vieille, qu'on ap-

pelle par tout dans son quartier Sorciere & Magicienne, qui est toute stupide, tant par la foiblesse de son esprit, que par la pesanteur de son âge, qui a à peine de quoi se couvrir, qui manque non seulement des commoditez de la vie, mais qui peut à peine trouver de quoi vivre; que cette vieille toutefois n'a qu'à se mettre au coin de son feu, & là prononcer je ne sçai quelles paroles, pour troubler l'air, allumer le feu du Ciel, exciter sur l'eau des tempêtes, déraciner les plus gros arbres; & cela, parce qu'elle le veut [*i*]; que parce qu'elle le veut, le Diable le veut, & que Dieu le

(*k*) Quelle apparence, qu'autant de fois qu'une vieille voudra marmoter deux ou trois mots du grimoire, & mettre un balai entre ses jambes, Satan soit tenu de la transporter par la cheminée où elle voudra? Que Dieu, dont la toute-puissance n'outrepasse que rarement les loix de la nature, trouve bon que cet ennemi de sa gloire les viole tous les jours; & qu'il souffre qu'un Demon fasse pour un miserable Sorcier le même miracle que nous lisons avec admiration dans l'Histoire des plus grands Prophetes, lorsqu'ils ont été enlevez par des Anges, & dont Herodote même se mocque l. 4. en la personne d'Abaris, que la crédulité payenne faisoit voler par l'air,

permet à ce Diable & à cette misérable vieille? ô mon Dieu, aprennez-moi, je vous supplie, comment il faut faire pour accorder cette permission avec la grandeur de votre Majesté & la sagesse de votre Providence. Vous aimez les hommes, vous ne souhaitez pas leur perte; vous voulez qu'ils ne reconnoissent que vous pour le souverain maître de la nature. Revelez-moi donc, je vous prie humblement, ô mon Dieu, si vous donnez tant de puissance au Diable & à cette vieille, en quoi cette puissance peut servir, pour marquer aux hommes l'amour que vous leur portez, le desir que vous avez de les rendre éternellement heureux, & l'obligation où ils sont de reconnoître votre puissance infinie.

IX. On nous dit que la plûpart de ceux qu'on accuse d'être Sorciers, avoüent enfin qu'ils le sont. Pour cela

ayant au lieu de Cheval Pegase une fleche entre les jambes, de laquelle il fit present à Pithagore, si on s'en rapporte à Jamblique. *c. 19. de vita Pyth.* M. L. V. t. 1. p. 320.

ſommes-nous toûjours obligez de les croire ? Peut-être le croyent-ils en effet ; mais entre croire une choſe, & être certain que cette choſe eſt veritable, il y a bien ſouvent de la difference. Eſt-ce que ces gens-là, qui ſont d'ordinaire des ſtupides, des groſſiers, des idiots, ne ſont pas tres-propres à prendre leurs imaginations pour des veritez [*l*] ? Ne peut-il pas encore arriver, s'ils ne ſont pas ſtupides, qu'ils inventent exprés à cet égard des menſonges [*m*], ou par une vanité mal-entenduë, pour ſe diſtinguer, ou par malice, pour ſe fai-

(*l*) Qui eſt-ce qui raconte des Hiſtoires de Sorciers ? Un Payſan, un Idiot, une vieille & pauvre ; pauvre, pour avoir de l'argent ; vieille, de raiſon foible & babillarde ; ſa vûë étoit affoiblie ; elle a pris un lievre pour un chat ; l'âge l'a renduë timide, elle en a cru voir cinquante, au lieu d'un. Cir.

(*m*) Toutefois en cela même, on dit qu'il ne faut pas toûjous s'arrêter à la propre confeſſion de ces gens-cy (Sorciers,) car on les a vûs par fois s'accuſer d'avoir tué des perſonnes qu'on trouvoit ſaines & vivantes. En ces autres accuſations je dirois volontiers que c'eſt bien aſſez, qu'un

re craindre s'ils sont entre les mains de la Justice, & qu'ils avoüent les malefices, dont ils sont accusez, c'est peut-être par la violence des tourmens, afin de s'en délivrer; ou parce qu'ils n'ont pas l'adresse de se justifier; ou parce que, comme ils menent d'ordinaire une vie fort miserable [*n*], ils ne demandent qu'à en

homme, quelque recommendation qu'il ait, soit cru de ce qui est humain, de ce qui est de sa conception, & d'un effet surnaturel; il en doit être cru, lors seulement qu'une approbation supernaturelle l'a autorisé. Ce privilege qu'il a plu à Dieu donner à aucuns de nos témoignages, ne doit pas être avili & communiqué legerement. J'ai les oreilles battuës de mille tels contes. Trois le virent un tel jour en Levant; trois le virent le lendemain en Occident, à telle heure, tel lieu, ainsi vêtu. Certes je ne m'en croirois pas moi-même. Combien trouve-je plus naturel & plus vrai-semblable que deux hommes mentent, que je ne fais, qu'un homme en douze heures passe quant & les vents d'Orient en Occident? Combien plus naturel, que notre entendement soit emporté de sa place par la volubilité de notre esprit détraqué, que cela, qu'un de nous soit enlevé sur un balai, au long du tuyau de sa cheminée, en chair & en os par un Esprit étrange? Montagne l. 1. p. 373. 374.

(*n*) Le Jurisconsulte Erault, considerant qu'il

être delivrez. Souvent ces malheureux ſont alors fort embarraſſez. S'ils ſe deffendent mal, les voila convaincus; s'ils parlent plus pertinemment qu'on n'avoit lieu de l'attendre de gens qui paroiſſent ſi groſſiers, autre conviction contre eux, parce qu'on pourra s'imaginer que c'eſt le Diable qui les inſtruit. Et à propos du Diable, d'où vient qu'il les abandonne toûjours, quand ils ſont pris [*o*] ? S'il les dé-

n'y a aujourd'hui que des pauvres miſerables qui ſe mêlent de divinations & de ſortileges, a pris ſujet de dire que ce métier n'eſt plus que celui des pauvres coquins & ignorans. *Non amplius Philoſophorum, ſed ruſticorum & Idiotarum.* 5. Rer. Judic.

Les Sorciers ſont gueux. Quel profit ont-ils donc à ſervir le Diable ? Quoi ! manquer de tout, mourir de faim, & être dans une continuelle crainte d'être grillé, & cependant, &c. Si le Demon leur donnoit beaucoup d'argent pour acheter de grandes charges, ils pourroient faire des maux, &c. Cir.

(*o*) D'où vient que le Diable ne change pas ce Sorcier en mouche, pour le délivrer de la Juſtice, lui qui l'a changé en chat ? Mais, dit-on, les Sorciers n'ont aucune puiſſance, quand ils ſont entre les mains de la Juſtice. Que cela eſt maltrouvé ! Quoi ! ce Juge (s'il eſt mauvais) aura

livroit, il y trouveroit mieux son compte, puisqu'ayant la liberté, ils continueroient de faire des maux, de commettre des crimes, au lieu que restant dans les prisons, ils reviennent d'ordinaire à eux-mêmes; ils l'abandonnent; ils le detestent; ils renoncent à son culte; ils retractent leur promesse, & se tirent enfin de ses mains. Pourquoi encore s'adresse-t-il presque toujours à des ignorans & à des gueux? S'il se servoit de gens habiles, spirituels, adroits, artificieux, leur exemple en attireroit d'autres dans son parti; leur adresse augmenteroit son empire. S'ils étoient riches, ils corromproient bien mieux par leurs richesses, par la magnificence qu'ils montreroient, par l'éclat qui les environneroit, par le plaisir qu'on leur verroit prendre. Tous ces avantages

droit sur les Diables, à cause de la charge qu'il a achetée (peut-être) d'un argent volé! du moins le Diable devoit éloigner ce miserable, son serviteur, avant qu'il fût pris. Car qui le servira dans la suite, s'il abandonne ainsi les siens? Pour avoir tant d'esprit, il fait de grandes fautes! Cir.

ſeroient comme autant d'amorces, dont bien des gens auroient beaucoup de peine à ſe défendre ; & certes alors le nombre des Sorciers & des Magiciens ſeroit encore bien plus conſiderable qu'on ne le fait [*p*].

C'eſt à force de s'occuper de ces Réflexions & d'autres ſemblables, qu'on peut ſe mettre en garde, pour ne pas donner trop legerement ſa crédulite à tous les contes qu'on entend

(*p*) Nous ne ſommes pas obligez de croire, qu'il y eut dés le temps de Charles IX juſqu'à trente-mille Magiciens dans Paris, parce qu'on a écrit qu'un qui paſſoit pour leur Chef, l'avoit déclaré. Si cela étoit vrai, nous n'y en verrions gueres moins, que d'autres hommes, ſelon que le mal ſe multiplie, & que nous allons en empirant. Journal de Henry 3. M. L. V. t. 1. p. 321.

Grand Sorcier Néapolitain, appellé le Conſervateur ; autre appellé Trois-Echelles, Manceau, ayant eû ſa grace, aprés avoir été condamné à mort, à condition qu'il dénonceroit ſes complices il dit qu'il y en avoit plus de cent mille dans le Royaume. Bodin p. 7.

Aux Pays, tels que la Lorraine, où les Seigneurs de Fief confiſquoient le corps & les biens de ceux qui étoient condamnez pour ſortilege ; on y voyoit plus de ſorciers, il n'y a gueres, qu'en tout le reſte de l'Europe. M. L. V. t. 1. p. 317. 318.

dire, ou qu'on lit sur cette matiere ; contes, qu'on appelle fort agréablement la Gazette des sots, ou le *Credo* de ceux qui ont trop de foi.

Mais il y a long-tems que nous perdons de vûë Monsieur Oufle ; retournons à lui ; ses extravagances ne contribueront pas peu à fortifier ces Reflexions, & donneront même occasion de les étendre, & d'en faire de nouvelles, pour connoître & montrer le ridicule & le faux des superstitieuses pratiques.





CHAPITRE IX.

Où l'on voit avec quelle facilité Monsieur Oufle soupçonnoit ceux qui l'approchoient d'être Sorciers ; les frayeurs que lui donnoient ces soupçons ; les extravagances que ces frayeurs lui firent faire, & plusieurs reflexions fort curieuses sur cette matiere.

JAmais homme n'a crû si fermement, que Monsieur Oufle, toutes les histoires qu'on fait des Sorciers, des Magiciens, & de tout ce qui est du ressort des Sortileges & des Enchantemens. Il ne doutoit de rien sur cette matiere ; & c'est pour cela qu'il fut long-temps dans des inquietudes qui l'allarmoient sans cesse, & qui ne lui laissoient pas un moment de repos ; car il s'imaginoit qu'il pouvoit être continuellement ensorcellé. Il avoit lû tant de contes sur un nombre prodigieux de moyens, dont les Sorciers se servent pour enchanter, pour maleficier, pour tourmenter ceux

ceux à qui ils en veulent, qu'il ne se croyoit point du tout en seureté à cet égard. Ses meilleurs amis l'inquiétoient; les personnes qu'il n'avoit pas accoûtumé de voir, & qui avoient un exterieur extraordinaire, ou qui montroient quelque difformité étrange, le jettoient dans de si grandes défiances, qu'il se tenoit en garde avec autant de circonspection, que s'il avoit eû à soûtenir un violent combat contre ses plus cruels ennemis. Si on le heurtoit par hazard, si on lui frappoit sur l'épaule, il rendoit sur le champ la pareille, sans ménager aucune bienseance. Si on le regardoit fixement, il fuyoit avec autant de vîtesse, que si des dards avoient dû partir des yeux qui étoient fixez sur lui. Malheur à ceux qui lui faisoient quelque grimace; car ils risquoient d'être aussi sévérement traitez, que s'ils avoient voulu lui arracher la vie. Lui envoyer un present, c'étoit lui donner un sujet d'inquiétude, tant il craignoit qu'il ne fût accompagné de quelque sorti-

lege. Enfin, comme il avoit lû une infinité de manieres de jetter des ſorts, de pratiquer des enchantemens, de répandre des malefices ; tout ce qui avoit quelque reſſemblance, quelque rapport à ces manieres, lui étoit ſuſpect, lui donnoit des ſoupçons, l'effrayoit, le jettoit dans des raiſonnemens ridicules, qui étoient ſuivis d'actions veritablement extravagantes; & c'eſt le détail de ces ſoupçons, de ces frayeurs, de ces raiſonnemens & de ces actions, que je me propoſe de donner ici, ne doutant point qu'il ne faſſe plaiſir aux lecteurs. Je crains cependant qu'on n'ait de la peine à ſe perſuader, que ce pauvre homme ait pouſſé l'extravagance juſqu'à cet excez. Mais continuëra-t-on d'en douter, ſi l'on ſe reſſouvient de ce que j'ait dit tant de fois de ſa paſſion pour les choſes extraordinaires, de ſa facilité à les croire, de ſa prévention tenace, quand il les avoit une fois cruës, enfin des lectures continuelles qu'il avoit faites dans l'eſprit de ſa

prévention, & par conſequent avec les accompagnemens les plus efficaces pour la fortifier ? J'avouë de bonne foy, que ce qu'on va lire, paroîtra bien étrange ; mais qu'on ne refuſe pas d'avoüer encore avec moi, que Monſieur Oufle étoit un homme auſſi bien étrange ; & ainſi y a-t-il lieu de s'étonner de le voir raiſonner étrangement, & de faire d'étranges actions ? En fait de ſuperſtitieuſes pratiques, j'ai vû des gens auſſi foux que lui. Si l'on avoit pris ſoin de ramaſſer toutes leurs extravagances, comme je fais celles de Monſieur Oufle, ils ne paroîtroient peut-être pas moins ridicules que lui. J'ai vû des femmes arracher des mains de leurs enfans quelques fruits, des dragées, & autres friandiſes, dans la crainte où elles étoient qu'elles ne fuſſent enſorcellées par ceux de qui ils les avoient reçûës. J'en ai vû d'autres fort inquietes, à cauſe qu'un homme inconnu les avoit regardées fixement. Tout cela fait pitié, il eſt vrai ; mais cependant tout

cela est comme je le dis. Il n'est pas necessaire, je croi, que, pour en convaincre, j'assûre que je l'ai vû; car ceux qui liront cette histoire, l'auront sans doute vû aussi-bien que moi; ou s'ils n'ont pas vû les mêmes maneges, ils auront été témoins de plusieurs autres qui ne sont pas moins extravagans. Peut-on avec justice révoquer en doute tout ceci, pendant qu'on remarque tous les jours tant d'erreurs populaires, embrassées, suivies, pratiquées, sans que ceux qui les embrassent, qui les suivent, qui les pratiquent, ayent d'autre raison, que de les avoir vûës pratiquées, suivies, embrassées par d'autres? C'est ainsi que les superstitions s'introduisent, se communiquent, se perpetuent, & se fortifient même par je ne sçai combien d'augmentations que chaque particulier y met selon sa phantaisie, selon les tours qu'il s'avise de donner à son imagination. C'est ce qu'on remarqua parfaitement dans la conduite de M. Oufle, & ce que je vais commencer de faire voir.

Il avoit lû, par exemple, qu'un Sorcier avoit maleficié le pain (*a*) qu'un Boulanger mettoit dans son four; il se mit donc dans l'esprit, que tout le pain, qui n'étoit pas tres-blanc, pouvoit avoir été sujet au même inconvenient; car, disoit-il, le noir est " la couleur favorite des Sorciers; " c'est avec des robes noires, que les " Magiciens paroissent; les Diables " sont toûjours répresentez noirs. "

S'il entendoit prononcer par quelqu'un, ce mot, *frappe frappe*, son imagination lui disoit, que dans ce moment, quelqu'homme mouroit de mort violente, ou qu'il arrivoit alors quelque avanture tragique; & cela, parce qu'il avoit appris dans ses livres (*b*), qu'Apollonius de Thiane

(*a*) Un Boulanger de Limoges voulant faire du pain blanc à l'accoûtumé, sa paste fut tellement charmée & droguée par l'infusion qu'y fit dedans une Sorciere, qu'elle fit du pain si noir, si insipide & si infect, qu'il faisoit horreur. De Lancre. p. 197.

(*b*) On dit que lorsque l'Empereur Domitien

avoit parlé de la sorte, quand on poignardoit Domitien, quoiqu'il en fût fort éloigné.

Un Cirier de ses voisins, étoit passionnément aimé d'une tres-belle fille, beaucoup plus jeune que lui, & dont la famille étoit des plus considerables de tout le païs. Quand il apprit cette nouvelle, il ne manqua pas de conclure, que cet homme s'étoit servi d'un moyen magique, pour s'attirer cet amour. On verra dans la notte ci-dessous (*c*), la raison de cette ridicule créance.

fut tué à Rome par Stephanus, Apollonius de Thyanée, faisant sa leçon en public dans la Ville d'Ephese, il resta quelque-tems tout interdit & sans dire mot; puis tout d'un coup il s'écria, courage Stephanus, frappe le méchant; tu l'as frappé, tu l'as blessé, tu l'as tué. Medit. Histor. De Camerarius. t. 1. l. 4. c. 11.

(*c*) Daubigné fait parler ainsi son Baron de Fœneste p. 79. Cayer m'a montré des libres de magie, compousez par lui de dus pieds de haut: il m'a fait boire dans une couque-d'uf, où il faisoit lou petit homme abec des germes, des mandragores, de la soye cramausie, &, un fu lent,

Il trouva dans la chambre de son valet plusieurs anneaux enfilez ensemble, qui étoient destinez pour être attachez à un rideau; notre visionnaire crut que Mornand les gardoit pour un usage bien different; il avoit ses raisons (*d*) pour le croire ainsi; & l'on eut toutes les peines du monde pour lui faire changer de sentiment.

La Flute étoit dans son opinion, un instrument veritablement magi-

pour parbenir à des cho'es que je ne bus pas dire. Il m'a montrai les images de cire, qu'il faisoit fondre tout vellement, pour échaufer le qur de la galande, & celles qu'il vlessoit d'une petite fléche, pour faire perir un Prince à cent lieuës de-là.

(*d*) Les anneaux du Tyran Excessus par le bruit qu'ils faisoient, l'avertissoient de ce qu'il avoit à faire. Clem. Alex. l. 1. Stro.

Aristote a écrit qu'Excesius Tyran des Phocenses, portoit deux anneaux en ses mains, lesquels par collision & son qu'ils faisoient l'un à l'autre, lui prédisoient les choses à venir, ou lui conseilloient ce qu'il devoit faire. Il fut toutefois tué en trahison, quoique ces anneaux enchantez le lui eussent predit auparavant. Le Loyer p. 319.

que. Une histoire fameuse (*e*), racontée tres-serieusement en plusieurs endroits, lui en avoit donné une si gran-

(*e*) Schokius parle ainsi dans son petit livre latin intitulé, *Fabula hamelensis*, aprés Vvierus & Erichius. Il est arrivé une avanture étonnante, au de-là du prodige à Hamelen sur le Vveser, dans la basse Saxe, dont voici l'histoire.

Les Habitans de cette Ville étant en l'année 1284. tourmentez d'une quantité surprenante de Rats & de Souris, jusques-là, qu'il ne leur restoit pas un grain qui ne fût endommagé; & plusieurs d'entre eux songeant aux moyens de se délivrer de ce fleau, il apparut tout d'un coup un homme étranger d'une grandeur extraordinaire & effroyable, lequel entreprit, moyennant une somme d'argent, dont on convint, de chasser sur l'heure toutes les souris hors du territoire de cette Ville: ainsi fut dit, ainsi fut fait. L'homme dont il est question, aprés avoir fait le marché, tira de sa gibeciere qu'il avoit à son côté, une flute, dont ayant commencé à jouer, tous les rats qui se trouverent dans tous les coins des maisons, sous les toits, sur les auvans, & dans les planchers, sortirent par bandes en plein jour, & suivirent ce joueur de flute jusqu'au Vveser, où ayant relevé ses habits, il entra dans la riviere, & les souris qui voulurent l'imiter, se noyerent. Ayant donc executé de cette maniere la promesse qu'il avoit faite, il vint demander l'argent dont on étoit convenu avec lui; mais il trouva que les Bourgeois n'étoient plus dans la disposition de le lui compter. Voyant ce refus, il les menaça de leur faire payer bien plus cherement que ce qu'il avoit

de

de horreur, qu'aussi-tôt qu'il en entendoit joüer, on le voyoit aussi émû, que si l'on avoit voulu l'arracher du lieu où il étoit, pour le transporter à mille lieuës de-là, & le faire entierement disparoître.

demandé, s'ils ne lui donnnoient pas ce qu'ils lui avoient promis. Ils se mocquerent de lui & de ses menaces. Le lendemain leur étant apparu avec une mine effrayante sous la figure d'un chasseur, avec un chapeau de pourpre sur la tête, il joua d'une autre flûte, tout-à-fait differente de la premiere; & alors tous les enfans de la ville depuis quatre ans jusqu'à douze, le suivirent sur le champ; & il les mena dans une caverne sous une montagne hors de la ville, sans que depuis ce temps-là on en ait jamais revû un seul, ni appris ce que tous ces enfans étoient devenus. Depuis cette surprenante avanture, on a pris dans la ville la coûtume de marquer les années par ces mots, *Depuis la sortie de nos enfans*, en mémoire de ceux qui furent perdus de cette maniere. Les Annales de Transilvanie disent qu'environ ce temps-là, il y arriva quelques enfans, dont on n'entendoit pas la langue, & que ces enfans s'y étant établis, ils y ont aussi perpetué leur langage, tellement qu'encore aujourd'hui on n'y parle pas d'autre langue qu'en Allemand Saxon.

Toute la preuve de cette Histoire consiste dans la vitre d'une Eglise de cette Ville, sur laquelle elle est peinte, avec quelques lettres que le tems n'a pas encore effacées. La seconde preuve est sur la porte appellée la neuve, quoiqu'il y ait plus

Si un homme portoit une écharpe, il jugeoit d'abord, que c'étoit dans le dessein de s'en servir, au lieu de

de cent ans qu'elle soit sur pied, selon Erich, où l'on voit encore ces vers,

Centum terdenos cum Magus ab urbe puellos
Duxerat ante annos CCLXXII. condita porta [*fuit.*

C'est-à-dire.

Quand cette porte fut bâtie,
Il y avoit deux-cens & septante & deux ans,
Qu'un Magicien par tromperie,
Nous enleva cent trente enfans.

La troisiéme preuve sont ces vers :

Post duo CC. mille post octuaginta quaterque,
Annus hic est ille, quo languet sexus uterque,
Orbantis pueros centum triginta Johannis
Et Pauli charos Hamelenses, non sine damnis.
Fatur ut omnis, eos vivos calvaria sorpsit.
Christe, tuère tuos, ne tam mala res quibus obsit.

C'est-à-dire ;

Il y a douze-cens quatre-vingt-quatre ans,
Qu'au jour de saint Jean, saint Paul, ainsi qu'on le raconte,
Les Habitans d'Hamel perdirent leurs enfans,
Au nombre de cent trente en compte.
Dans le Mont Koppenberg ils furent engloutis.
Seigneur, garde les tiens d'un semblable débris.

Ces inscriptions ne prouvent pas que cete histoire soit vraye, mais seulement qu'on la croyoit ainsi. Aucun Historien de ce tems-là n'en a parlé, quoiqu'il y en ait plusieurs qui ayent écrit dans ce temps & aprés de ces Pays-là. Comment les peres les laisserent-ils aller ? S'ils craignoient le flûteur, que ne lui donnoient-ils donc son argent, plûtôt

navire pour paſſer les mers (*f*).

Quand on lui montroit dans quelques relations de voyageurs, des eſtampes qui répreſentoient les Sauvages avec un arc & des fléches, il ſe ſourioit, s'applaudiſſant à lui-même de ſon imagination; car, au lieu qu'il voïoit que les autres croïoient que ces fleches ſervoient pour chaſſer aux bêtes, ou pour combattre contre les hommes; lui, par un rafinement, qui étoit une production de ſes lectures, devinoit que l'uſage de ces fleches,

que de riſquer ainſi leurs enfans, puiſqu'il les avoit menacez? Comment firent-ils deux-cens lieuës ſous terre, pour aller en Tranſylvanie? D'où vient qu'on n'a pu encore découvrir ce chemin couvert? Si le Diable les a tranſporté en l'air, d'où vient que perſonne ne les a vûs? Il ſe peut faire que quelqu'un aſſez credule ait écrit en dattant de cette ſorte; mais cela ne fait pas une coûtume. Le Monde Ench. t. 1. p. 364, &c.

(*f*) Selon le Juif Benjamin en ſes voyages d'Orient, un Juif Magicien, nommé David Alruy, ſe rendoit inviſible, & parloit cependant, paſſa la mer ſur une écharpe, pour fuir ceux qui le pourſuivoient.

c'étoit, pour s'élever dans l'air (g); & se porter par tout où ils voudroient, ou pour envoyer des maux à leurs ennemis (h), ou pour faire paroître des fleuves (i); quand ils se verroient en danger d'en être surpris & vaincus.

Il ne voulut jamais permettre qu'on fît son portrait, de crainte qu'on ne s'en servît pour tourmenter, & faire mourir l'original (k).

(g) Suidas dit qu'Apollon donna à Abaris Scythe de nation, une fleche d'or, avec laquelle il vola de Grece, jusqu'au pays des Scythes Hyperboréens.

(h) Les Lapons font de petits dards magiques avec du plomb, longs d'un doigt; ils les lancent vers les lieux les plus éloignez contre leurs ennemis, & leur envoyent par ce moyen des maladies & des douleurs violentes. Le Monde Ench. t. I. p. 69.

(i) Un Magicien, par le moyen d'un certain arc & d'une certaine corde tenduë à cet arc, tiroit une fleche, faite d'un certain bois, & faisoit tout d'un coup paroître un fleuve aussi large que le jet de cette fleche. Delrio, disquis. mag. p. 121.

(k) On lit ceci dans le Journal d'Henry III.

Rien n'est plus bizarre que la frayeur qu'il eut un jour dans une ruë, se trouvant au passage d'un homme qui bâilla de toute l'étenduë de sa

Furent faites à Paris force images de cire qu'ils tenoient sur l'Autel, & les piquoient à chacune des quarante messes qu'ils faisoient dire durant les quarante heures en plusieurs paroisses de Paris, & à la quarantiéme ils piquoient l'image à l'endroit du cœur, disans à chaque piqueure quelque parole de magie, pour essayer à faire mourir le Roi. Aux Processions pareillement, & pour le même effet, ils portoient certains cierges magiques, qu'ils appelloient par mocquerie cierges benits, qu'ils faisoient éteindre au lieu où ils alloient, renversans la lumiere contre-bas, disans je ne sçai quelles paroles que des Sorciers leur avoient apprises. Tout cela ne fit aucun mal à ce Monarque; & nous pouvons sûrement conclure que ce sont des choses qui en elles-mêmes n'ont point de vertu; mais elles en peuvent avoir beaucoup sur ceux qui les craignent. Reponse aux Quest. d'un Provincial. t. 2. p. 94. 95.

Le procés d'Enguerrand de Marigny étoit principalement fondé sur les images de cire conjurée, par le moyen desquelles il étoit accusé d'avoir voulu tuer le Roy. Demonom. de Bodin p. 16.

Boëte raconte en son Histoire d'Ecosse, que le Roi Dufus perissoit petit-à-petit par le malefice d'une Sorciere, qui ayant la figure de ce Prince en cire, la fondoit petit-à-petit.

Un Magicien, nommé Jean, fit mourir Simeon de Bulgarie, en faisant abbatre la teste de sa statuë. Cedrenus.

bouche, qui étoit fort grande. Je ne ſçai point ſi ce grand bâiller venoit d'ennuy, ou d'envie de dormir, ou de deſſein; car on ne me l'a point appris dans les memoires, dont je me ſuis ſervi pour compoſer cette hiſtoire. Quoiqu'il en ſoit, Monſieur Ouſle ſe recula plus de trois pas en arriere, voyant cet étrange bailleur; il crut que c'étoit un Sorcier qui l'alloit avaller tout vif en un coup. Qu'on ne s'étonne point de cette imagination; car enfin, il faut que je diſe pour la juſtification de ce bon-homme, qu'elle étoit fondée ſur des exemples (*l*) qui lui étoient parfaitement connus. Et ainſi, s'il arrive que les Lecteurs ſe moquent de ſa ridicule cre-

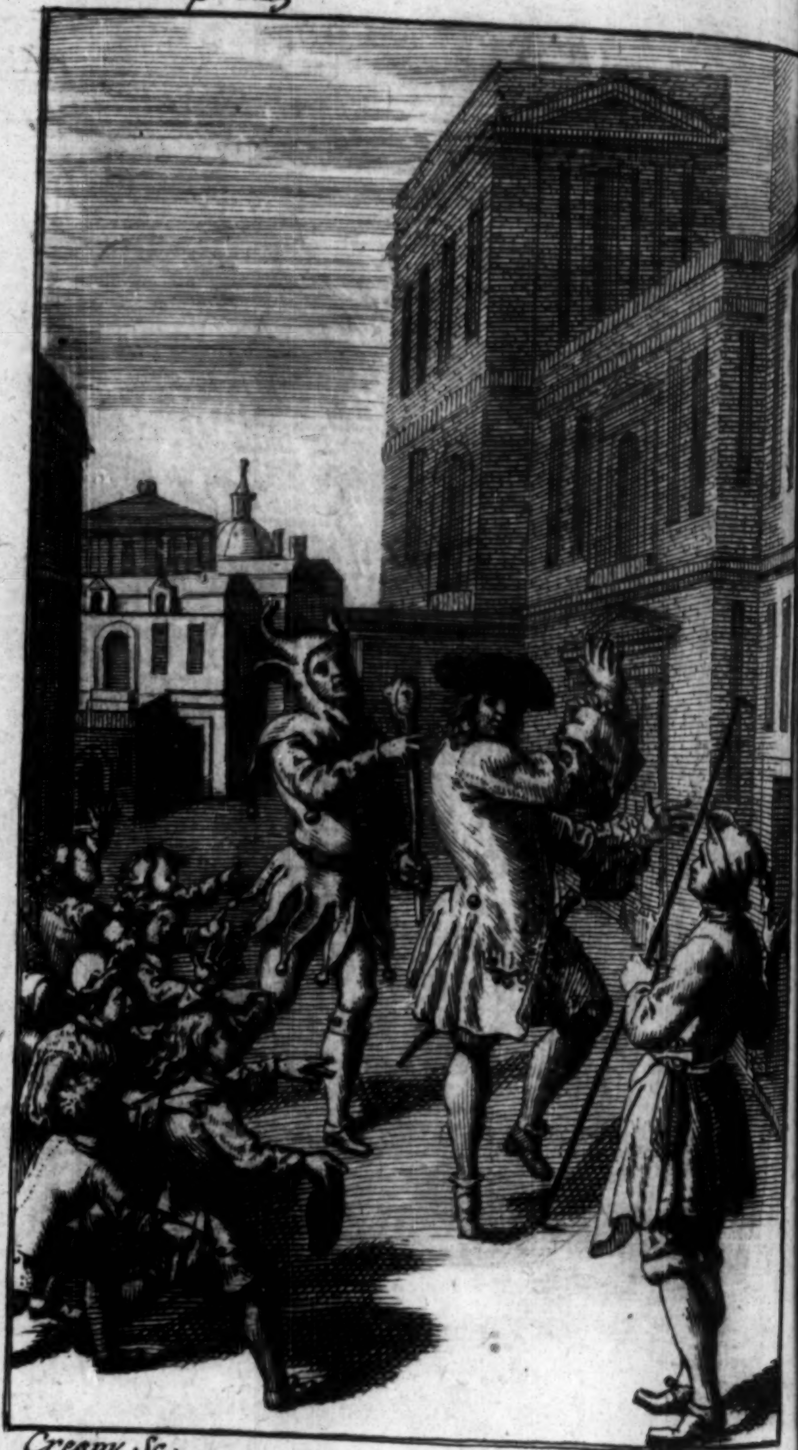
(*l*) Winceſlas, fils de l'Empereur Charles IV. faiſant ſes nopces avec Sophie, fille du Duc de Baviere, le beau-pere connoiſſant que ſon gendre prenoit plaiſir à des ſpectacles ridicules & à des enchantemens, fit amener de Prague une charetée de Magiciens. Le Magicien de Winceſlas nommé Zito, feignant être en la troupe pour regarder comme les autres, ſe preſente, ayant, ce ſemble, la bouche fenduë de part & d'autre juſqu'aux oreilles; il l'ouvre, & devore tout d'un

us

ne
oit
ou
p-
ne
hi-
ur
en
r ;
ıl-
on
a-
ur
e ,
es
n-
e-
e-

V.
de
dre
des
na-
las
re-
t ,
tre
un

Tom. 2. p. 223



Creopy Sc.

dulité, en quoi ils n'auroient point du tout de tort, qu'ils se moquent donc aussi des Auteurs qui lui ont donné occasion, & fourni matiere d'être si ridiculement credule.

Mais je ne lui pardonnerai point du tout une autre credulité, quoiqu'elle soit encore fondée sur une histoire tirée de ses livres; c'est qu'aprés cette frayeur qu'il avoit euë, trouvant le même jour en son chemin un Serrurier, qui tenoit à la main une grande verge ou tringue de fer, qu'il alloit, à ce qu'on dit, porter dans une maison pour y suspendre un rideau, il se mit à danser (*m*) publiquement

coup le maître Gonin du Duc, avec tout son équipage, excepté ses souliers, parce qu'ils étoient trop sales, & qu'il cracha bien loin de lui. Ensuite ne pouvant digerer telle viande, il va se décharger dans une grande cuve, pleine d'eau, & vuide par le bas son homme. Medit. histo. de Camerarius. t. 1. l. 4. ch. 10.

Jean Tritheme rapporte qu'un Medecin Juif, appellé Sedechias, sembloit devorer les hommes, une charette chargée de foin, couper des têtes, puis remettre le tout dans son état. Delrio disquis. mag. p. 33.

(*m*) Une jeune fille sorciere qui demeuroit à

differentes sortes de danses, & à faire mille cabriolles ; de sorte qu'une infinité d'enfans & de polissons s'étant assemblez autour de lui, & le regardant comme un fou, ils l'accompagnerent jusqu'à sa maison, avec des huées qui furent extrêmement mortifiantes pour sa famille ; car sa femme & ses enfans entendant un si grand bruit, mirent la tête aux fenêtres, & furent témoins & spectateurs de son extravagance. Madame Oufle, outrée de douleur & de confusion, lui demanda de quoi il s'avisoit de joüer ainsi publiquement le rôlle d'un baladin, & de donner la Comedie à toute la canaille de la Ville ? Si vous eussiez été en ma place, il vous auroit été impossible de n'en pas faire autant que moi, lui répondit-il, est-ce que je pouvois resister à un diable de Sorcier qui tenoit en sa main

Geneve, faisoit danser & sauter toutes les personnes qu'elle touchoit avec une verge de fer que le Diable lui avoit donnée. Demonom. de Bodin p. 179.

une verge enchantée, faite exprés, "
pour faire danser ceux qui se trou- "
veroient devant lui? si vous sçaviez "
comme moi, ma femme, la puis- "
sance des Magiciens, certes, vous "
changeriez bien de discours; ces "
gens-là n'ont qu'à vouloir, le Dia- "
ble vient aussi-tôt à leur secours "
pour leur faire executer immanqua- "
blement tout ce qu'ils veulent. Vous "
sçavez, lui ajoûta-t-il, que *Tirtave* "
me pria, il y a quelques jours, d'un "
grand festin qu'il donnoit à ses amis. "
Je n'y voulus point aller, quelques "
instances que vous me fissiez, pour "
m'exciter à prendre part à ce regal. "
Je ne vous dis point alors la raison "
qui m'en empêchoit. Hé bien, je "
vais vous la dire à present cette "
raison. Sçachez donc, que cet hom- "
me à toûjours passé dans mon es- "
prit pour un Magicien, par plusieurs "
preuves qui vous en convainque- "
roient, si j'étois à present assez tran- "
quile pour les rappeller dans ma "
memoire, afin de vous les rappor- "

„ ter. Ce ſera pour une autre fois.
„ Comptez donc, que quand il me
„ pria de ſon feſtin, il avoit aſſuré-
„ ment intention de me joüer un
„ mauvais tour. Enfin, en un mot,
„ c'eſt que ſi j'y étois allé, j'aurois cou-
„ ru riſque d'en revenir ſans nez (*n*).
„ Euſſiez-vous été bien aiſe, ma fem-

(*n*) Jean Fauſtus de Cundligen, Allemand, étrange Enchanteur & Magicien, ſe rencontra un jour à table avec quelques-uns qui avoient beaucoup entendu parler de ſes preſtiges & tours de paſſe-paſſe, ils le prierent de leur en faire voir quelque choſe. Il ſe fit fort preſſer. Enfin par l'importunité de ces banqueteurs, qui avoient la tête échauffée, il promit de leur montrer ce qu'ils voudroient. D'un commun conſentement ils demanderent qu'il leur fit voir une vigne, chargée de raiſins murs, & prêts à cueillir. Ils croyoient, que, comme on étoit alors dans le mois de Decembre, il ne pourroit faire ce prodige. Il conſentit à leur demande, & promit que tout-à-l'heure, ſans ſortir de table, ils verroient une vigne telle qu'ils ſouhaittoient; mais à condition que tous tant qu'ils étoient, ils reſteroient dans leurs places, & attendroient qu'il leur commandât de couper & cueillir les grappes de raiſins: les aſſûrant que quiconque deſobéïroit, courroit riſque de ſa vie. Tous ayant promis de lui obéir exactement, tout d'un coup Fauſtus par ſes enchantemens charma de telle ſorte les yeux & la fantaiſie de ces conviez qui étoient yvres, qu'il

me, de voir votre mary sans nez ? "
Je ne vous croi pas d'assez mauvais "
goût, pour prendre plaisir à une "
telle difformité. Vous écoutez, sans "
doute, avec pitié, ce que je vous dis ; "
car vous êtes si peu instruite sur cet- "
te matiere, que vous n'y comprenez "
rien, & c'est assez pour vous que de "
ne pas comprendre une chose, pour "
la croire absolument impossible. "
Vous en croirez tout ce qu'il vous "
plaira ; je ne serai pas assez fou, pour "
risquer de perdre mon nez, afin de "

leur sembloit voir une tres-belle vigne, chargée d'autant de longues & grosses grapes de raisin, qu'ils étoient pour lors d'hommes assis à table. Ces gens excitez par la vûë de ces beaux & gros raisins, prennent leurs couteaux, attendant que Faustus leur commandât de couper les grappes. Il se fit un plaisir de les tenir quelque temps dans cette posture : puis tout d'un coup il fait disparoître la vigne & les raisins ; & chacun de ces bûveurs pensant avoir en main sa grappe pour la couper, se trouva tenant d'une main le nez de son voisin, & de l'autre, un coûteau pour le couper. De sorte que s'ils eussent coupé ces grappes, sans attendre l'ordre de Faustus, ils se seroient coupé le nez les uns aux autres. Medit. Histor. de Camerarius. t. 1. l. 4. c. 10.

„ vous en convaincre. Une complai-
„ ſance de cette ſorte, pour vous &
„ pour la verité, ſeroit trop violente
„ & trop déraiſonnable. J'aurois ſou-
„ haitté de tout mon cœur, que vous
„ vous fuſſiez rencontrée aujourd'hui
„ dans le chemin de ce miſerable Sor-
„ cier qui portoit la verge dont je me
„ plains; vous euſſiez certes danſé,
„ quand même vous n'en auriez pas
„ eû envie. Vous ne me feriez pas à
„ preſent des remontrances. Quel
„ plaiſir j'aurois eû de vous voir ſau-
„ ter! autant de ſauts que vous euſ-
„ ſiez fait, auroient été autant de preu-
„ ves des grands pouvoirs magiques,
„ auſquels vous affectez de ne pas a-
„ joûter foi. La pauvre Madame Ouf-
fle écoutoit ſon mary avec confuſion, tant ſes raiſonnemens lui faiſoient de pitié. Elle ne voulut point les combattre; car elle connoiſſoit trop ſa foibleſſe & ſon entêtement, pour eſperer de le faire rentrer en raiſon. Elle ſe contenta de baiſſer les yeux, de lever les épaules; & quoique le diſcours

qu'elle venoit d'entendre fût veritablement riſible par ſa ridiculité & par ſon impertinence, elle ſe retira, ayant beaucoup plus d'envie de pleurer que de rire.

On ſçait (& je ne doute pas que le lecteur ne l'ait quelquefois éprouvé) qu'il y a des gens qui en parlant éclabouſſent ſouvent de leur ſalive ceux qui les écoutent, s'approchant d'eux le plus prés qu'ils peuvent. C'eſt une impoliteſſe des plus incommodes & des plus condamnables; c'eſt une malpropreté fort dégoutante. Monſieur Oufle évitoit autant qu'il pouvoit ces mauſſades; mais c'étoit bien moins par dégoût pour leur bave, & par averſion pour leur importunité, que parce qu'il ſe croyoit averti par ſes lectures qu'ils pouvoient être des Sorciers, & Sorciers, d'autant plus dangereux, qu'il étoit à craindre, comme il penſoit, qu'ils ne fiſſent mourir leurs auditeurs, en leur crachant ainſi au viſage (*o*). Cette opinion eſt, à la veri-

(*o*) Paapis dans l'Iſle de Thule ou Tilemark,

té des plus impertinentes ; cependant je croi, qu'elle seroit des moins condamnables, si elle passoit pour être veritable & bien fondée, en ce que ces vilains éclabousseurs, de peur de passer pour Sorciers, ne baveroient peut-être plus au nez des gens.

Monsieur Oufle étant allé un soir chez un Tisseran avec sa fille Camele, pour quelque ouvrage qu'il avoit dessein de faire faire, il ne voulut jamais entrer dans le lieu, où cet ouvrier travailloit à cause qu'il y avoit une lampe allumée. Il sortit même, sans lui parler de son dessein ; & sur ce que sa fille lui demandoit la raison d'une retraite si prompte & si précipitée ;
„ il lui dit brusquement ; est-ce
„ que vous voudriez, ma fille, paroî-
„ tre devant cet homme de la même
„ maniere que vous êtiez, quand vous
„ sortîtes du ventre de votre mere?

si nous en croyons Antoine Diogene, rapporté par Photius dans sa Biblioteque c. 166. en crachant publiquement au visage des gens, les faisoit mourir le jour, & la nuit leur donnoit la vie.

La pauvre fille qui étoit bien éloignée de penſer ce qu'il penſoit, lui demanda l'explication de cette énigme. Il ne faut pas que vous en ſçachiez davantage, lui répliqua-t-il; la modeſtie me ferme la bouche; ſervez-vous en auſſi, pour fermer la votre. Elle fut encore plus embarraſſée qu'elle n'étoit; & je croi que le lecteur ne l'eſt pas moins; la notte ci-deſſous (p), le tirera de cet embarras.

Folie des plus folles! extravagance des plus extravagantes! il faiſoit bâtir un cabinet au bout de ſon jardin; un voiturier y ayant fait conduire les pierres néceſſaires pour ce bâtiment, il le fait venir, lui demande ce qu'il lui faut pour ces pierres, & ſur ce qu'il croyoit qu'elles devoient coûter plus que ce voiturier en vouloit avoir, il ſe va imaginer qu'il les donne à bon marché, parce qu'il ſçavoit changer

(p) Un Magicien, par le moyen d'une lampe allumée, excitoit toutes les femmes qui étoient dans la chambre, à ſe mettre toutes nuës & à danſer en cet état. Delrio Diſquiſ. mag. p. 112.

en pain celles qui lui reſtoient (q), & qu'ainſi il pouvoit livrer à vil prix les autres. Il pouſſa ſon extravagance juſqu'à craindre, que, s'il ne le payoit pourtant pas tres-largement, il ne changeât dans la ſuite en pains, les pierres qu'il achetoit, & que cela étant, la pluie venant à tomber, ſon bâtiment ne devint un veritable potage. Je m'attends bien qu'on trouvera fort étrange, de ce que je rapporte une folie qui ne paroît point du tout vraiſemblable, tant il eſt difficile de ſe perſuader qu'une telle penſée ſoit venuë dans l'eſprit de ce qu'on appelle un homme. J'avouë que j'ai deliberé long-temps, avant que de la rapporter; mais enfin un hiſtorien doit être ſincere; & de plus, tout ce qui a précedé, ne doit-il pas avoir préparé à ce que je viens de dire, & à ce qui ſuivra? Outre la ſincerité, dont je dois faire profeſſion, & que je dois mettre ici en pratique, une autre rai-

(q) Glycas dit part. 2. que Simon le Magicien changeoit les pierres en pain. Id. p. 124.

ſon

ſon m'engage à ne rien taire ; c'eſt qu'il me paroît, que le détail de tant d'extravagances pourra ſervir à ceux qui les liront, de preſervatif contre tant de contes & de fauſſes hiſtoires qu'on trouve dans les livres, afin de ſe garder de les croire imprudemment, & de ne point du tout compter ſur les exemples qu'elles préſentent. Comme la credulité de la plûpart de ceux qui liſent, ſuit d'ordinaire la credulité de ceux qui écrivent ; qu'il eſt donc extrêmement à ſouhaiter, que ceux-ci ne croyent rien, ſans l'avoir bien examiné, ſans prendre l'évidence pour guide, puiſqu'ils ont lieu de s'attendre qu'on croira comme eux, & qu'on s'en rapportera ſans appel, à ce qu'ils auront écrit ! Parmi les Demonographes & ceux qui traitent des ſuperſtitieuſes pratiques, il y en a qui ſont de bonne foy, j'en conviens, qui ſe confient bonnement à ce qu'on leur dit, qui ne peuvent pas s'imaginer qu'on les veüille tromper, parce qu'eux-mêmes ne ſont pas

trompeurs; qui débitent d'autant plus volontiers des choses extraordinaires pour veritables, qu'ils aiment à croire qu'elles le soient. Cela étant, est-on obligé de s'en rapporter à ce qu'on lit dans ces Auteurs, sans plus grande information, particulierement sur des sujets de cette sorte, qui sont prodigieux qui violentent, pour ainsi dire, la nature, qui n'en suivent pas le cours, enfin qui révoltent la raison, & que l'esprit ne peut comprendre? Entre tous ces Auteurs, s'il y en a d'ignorans, mais pourtant de bonne foi, combien y en a-t-il d'autres qui mentent expressément, ou pour se divertir, dans l'esperance de divertir ceux qui les liront (car ils n'ignorent pas qu'il y en a beaucoup qui n'aiment rien tant, que ce qui a l'air de prodige & de merveille) ou pour donner plus de cours à leurs ouvrages, afin de satisfaire à un certain esprit d'interêt, qui les a excitez à écrire? Est-on encore absolument obligé d'ajoûter foy à ceux-ci? mais je me jette insensible-

ment dans une matiere qui me meneroit bien loin ; car, quand il s'agit de la défiance où l'on doit être dans les lectures qu'on fait, on a bien du chemin à faire. Revenons à Monsieur Oufle.

Un homme à larges manches, l'étant venu voir pour une affaire importante, & sur laquelle on avoit fait depuis plusieurs jours de grands mouvemens, fut obligé de le quitter, sans avoir pû le faire discourir raisonnablement sur ce dont il s'agissoit ; en voici la raison. Notre visionnaire parla tres-peu, & le peu qu'il dit, fut tres-mal-à-propos ; & cela, parce qu'il fut dans une distraction continuelle pendant tout le temps que dura la conversation. Il eut sans cesse les yeux attachez sur les manches de cet homme, pour voir s'il n'en sortiroit point du feu, & s'il n'y entendroit point gronder le tonnerre (r). Il n'en

(r) On a dit que Gregoire VII. avoit si-bien appris la magie de Théophilacte & Laurens, Disciples de Sylvestre, qu'il faisoit sortir du feu en

ſortit pourtant autre choſe, que deux bras nuds, fort potelez, qui geſticuloient ſelon les attitudes que demandoit le diſcours de celui qui parloit. Voici une autre viſion qui n'eſt pas moins bizarre.

Un chien qui tenoit un grand os dans ſa gueule, paſſoit devant ſa maiſon dans le temps qu'il en ſortoit; il le regarde & le ſuit, redoublant ſes pas de toute ſa force, & courant même quelquefois, afin de ne le pas perdre de vûë. Le chien, qui ſe voyoit ainſi ſuivi, ſe retournoit de temps en temps, grondant comme il auroit fait, ſi un autre chien avoit paru vouloir lui arracher ſa proye, ou du moins en avoir ſa part. Monſieur Oufle s'arrêtoit quand le chien s'arrêtoit; & celui-ci, à chaque pas qu'il faiſoit, regardoit ſon perſecuteur du coin de l'œil, dans la crainte où il étoit d'en recevoir quelque ſupercherie. Enfin il entra chez ſon maître; & notre

ſecouant ſes bras, & petiller des tonneres de ſa manche. N.udé. p. 400.

homme, aprés avoir reſté prés d'une heure à la porte, pour voir s'il n'en ſortiroit point ; comme il ne le vit plus paroître, il jugea qu'il appartenoit à quelqu'un de cette maiſon. On a, ſans doute, à preſent qu'on lit ceci, une grande curioſité de ſçavoir le ſujet de tout ce manege. J'en juge par moi-même ; car quand je lus cet endroit des viſions de cet homme extraordinaire, j'avois un grand empreſſement d'en ſçavoir la concluſion. Je m'arrêtai pourtant quelque temps, malgré mon empreſſement, pour tâcher de la deviner ; mais il ne me vint rien dans l'eſprit, qui me contentât, & ainſi j'eus recours à la ſuite, & voici ce qu'elle m'apprit.

Aprés que Monſieur Oufle eut attendu, comme je l'ai dit, ſans que le chien ſortît, il s'informa du voiſinage, pour ſçavoir à qui il appartenoit. Il ſçut, que c'étoit le chien d'un ſçavant, logé dans une quatriéme chambre ſur le derriere, qui avoit donné pluſieurs ouvrages au public, & que preſque

tous les jours cet animal alloit par la Ville, & revenoit d'ordinaire la gueule pleine de quelque os, ou de quelques bribes, dont il se nourrissoit; „ car, ajoûta-t-on, par une maligne „ raillerie, cet habile homme a trou- „ vé par sa science & ses connoissan- „ ces sublimes, l'art de nourrir un „ chien, sans lui donner à manger. Monsieur Oufle secoüa la tête, marquant par ce geste, qu'il entendoit bien un autre mystere. Enfin, pour abreger, il crut que le Sçavant étoit un Magicien, & qu'il se servoit des os que son chien alloit chercher, pour lui servir de voiture, quand il auroit des voyages à faire sur mer (*s*). On dira, j'en suis persuadé, que je décris bien des pauvretez; je répons, que je ne les décrirois pas, si Monsieur Oufle ne m'en donnoit occasion, & que Monsieur Oufle ne m'en donneroit pas occasion, si ses Auteurs

(*s*) Ollerus, avec un os enchanté, passoit de vastes mers, comme s'il avoit été dans un vaisseau. Delrio. Disquis. mag. 124.

n'avoient auſſi décrit bien des pauvretez. Ce pauvre homme étoit bien ridicule par ſes viſions; je le donne tel qu'il étoit, & afin qu'on ne riſque pas par les lectures de l'être comme lui. Ce n'eſt pas, ce me ſemble, une mauvaiſe maniere, pour combattre des opinions qui ne ſont pas recevables, que d'en montrer les ridiculitez. Quant à moi, lorſqu'il s'agit de Sorciers, la ſeule expoſition des contes qu'on en fait, & des deſcriptions que l'on donne de leurs dits & faits, ſuffit pour m'empêcher de les croire, tant j'y vois peu d'apparence de verité.

Quoi! je croirai, par exemple, ſeulement, parce qu'on l'a dit, qu'un Magicien promenoit le cadavre (*t*) d'une fille par tout où il vouloit; que jamais

(*t*) Un Magicien promenoit où il vouloit le cadavre de la celebre joueuſe de harpe de Boulogne, par le moyen d'un charme qu'il avoit attaché ſous une des aiſſelles de ce cadavre, & le faiſoit jouer de la harpe, comme ſi c'eût été un corps vivant & animé. Un autre Magicien ôta ce charme, & le cadavre tomba auſſi-tôt par terre,

on n'a pû toucher certaines pommes d'or enchantées, qui étoient placées ſur les tours d'un Palais (*u*); que des gens ſont retenus pendant pluſieurs ſiecles dans des cavernes (*x*), par des Magiciens impitoyables, comme ſi ces miſerables Sorciers avoient une puiſſance ſuprême, pour diſpoſer des hommes à leur volonté; que, quand un gueux, un miſerable vaurien fait pacte avec le Diable, pour s'enroller à

& demeura ſans mouvement. Peucer. p. 11. Superſt. de Thiers. t. 1. p. 130.

(*u*) Jean Leon Africain dit qu'au haut des Tours de Maroc, il y a trois pommes d'or d'un prix ineſtimable, qui ſont ſi-bien gardées par enchantemens, que les Rois de Fez n'y ont jamais pu toucher, quelques efforts qu'ils ayent fait.

(*x*) Olaus Magnus dit ch. 19. qu'il y a dans la Cottie Orientale un grand lac d'eau douce, que l'on appelle *Veten*, au milieu duquel il y a une Iſle agréable & ſpacieuſe, & deux Egliſes, ſous l'une deſquelles eſt une caverne, dans laquelle on ne peut entrer que par une longue allée baſſe & courbée, d'une profondeur incroyable. On y entre avec des lanternes allumées & un peloton de fil, afin de pouvoir retrouver le chemin par où on eſt entré. On y va pour y voir un Magicien

ſon

son service [y], les tempêtes s'élevent, tout l'air est en mouvement, toute la sphere du feu est en agitation, toute la mer se trouble & éleve ses flots, comme si ces élemens vouloient marquer la part qu'ils prennent dans l'enrollement de ce faquin; que les fleuves vont ôter leur chapeau, ou, pour mieux parler, vont saluer un Sorcier, afin de lui témoigner leur veneration & leur respect, & que dans le même temps que ce Sorcier reçoit cet hom-

qui s'appelle Gilbert, & qui y est retenu depuis un grand nombre d'années par art magique pour son malheur, par Catyllus son propre Precepteur, qui l'y condamna, lorsqu'il voulut se rebeller contre lui & s'ériger en maître. Cet ensorcellement s'est fait par le moïen d'un petit bâton, sur lequel étoient gravées quelques Lettres Russiennes & Gotiques, que son maître lui jetta, & que ce Gilbert ramassa; & aussi-tôt il devint immobile, en sorte qu'il ne put se défaire de ce petit bâton, où il demeura collé. On n'en ose approcher, à cause des vapeurs malignes. Cependant on y va souvent, on en continuë ces contes, sans l'avoir vû.

(y) Palingenius témoigne qu'il s'éleve ordinairement une tempête, qui ruine les vignes & les moissons, quand les Magiciens s'enrôlent, ou qu'ils consacrent un livre, ou qu'ils s'emparent d'un tresor caché.

mage, il est encore à mille lieuës delà où il arrête avec une autorité absoluë les aigles qui osent passer sur sa tête [z]; qu'avec une je ne sçai quel pierre, ou aprés avoir avallé de certains billets, on ne peut-être, ni blessé, ni décapité, ni brûlé [a]; que, quand on lit le Grimoire & autres

(z) On dit que Pythagore parut avec une cuisse d'or aux Jeux Olympiques, qu'il se fit saluer par le Fleuve Nessus, qu'il arrêta le vol d'un aigle, qu'il apprivoisa une Ourse, qu'il fit mourir un serpent, qu'il chassa un bœuf qui gâtoit un champ de féves, par la seule vertu de certaines paroles; qu'il se fit voir au même jour & à la même heure en la ville de Crotone & en celle de Metapont, & qu'il prédisoit les choses futures avec telle assurance, que beaucoup tiennent qu'il fut nommé Pythagore, parce qu'il donnoit des réponses non moins certaines & veritables, que celles d'Apollon Pythien. Naudé p. 157. *Porphyr. in ejus vita.* Les Auteurs qui ont parlé de Pythagore, comme d'un Enchanteur, ont raporté, non l'opinion qu'ils avoient de lui, mais les faux bruits qui avoient été de tout tems semez entre le peuple par la malice de Timon Lephlyrsien & ses autres ennemis. Naudé p. 160.

(a) Marc Polo assûre l. 3. c. 2. que huit Insulaires di Zipangu ne pûrent jamais être décapitez par les Tartares, à cause qu'ils portoient au bras droit entre cuir & chair une pierre enchantée, de sorte qu'il fallut les assommer, pour les faire mourir.

livres de conjurations, le Diable vient, puis étouffe ou étrangle celui qui l'a fait venir, s'il ne lui donne rien pour le payer de ses peines [*b*]; quand on ne lui donneroit, dit-on, qu'une savat-

Odoardo Barbosa dit que ceux de la grande Java fabriquent des armes fées, qui rendent ceux qui les portent invulnerables; ce qu'ils font avec tant d'art, qu'ils employent souvent huit & dix ans à achever une paire de ces armes, attendant l'heure d'une favorable constellation, pour y travailler, ou le moment d'une bonne élection, pour y mettre la derniere main.

Un voyage de Lybie dit c. 17. que les Marabouts de Senega donnent aux Negres de certains billets, qu'ils appellent *grisgris*, & qui contiennent quelques mots Arabes, par la vertu desquels ils prétendent être preservez de beaucoup d'inconveniens, & sur tout des coups de leurs Zagayes, faisant même porter de ces *grisgris* à leurs chevaux.

On parle dans un volume du Mercure François, de l'enchantement du corps de garde de Philisbourg, que les Suedois ne purent jamais brûler.

Sennertus dit que les Soldats armez portent sur eux de petites images penduës à leur cou, pour se rendre invulnerables. D'autres avalent des billets. Le Monde Ench. t. 4. p. 355.

(*b*) Le Diable tord le cou à ceux qui lisant le grimoire, le font venir, sans lui rien donner, pas même une savatte, un cheveu ou une paille. Cir.

Delrio dit l. 2. quæst. 19. qu'Agrippa étant à Louvain, & un Diable ayant étranglé un de ses

te ou une noix, il ne fait aucun mal, & s'en revient fort content. Quelle fadaiſes ! quelles impertinences ! cependant, non-ſeulement Monſieur Oufle, mais encore une infinité de gens croyent tous ces contes ; c'eſt ſur eux qu'on bâtit je ne ſçai combien d'hiſtoires, qu'on aſſure auſſi fermement, queſi l'on en avoit été témoin oculaire. Tous ces conteurs n'ont pourtant rien vû de ce qu'ils racontent ; ils l'ont ſeulement lû ou entendu dire ; & ainſi ſi l'on pouvoit remonter de conteur à conteur, pour trouver la ſource, on connoîtroit que le premier eſt ou trompeur ou trompé.

On met, pour ainſi dire, les enchantemens, les ſortileges à toutes ſaulces. Si l'on en croit les Démono-

penſionnaires (qui liſoit un livre de conjuration,) il commanda à ce Diable d'entrer dans le corps de ce penſionnaire, de le faire marcher ſept ou huit jours devant la place publique, avant que de le quitter, afin qu'il ne fût point ſoupçonné d'être l'auteur de ſa mort, quand tout le peuple l'auroit jugée ſubite & naturelle.

graphes, on ne manque de rien, on vient à bout de tout, pourvû qu'on ait un Sorcier à sa disposition, pourvû qu'on sçache les pouvoirs de la magie, & qu'on en veüille faire usage. Un valet a-t-il pris la fuite aprés vous avoir volé? la magie fera paroître des lions, des dragons, des mers, pour arrêter sa course [c], & le forcera de retourner chez-vous.

Souhaitez-vous sçavoir ce que disent les oyseaux [d] entr'eux, quand

(c) Barthelemy Giorgevitz, qui a été long-tems esclave chez les Turcs, dit dans son livre, *de moribus Turcarum*, que quand un esclave a pris la fuite, son maître écrit sur du parchemin ou du papier le nom de cet esclave, l'attache dans sa chambre, & puis avec conjurations le menace de la perte de sa vie, s'il ne revient. Alors celui-ci s'imagine voir des Lions, des Dragons dans son chemin, ou que la mer l'engloutit, de sorte qu'il est obligé de retourner.

(d) On prétend que l'Archevêque Laurens expliquoit le chant des oiseaux, comme il en fit un jour l'experience, étant à Rome, devant quelques Prelats, sur la rencontre fortuite d'un petit moinneau, lequel avertissoit les autres par son chant, qu'il y avoit un chariot de bled qui étoit versé à la Porte Majeure, & qu'ils avoient moyen de bien faire leur profit. Naudé Apol. p. 414.

ils font ce qu'on appelle leur ramage ? Elle vous l'apprendra si bien, si l'on en veut croire ses promesses, que vous serez instruit de tous leurs desseins, de tous leurs projets & de toutes leur intentions.

Une Dame souhaite-t-elle, quand elle se regarde dans son miroir, apprendre autre chose, que comment elle est faite ? elle trouvera des Magiciens qui lui en feront un [*e*], où elle connoîtra si on lui fait des infidélitez, si on la trouve aussi belle qu'elle croit l'être, ce qu'on dit de sa taille, ce qu'on pense de sa coëffure, de sa chaussure, de ses habits.

Si on veut se venger, faire bien des maux, causer bien des dommages ; la magie a mille moyens pour y réüssir ; elle apprendra à mettre en pieces tout ce qui se trouvera dans le

(*e*) Fernel dit *l. 1. cap. 11. de abditis rerum causis*, avoir vû un homme qui par la force des charmes & paroles, faisoit venir des spectres & images dans un miroir, lesquels par son commandement exprimoient en la glace du miroir, par écrit ou par figures tout ce qu'il vouloit sçavoir.

magazin d'un Pottier (*f*), d'un Fayancier, d'un Verrier ; elle donnera des poudres pour faire naître des insectes (*g*), qui ravageront tous les biens de la terre ; elle enseignera des paroles, des poisons, des sorts, pour

(*f*) Nicetas parle d'un Magicien, nommé Michel Sicidites, qui fit paroître en presence d'un Empereur, dans un endroit où demeuroit un Pottier, un grand Serpent à crête rouge & furieux au tour des pots de ce pauvre homme, de sorte que celui-ci devenant extravagant, cassa tous ses pots, & le serpent disparut ensuite.

(*g*) Remy dit que les Magiciens, aprés avoir reçû du Demon une poussiere fort déliée, la répandent, & en produisent une infinité d'insectes, qui ravagent les biens de la terre. Delrio Disquis. Mag. p. 141.

Kivasseau disoit que les poudres des Sorciers se faisoient avec un chat écorché, un crapaud, un lezard & un aspic, qu'on mettoit tout cela sur le foyer, sous de bonne braise, jusqu'à ce qu'il fut devenu en poudre. De Lancre p. 139.

Les Sorcieres font un poison liquide, qu'elles mettent dans un petit vase de terre, troué en plusieurs endroits par le bout, en forme d'arrosoir, jettent & font sortir cet onguent par ces trous, & l'épandent le plus qu'elles peuvent sur les fruits, & aussi-tost qu'il est jetté, il se fait une nuée noire, qui se convertit en brouée. De Lancre p. 179.

détruire les bleds [h], & faire d'autres dommages ; pour ensorceller l'un par son chapeau [i] ; l'autre par ses

(h) *Carmine læsa Ceres sterilem vanescit in herbam.* Ovide.

Un Sorcier donnoit du mal, en disant ces mots inconnus „ *Vach, Vech, Steft, Sty, Stu.* De Lancre p. 507.

Eunapius semble à bon droit reprendre Constantin le Grand, d'avoir si legerement reçu la délation contre Sopater Philosophe, l'un de ses amis & familiers, qu'en un tems de grande famine, il avoit lié les vents par ses arts magiques. Le Loyer p. 160.

Je trouve dans un Traité d'Agobard Evêque de Lion, composé l'an 833. un passage qui m'est si favorable, que je ne sçaurois m'empêcher de le rapporter, dit l'Auteur des pensées diverses sur la Comete t. 1. p. 290. Ce sçavant Prélat composa ce livre pour désabuser une infinité de gens de la fausse imagination qu'ils avoient conçûë, qu'en ce temps-là il y avoit des enchanteurs, dont le pouvoir s'étendoit jusqu'à exciter la grêle, la foudre & la tempête, toutes les fois qu'ils trouvoient bon de ruiner les biens de la terre, & qui faisoient trafic de cet art avec les habitans d'un certain pays appellé, *Magonie*, qui venoient tous les ans sur des Navires par le milieu de l'air, pour charger tous les grains qui avoient été gâtez par la tempête, desquels ils payoient le prix aux Enchanteurs. On doutoit si peu de cela, qu'il fallut un jour que cet Evêque se donnât beaucoup de fatigue, pour délivrer trois hommes & une femme des mains de la populace, qui les vouloit lapider, comme étant tombez de ces Navires.

(i) Un jeune enfant donnant la paix dans l'Eglise

souliers, ou ses sabbots, ou par le loquet de sa porte [k]; pour changer l'argent de celui-ci en charbon, ou en fumier, ou en pieces de corne [l]; pour dévorer le cœur de celui-là [m]; pour faire disparoître aux hommes ce

de Mendiondo en Labourt, son chapeau étant tombé à terre, une Sorciere le lui releva, sous prétexte de lui faire un bon office. L'enfant se trouva tres-mal aussi-tôt qu'il l'eût mis sur sa tête, & mourut aprés quelques jours. De Lancre. p. 138.

(*k*) Un pauvre jeune homme ayant laissé ses sabots, pour monter à une échelle, une Sorciere y mit quelque poison dedans, de sorte qu'il fut boiteux toute sa vie. Ibid.

Les Sorciers graissent les loquets des portes, pour faire mourir les personnes; ce qui arriva à Geneve en 1563. Ibid.

(*l*) Un homme ayant reçû du Demon de l'argent, ne trouva ensuite que des charbons ou du fumier. Delrio. Disquis. Mag. p. 148. 149.

Fauste & Agrippa, en voyageant, payoient leurs hostes d'une monnoye qui étoit bonne en apparence; mais quelques jours aprés, elle se trouvoit changée en pieces de corne. L'Incred. Sçav. p. 113.

(*m*) Pietro Della Valle parle Lettre dix-septiéme, de certaines Sorcieres, qui en regardant seulement, mangent le cœur des hommes, & quelquefois le dedans des Concombres.

qui marque leur ſexe (*n*) ; pour ôter le jeu ſûr à ceux qui l'ont (*o*) pour faire des chagrins cruels, & cauſer des douleurs cuiſantes aux femmes par qui on a été trompé (*p*) ; pour mettre la déſolation dans une bergerie (*q*) ; pour faire paroître hypocrites, ceux qui ne le ſont pas (*r*),

(*n*) En Allemagne il y a des Sorciers, qui font cacher & retirer au ventre les parties honteuſes. Demonomanie de Bodin. p. 129.

(*o*) Un certain Cæſarius Malteſius changeoit de figure les cartes entre les mains des joueurs. Deltio, Diſquiſ. Mag. p. 34.

(*p*) On dit qu'une certaine courtiſane Romaine, ayant ſuſpendu Virgile à my-étage d'une Tour dans une corbeille, il fit éteindre, pour s'en venger, tout le feu qui étoit à Rome, ſans qu'il fût poſſible de le rallumer, ſi l'on ne l'alloit prendre aux Parties ſecrettes de cette mocqueuſe, & de telle ſorte encore que ce feu ne pouvant ſe communiquer, chacun étoit tenu de l'aller voir & viſiter. Naudé. p. 447.

(*q*) Les Diables inſtruiſent les Sorciers à mettre ſous le ſeuil de la porte de la bergerie qu'ils veulent ruiner, une toupe de cheveux, ou un crapaud, avec trois maudiſſons, pour faire mourir étiques les moutons qui paſſent deſſus. Cir.

(*r*) Trois-Echelles changea le breviaire d'un Curé, en un jeu de cartes. Bodin. p. 266.

pour se faire aimer des femmes & les suborner (s); pour infecter les provisions des Navires [t]; pour faire mourir les hommes & les arbres [u].

Veut-on faire des tours de passe-passe, des mieveries, des espiegleries, des merveilles, pour donner des spe-

(s) Louis Gaufredy lisant un Livre de Magie, le Diable, dit-on, lui apparut; ils entrerent en conversation. Le Prêtre se donna à lui, à la charge que le Diable lui donneroit moyen de suborner tant de femmes & de filles qu'il voudroit, en leur soufflant simplement au nez. De Lancre. p. 177.

A la suite de l'Empereur Manuel, il y avoit un Magicien nommé Sethus, qui rendit une fille éperdüement amoureuse de lui, par le moyen d'une pêche, aussi-tôt qu'elle l'eut mise dans son sein. *Nicetas l. 4. Histor.*

(t) Des Sorcieres se perchoient sur le haut du mats d'un Navire, & de-là jettoient des poudres qui infectoient de poison tout ce que les pauvres mariniers avoient mis secher au bord de la mer. De Lancre. p. 94.

(u) Pline dit *Hist. l.* 7 qu'il y a en Afrique des familles d'hommes qui font mourir les arbres, les enfans, les chevaux, les troupeaux à force de les louer.

Aulugelle dit en ses nuits attiques, qu'en Afrique se trouvoient des familles qui ensorcelloient par la langue, & en louant, faisoient mourir les arbres, les animaux & les enfans.

ctacles & des divertissemens au peuple ? les Diables, si l'on en croit les Demonographes, sont toûjours prêts à fournir ces plaisanteries ; il semble, à les entendre parler, que ces malheureux esprits sont également disposez à divertir & à tourmenter, qu'ils en ont le pouvoir, qu'ils n'ont qu'à vouloir, & qu'ils font ce qu'ils veulent ; enfin, que le Souverain de tous les êtres leur donne la liberté & la puissance de joüer des rôlles Comiques ou Tragiques, selon qu'il leur plaît. Nous avons parlé des maux qu'ils peuvent faire [selon leurs historiens s'entend]. Disons à present quelque chose des plaisirs, des joyes, des divertissemens qu'ils peuvent donner, & qu'ils ont en effet donnez, [encore selon ces historiens.]

Y a-t-il rien plus plaisant, que de voir une Sorciere qui danse, & qui saute du haut d'une montagne jusqu'à deux lieuës de-là [*x*] ? on trouve,

(*x*) Une Sorciere sauta du haut d'une montagne, jusqu'à un lieu éloigné de prés de deux lieuës. De Lancre p. 210.

dit-on, de telles sauteuses. Si vous allez à la chasse, vous arrêterez les bêtes les plus farouches, & vous les tuërez à discretion, pourvû que vous appelliez quelque enchantement à votre secours [y]; du moins on le promet ainsi; car, à Dieu ne plaise, que je me rende garant du succez de cette chasse.

La jolie chose qu'un Diable qui voyant un Sorcier fort intrigué de ce qu'il ne peut entrer dans un endroit, se change en souris ou en quelqu'autre bête aussi petite, entre par un trou [z]; puis ouvre en dedans la porte à son amy? mais de quoi s'avise-t-il

(y) Philostrate dit que les Egyptiens font cheminer des Dragons, qu'ils les enchantent avec de certains mots, pour leur couper la tête avec plus de sureté, & que souvent ils se servent de quelques pierres qui les rendent invisibles, comme Gyges. Wier assure avoir vû un homme arrêter des bêtes sauvages d'une parole, jusqu'à ce qu'il les eut tirées.

(z) Si l'on veut entrer dans des lieux fort étroits, le Diable paroist comme une belette, ou comme une souris, & ouvre ensuite secretement la porte au Sorcier. L'Incred. Sçav. p. 96.

d'user de cette métamorphose? puisqu'il a le pouvoir de prendre une telle forme, apparemment il l'a aussi d'entrer sans elle dans la serrure, & de l'ouvrir à sa volonté. Mais quand il s'agit de diableries, de sortileges & d'enchantemens, il ne faut point faire tant de questions; elles embarasseroient trop les Enchanteurs, les Sorciers & les Diables.

Avez-vous beaucoup de bled sur pied & prêt à être fauché? ne cherchez point de Moisonneurs, un Sorcier vous épargnera cette dépense. Achetez seulement une faulx; il lui fera faire à elle seule autant d'ouvrages, que le plus habile faucheur en pourroit faire. Vous la verrez voler d'un bout de votre champ à l'autre, sans qu'aucune main la tienne, & ensuite tout votre bled à bas. Du moins on le fait esperer ainsi, & on en produit une exemple [*a*]; voyez s'il est raisonnable d'y compter.

(*a*) Simon le Magicien commandoit à une faulx de faucher d'elle-meme; & elle faisoit autant d'ou-

Que vous seriez surpris, si pendant un des plus beaux & des plus clairs jours de l'été, à l'heure de midy, vous voïiez tout d'un coup le soleil obscurci, & les ténebres se répandre sur la terre ! un Magicien peut pourtant, dit-on, donner ce spectacle [*b*].

Pour que ces cranes de têtes de morts qui se trouvent dans les cimetieres, ne vous fassent point tant d'horreur, apprenez des Demonographes, qu'il dépend de vous de vous en servir pour prononcer des oracles [*c*], & donner de justes réponses

vrage, que l'ouvrier le plus habile. L'Incred. Sçav. p. 40.

(*b*) Marc Venitien dit dans son voyage de l'Asie que les Tartares produisent des tenebres quand & où ils veulent.

(*c*) François Pic de la Myrande dit *l. 7 c.* 10 *de pra. rer.* que de son tems il y avoit un Magicien fameux en Italie, qui avoit un crâne de mort, dans lequel les Démons donnoient réponse, lorsqu'on l'opposoit au Soleil. Le Loyer p. 413.

Melkior Flavin, Cordelier de Toulouse, dit *l. de l'état aprés le trepas des ames*, avoir connu un Sorcier à Rome, qui faisoit parler un Demon dans le crâne d'un mort. Id. p. 413. 414.

ſur toutes les queſtions qu'on vous pourra faire. Comme vous voyez, la magie fait uſage de tout, rien n'eſt inutile chez-elle.

Si l'on craint les ſerpens, elle les rendra ſi peu mal-faiſans & ſi dociles, qu'on pourra s'en divertir & les faire danſer [d]. Cette danſe-là ne ſeroit-elle pas bien réjoüiſſante? l'agréable bal, que celui qui ſeroit compoſé de quatre ou cinq cens ſerpens, qui danſeroient des menuets, des gavottes, des ſiſſonnes & des ſarabandes ſur la pointe de leurs queuës, & qui s'éleveroient de temps en temps dans l'air, pour faire de belles cabriolles!

Mais voici un ſpectacle qui ſeroit bien plus admirable que celui de la danſe

(d) Les Habitans de la côte de Coromandel, & quelques-uns des Cingalois & des Malabares ſçavent enchanter les ſerpens, de ſorte qu'en chantant ils les font danſer. Lorſqu'ils font jurer quelqu'un, ils lui font mettre la main dans un pot, où il y a un ſerpent; s'il n'en reçoit aucune atteinte, on tient que ſon ſerment eſt veritable; mais s'il en eſt piqué, on le tient pour un parjure. Ils conjurent les plus grands & les plus petits ſerpens, afin de n'en recevoir aucun dommage. Baldeus Pirard.

danſe des ſerpens. Imaginez-vous un homme ſur un Theatre, qui en jette un autre en l'air, qui le déchire & le met en pieces; qui prend enſuite un enfant, & qui le coupe en deux par le milieu du corps, puis qui tranche la tête à un troiſiéme. Ceci eſt veritablement un ſpectacle d'horreur; ne fremiſſez plus; le Magicien va rétablir l'homme, l'enfant, & remettre la tête tranchée en ſa place; ces gens déchirez & mis en pieces, ſeront auſſi ſains & auſſi entiers, qu'ils l'étoient avant cette effroyable operation [e]. Si vous

(e) Un Juif appellé Zedechias, jettoit un homme en l'air, le mettoit en pieces, puis le retabliſſoit en ſon premier état. Delrio. Diſquiſ. Mag. p. 121.

Un Magicien coupa la tête d'un valet en preſence de pluſieurs perſonnes, pour les divertir, & dans le deſſein de la remettre; mais dans le tems qu'il ſe mettoit en état de retablir cette tête, il vit un autre Magicien qui l'en empêchoit; & voyant que quelques prieres qu'il lui fiſt, il s'obſtinoit à vouloir l'en empêcher, il fit naître tout d'un coup un lys ſur une table, & enſuite en ayant coupé la tête, ſon ennemi tomba par terre, ſans tête; puis il retablit celle du valet & s'enfuit. *C. Germain l. 1 de Lamiis. c. 3. n. 19.*

Simon le Magicien s'offroit à avoir la tête tranchée, avec promeſſe de reſſuſciter dans trois jours.

ne voulez pas me croire, informez-vous en chez les hiſtoriens des Sorciers, ils vous en fourniront des exemples. A dire vrai, j'aime mieux qu'ils vous en aſſurent que moi.

Voulez-vous un feſtin magnifique, fait par enchantement ? les Demonographes vont vous le donner, préparez-vous à voir des choſes bien étranges. Imaginez-vous pour cela, & afin que le tout ſoit plus prodigieux, que ce feſtin ſe doit faire dans un champ, au bas de quelques rochers, arroſé d'un fleuve qui paſſe par le milieu, & que pluſieurs vaches & taureaux paiſſent dans ce champ. Comme ce fleuve, ces taureaux & ces vaches pourroient incommoder, le Magicien dé-

L'Empereur le fit executer, & par ſes preſtiges, il ſuppoſa la tête d'un mouton, au lieu de la ſienne, & trois jours aprés ſe vint montrer. *Clemens l. 2. recognit. & in Hiſtor. S. Petr.*

Les Durmiſſals de Turquie, qui ſont certains Religieux Mahometans, Enchanteurs & Magiciens vagabonds, coupent des enfans de ſept à huit ans par le milieu, puis les rejoignent, ſans qu'on y puiſſe remarquer aucune cicatrice. De Lancre. p. 342.

tournera le fleuve [*f*], pour lui donner un autre cours ; fera retirer les vaches [*g*], & même les taureaux, quelques furieux qu'ils soient [*h*]. Ensuite la place étant nette, il fera paroître en un instant un jardin, entouré d'arbres, chargez de fruits, & sur ces arbres, des oiseaux, pour vous divertir, par une melodieuse symphonie (*i*). Il condensera & épaissira l'air, & en fera une muraille (*k*) pour l'entourer,

(*f*) Une Sorciere détournoit le cours d'un fleuve.
Fluminis hæc rapidi carmine vertit iter.
Tibulle Eleg. 2.

(*g*) Pythagore voyant un jour à Tarente un bœuf qui broutoit un champ de féves, lui dit quelques paroles à l'oreille ; ce qui le fit cesser pour toûjours de manger ces féves. On n'appelloit plus ce bœuf, que le bœuf sacré, & en sa vieillesse, il ne se nourrissoit que de ce que les passans lui donnoient proche du Temple de Junon. *Porphyr. in ejus vita.*

(*h*) Grilland dit que du temps d'Adrien VI. un Magicien rendit par ses charmes un taureau furieux, aussi-doux qu'un mouton.

(*i*) Un Medecin Juif, appellé Sedechias, faisoit paroître en plein hyver un jardin remply d'arbres, d'herbes, de fleurs, & d'oiseaux qui chantoient. Delrio p. 33 & 112.

(*k*) Neckam dit que Virgile avoit entouré sa de-

de sorte que vous ne serez importuné de la vûë d'aucun passant. Aprés toutes ces précautions, une table chargée de mets les plus délicats paroîtra à vos yeux (*l*). La somptuosité y sera telle que vous l'aurez souhaitée. Car Messieurs les Magiciens sont des gens, si l'on en veut croire les histoires qu'on en débite, qui disposent si absolument des êtres créez, qu'ils les mettent à tel usage qu'il leur plaît. Apparemment vous voudrez boire frais : vous n'aurez qu'à dire, il tombera tant de neiges (*m*), que vous en demanderez pour satisfaire à votre

meure & son jardin, dans lequel il ne pleuvoit point, d'un air immobile, qui lui servoit comme d'un mur. Naudé p. 446.

(*l*) Nous lisons d'un certain imposteur, nommé Pasete, qu'il faisoit paroître un banquet somptueux, & ensuite disparoître, aussi-tôt qu'on s'étoit mis à table. Agrippa, de la Vanité des Sciences. ch. 48.

(*m*) Une Sorciere dissipoit les nuages, pour rendre le ciel serain, & produisoit des neiges en Esté.

Cùm libet, hæc tristi depellit nubila cælo :
Cùm libet, æstivo provocat orbe nives.

Tibulle. Eleg. 2.

délicatesse. Mais qui est-ce qui vous servira ? qui rincera vos verres ? qui changera vos assiettes ? qui vous donnera à boire ? si vous ne voulez point voir ceux qui s'acquiteront de ces fonctions, on vous fera venir des esprits invisibles (*n*), si vous les voulez voir, deux ou trois manches à balay, troteront, iront, viendront (*o*), & vous présenteront exactement & promptement, tout ce qui vous sera nécessaire. Pendant votre repas, pour vous égayer la vûë, on fera danser les rochers (*p*), dont j'ai parlé, & alors

(*n*) A la table du grand Cham de Tartarie, les Magiciens le font quelquefois servir par des Esprits invisibles. Le Loyer p. 334.

(*o*) Pancrate coëffoit en Egypte un bâton, ou quelque manche de balay, qu'il habilloit en homme ; & aprés avoir prononcé quelques paroles, on voyoit trotter ce bâton par le logis, & faire ce qu'il falloit ; & quand tout étoit fait, il lui rendoit sa premiere forme. L'Incred. Sçav. p. 184.

(*p*) Galfridus Monumetensis represente l. 5. c. 5. la danse des Geans ou des grands rochers & cailloux, que Merlin fit transporter en Angleterre, pour dresser un trophée, joignant la Ville d'Ambrosiopolis. Naudé. p. 321.

ils feront des sauts aussi legerement, que s'ils étoient devenus des marionnettes. Pour peu que vous, en faveur de qui je suppose que la fête sera faite, pour peu, dis-je, que vous ayez dessein de vous divertir des conviez, & de leur joüer quelque tour, vous n'aurez qu'à le témoigner à votre Magicien, il changera leurs mains en pieds de bœuf (*q*), dans le temps qu'ils voudront les mettre aux plats, pour en tirer de quoi manger ; ou il vous donnera le pouvoir d'attirer à vous leurs assiettes, leurs cuilleres, leurs verres (*r*), & autres utensiles de table, à mesure qu'ils voudront s'en servir. Enfin, quand vous le souhaiterez, tout disparoîtra, & si vous êtes éloigné de chez vous, ne vous

(*q*) Ziton Bohémien changeoit quelquefois dans des festins, les mains des conviez en pieds de bœuf, afin qu'ils ne pussent rien prendre des mets qu'on leur servoit. Delrio p. 112.

(*r*) Cæsarius Maltesius, en remuant un morceau de verre, attiroit à lui les vases qui étoient à l'autre bout d'une table. Id. p. 34.

inquietez pas pour chercher quelque voiture qui vous y puisse porter;le même manche de balay (*s*) qui vous aura donné à boire, vous servira de cheval, & vous transportera legerement & sans fatigue, par tout où vous aurez dessein d'aller.

Autre merveille ; c'est la chemise de necessité [*t*] ; charmante & commode invention! car on prétend que quand on la porte, on est preservé de bien des maux. La bonne marchandise pour une lingere, & qu'elle devroit en avoir de débit! d'où vient qu'on ne la voit point en usage? une chose si utile, devroit, ce me semble, être tres-commune ; cependant on n'en dit mot, on ne la connoît que dans quelques livres. Ah! apparem-

(*s*) Monstrelet fait mention d'un Docteur en Théologie, nommé Andelin, qui pour jouir de ses plaisirs, s'asservit à Satan, lui rendit hommage, & l'alloit trouver à cheval sur un bâton.

(*t*) Les Allemands portent la chemise de necessité, faite d'une façon détestable, & force croix par tout, pour être garentis de tous maux. Bodin p. 57.

ment c'eſt qu'on ne trouveroit pas ſon compte dans cette manufacture.

On ſe plaint tous les jours que l'argent eſt rare ; on ne ſçait, dit-on, où en prendre; il n'en paroît preſque plus dans le commerce. Comment les Magiciens n'apportent-ils pas remede à une ſi grande diſette ? que ne mettent-ils par tout dans leur païs une abondance de ce précieux métail, eux qui en peuvent produire ſi facilement ? ils n'ont, comme on le veut faire croire, qu'à tirer des poils [*u*] de leurs habits, & ce ſeront autant de pieces de monnoye qui auront cours; & ainſi une aulne d'étoffe pourroit enrichir pluſieurs de ceux qui font tous les jours tant d'exclamations plaintives ſur les miſeres du temps ; il leur ſuffiroit encore de donner certains papiers [*x*], qu'on n'auroit

(*u*) Quand une certaine fille du Marquiſat de Brandebourg arrachoit des poils du vêtement de quelque perſonne que ce fût, ces poils étoient auſſitôt changez en pieces de monnoye du pays. P. Melanchton, en une de ſes Epîtres.

(*x*) On lit au Livre huitiéme du mélange des re-

roit qu'à secoüer, pour en faire tomber des pistoles. N'est-ce point que ces fripons de Sorciers, n'ayant de l'attachement que pour leur propre utilité, ils se contentent de porter sur eux certains louis d'or ou autres pieces, dont ils achetent ce qui leur est necessaire pour vivre à leur aise, & qui ensuite, par une circulation perpetuelle, reviennent toûjours dans leur bourse [y] ? J'ai pourtant de la

cits de Gilbert cousin de Nozereth, qu'un papier fut donné par un inconnu à un jeune homme de quinze ans, d'où devoient sortir des pieces d'or, autant qu'il en voudroit, à condition qu'il n'ouvriroit point ce papier qui étoit plié. Il en sortit quelques écus ; il l'ouvrit ensuite par curiosité ; il y vit des figures horribles, & le jetta au feu, où il fut une demie-heure, sans pouvoir être consumé.

(y) Un Sorcier, quand il achetoit quelque chose, & qu'il en bailloit de bon argent, il payoit, *refuga pecunia* ; les deniers qu'il en donnoit, retournoient aussi-tôt à lui. De Lancre. p. 194.

Pasetes, fameux Magicien, achetoit les choses à bon marché ; puis par l'artifice du Demon, l'argent retournoit toûjours dans sa bourse. Guill. de Paris.

Des Sorciers & Sorcieres ont déposé que le Diable leur donnoit certaine monnoye, qui s'évanouissoit de leur bourse, s'ils ne l'employoient dans 24 heures. De Lancre. p. 396.

peine à porter d'eux ce jugement ; parce qu'ils ne sont d'ordinaire que des miserables qui manquent eux-mêmes de tout.

Faire sortir les ames des lieux où elles sont aprés leur mort [z] ; les faire marcher devant soi sous la figure d'ombres [a], comme autant de Satellites, pour donner passage au Sorcier ; tout cela n'est point prodige pour la magie ; ce n'est, ce semble, qu'un jeu pour elle, un petit essai de ses pouvoirs. Ne diroit-on pas, en considerant ces prétendus pouvoirs, que les ames des défunts n'ont aucu-

(z) Un Auteur celebre dit que l'Empereur Heliogabale étoit si sçavant dans la Magie, que par ses sortileges & enchantemens, il faisoit sortir des enfers les ames de Severe & de Commode, avec lesquelles il traitoit, pour apprendre les choses à venir. Dion. Xiphilin.

Une Sorciere ouvroit la terre par son chant, & tiroit les manes des sepulchres.

Hæc cantu finditque solum, manesque sepulchris Elicit. Tibulle. Eleg. 2.

(a) Anastase de Nice dit que Simon le Magicien se faisoit préceder, en marchant, de plusieurs ombres, qu'il disoit être les ames des défunts.

ne place aſſurée & fixe dans l'autre monde ; puiſqu'il ne dépend que d'un miſerable Magicien, de les retirer des endroits qu'elles habitent, pour les faire venir où il veut ? Si les Sorciers ont tant de pouvoir ſur les choſes de l'autre monde, doit-on être ſurpris de celui qu'on leur attribuë ſur celles de celui-ci ; comme, par exemple, de produire des nuées & des orages [*b*], quand il leur plaît ; de bâtir des Palais, des tours étranges, de les remplir de merveilles, & de les faire diſparoître [*c*]. De donner à des fem-

(*b*) Roger Bacon promettoit de produire artificiellement des nuës, y faire gronder le tonnerre, y exciter l'éclair, & enſuite les faire reſoudre en pluyes. Gaffarel. p. 365. Le peuple en croit du moins autant des Magiciens.

(*c*) D. Rodrigue, uſurpateur du Royaume d'Eſpagne, n'ayant point d'argent pour mettre promptement une armée ſur pied, qu'il put oppoſer à ſes ennemis, reſolut de faire ouvrir un lieu qu'on nommoit *la Tour enchantée*, prés de Tolede, où l'on diſoit qu'il y avoit un treſor, que perſonne avant lui n'avoit oſé rechercher. Cette Tour étoit entre deux rochers eſcarpez à demie-lieuë, au Levant de Tolede; & au deſſus de rez de chauſſée, on voyoit une cave fort profonde, ſéparée en 4 differentes voûtes, au

mes des charmes insurmontables, pour dompter les cœurs des hommes, même des plus grands Princes,

travers d'une ouverture fort étroite, entaillée dans le roc, qui étoit fermée par une porte de fer, qui avoit, dit-on, mille serrures, & autant de verroux. Sur cette porte il y avoit quelques caracteres grecs, qui souffroient plusieurs significations; mais la plus forte opinion veut que c'étoit une prédiction de malheur à celui qui l'ouvriroit. Rodrigue fit faire de certains flambeaux que l'air de la cave ne pourroit éteindre; & ayant forcé cette porte, y entra lui-même, suivi de beaucoup de personnes. A peine eut-il fait quelque pas, qu'il se trouva dans une fort belle salle, enrichie de sculptures, au milieu de laquelle il y avoit une statue de bronze, qui representoit le tems sur un pied d'estal de trois coudées de haut, qui tenoit de la main droite une masse d'armes, avec laquelle elle frappoit de tems en tems la terre, dont les coups retentissans dans cette cave, faisoient un bruit épouvantable. Rodrigue, bien-loin de s'effrayer, assura ce phantôme, qu'il ne venoit pas pour faire aucun desordre dans ce lieu de sa demeure, & lui promit d'en sortir, dés qu'il auroit vû toutes les merveilles de ce lieu-là; & alors la statuë cessa de battre la terre. Le Roi donnant courage aux siens par son exemple, fit une visite exacte de cette sale, à l'entrée de laquelle il y avoit une cave ronde; dont il sortit une espece de jet d'eau, qui faisoit un murmure affreux. Sur l'estomac de la statuë, étoit écrit en Arabe, *Je fais mon devoir*; & sur le dos, *à mon secours* Au côté gauche, contre la muraillle on lisoit; *Malheureux Prince, ton mauvais destin t'a mené ici*. Et au côté droit: *Tu seras deposé par des*

& s'en faire suivre par tout [d]; de faire parler & discourir également

Nations étrangeres, & tes sujets seront châtiez aussi-bien que toi de tous leurs crimes. Rodrigue ayant contenté sa curiosité, il s'en rétourna; & à peine eût-il tourné le dos, que la statue recommença ses coups: Ce Prince fit refermer la porte, & boucher même l'endroit avec de la terre, afin que personne n'y pût entrer à l'avenir. Mais la même nuit, on entendit de ce côté-là de grands cris qui précederent un éclat épouvantable, semblable à un grand coup de tonnerre; & le lendemain on ne trouva plus la Tour, ni presque aucun vestige de ce qui avoit rendu cet endroit remarquable. Abulcacim Tariſtabentariq, qui a écrit en Arabe l'Histoire des Conquêtes d'Espagne par les Maures, depuis peu traduites en françois. Voyages Historiques de l'Europe, par Monsieur Jordan.

(*d*) Une Magicienne, pour se faire aimer d'un jeune homme, mit sous son lit un crapaud dans un pot, les yeux fermez, de sorte que ce jeune homme quitta sa femme & ses enfans, sans se ressouvenir d'eux. Sa femme trouva le sort, le fit brûler, & son mari revint. Delrio. p. 422.

François Petrarque, parlant dans une Epître de son voyage de France & d'Allemagne, dit qu'un Prêtre lui raconta dans la Ville d'Aix cette histoire. Charlemagne, aprés avoir conquis plusieurs pays, devint si éperduëment amoureux d'une simple femme, qu'il en negligea non seulement les affaires de son Royaume, mais même le soin de sa propre personne. Cette femme étant morte, sa passion ne s'éteignit point; de sorte qu'il continua d'aimer son ca-

des animaux vivans [*e*], & leur figu-

davre, de l'entretenir, de le carresser, comme il avoit fait auparavant. L'Archevêque Turpin ayant appris la durée de cette effroyable passion, alla un jour pendant l'absence du Prince dans la chambre où étoit ce cadavre, afin de le visiter, pour voir s'il n'y trouvéroit point quelque sort, qui fût la cause de ce dereglement. Il trouva en effet dans sa bouche sous sa langue un anneau, & l'emporta. Le même jour Charlemagne étant retourné dans son Palais, fut fort étonné d'y trouver une carcasse si puante; & se reveillant comme d'un profond sommeil, il la fit ensevelir promptement. Mais la même passion qu'il avoit eüe pour ce cadavre, il l'eut pour l'Archevêque qui portoit cet anneau. Il le suivoit par tout, & ne pouvoit se séparer de lui. Ce Prelat voyant cette fureur, jetta dans un lac l'anneau, afin que personne n'en pût plus faire aucun usage. Enfin Charlemagne demeura toujours si passionné pour ce lieu, qu'il ne sortit point de la Ville d'Aix. Il y bâtit un Palais & un Monastere, où il acheva le reste de ces jours, & voulut y être enseveli; ordonnant, dit-on, par son testament que tous les Empereurs de Rome se feroient sacrer premierement en ce lieu. Recherches de Pasquier. l. 5. c. 31. La Justice criminelle de la France, signalée des exemples les plus notables, depuis l'établissement de cette Monarchie jusques-à-present (1622.) par Maître Laurent Bouchel, Avocat en la Cour de Parlement. Titre 15. chap. 7. p. 553. 554.

(*e*) Paul Grilland écrit *l. de Sortileg. Sect. 7. num.* 24. avoir vû brûler une Sorciere à Rome, qui s'appelloit Francisque de Sienne, qui faisoit parler un chien devant tout le monde.

Cedrenus rapporte sous la foy de certains faux

re [*f*] ; de tuer des hommes en abattant des ſtatuës (*g*) ; de faire myſte-

Actes de ſaint Pierre, qui couroient encore de ſon temps, que Simon le Magicien avoit à ſa porte un gros dogue, qui devoroit ceux que ſon maître ne vouloit pas laiſſer entrer ; que ſaint Pierre voulant parler à Simon, ordonna à ce chien de lui aller dire en langage humain, que Pierre ſerviteur de Dieu le demandoit ; que le chien s'acquitta de cet ordre au grand étonnement de ceux qui étoient alors avec Simon ; mais que Simon, pour leur faire voir qu'il n'en ſçavoit pas moins que ſaint Pierre, ordonna au chien à ſon tour d'aller lui dire qu'il entrât, ce qui fut executé auſſi-tôt.

(*f*) Les quatre oiſeaux d'or, que les Magiciens de Babylonne appelloient les langues des Dieux, faiſoient des diſcours achevez, pour perſuader au peuple la fidelité & l'amour qu'ils devoient à leur Prince. L'Incred. Sçav. p. *99* & 28.

(*g*) Théophile, Empereur Grec, ſe voyant obligé de mettre à la raiſon une de ſes nations, qui s'étoit revoltée ſous la conduite de trois Capitaines, conſulta le Patriarche Jean, grand Magicien. Celui-ci lui conſeilla de faire faire trois gros marteaux d'airain, & de les mettre entre les mains de trois hommes robuſtes ; ce qui fut fait. Enſuite Jean mena ces trois hommes vers une ſtatuë d'airain à trois têtes en l'Euripe du Cirque, où ils abattirent deux de ces trois têtes avec ces marteaux, & firent ſeulement pencher le cou à la troiſiéme, ſans l'abattre, Dans la ſuite une bataille ſe donna entre les Lieutenans de Théophile & les rebelles. Deux Capitai-

rieusement subsister des monstres furieux dans l'eau, sous des bâtimens (*b*); de rendre victorieux dans tou-

nes furent tuez, le troisiéme fut blessé, & mis hors d'état de combattre. Zonare t. 3. de ses Annales.

(*b*) Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus éloigné de la possibilité des choses, que la rencontre sur laquelle Merlin prit sujet de déclamer ses belles Propheties; sçavoir que le Roi Wortigernus fut conseillé par ses Magiciens de faire bâtir une tour inexpugnable en quelque endroit de son Royaume, où il pût demeurer en sûreté contre les Saxons, qu'il avoit fait venir d'Allemagne, & que, comme il la voulut faire bâtir, à peine avoit-on jetté les fondemens, que la terre les engloutissoit en une nuit, & n'en laissoit aucun vestige; d'où les Magiciens lui persuaderent qu'il les falloit détremper pour les affermir & rendre stables, avec le sang d'un petit enfant qui fut né sans pere, tel que Merlin se rencontra être, aprés une longue recherche; lequel étant amené devant le Roy, disputa premierement contre ses Magiciens, & leur enseigna que dessous les fondemens de cette Tour il y avoit un grand lac, & que dessous ce lac, il y avoit deux grands & furieux Dragons, l'un rouge, qui signifioit le peuple de Bretagne ou d'Angleterre; & l'autre blanc, qui representoit les Saxons, lesquels ne furent pas plûtôt déterrez, qu'ils commencerent un furieux combat, sur le sujet duquel le Prophete Merlin commença à pleurer comme une femme, & à chanter ses prédictions sur l'état d'Angleterre. Naudé. Apol. 320. 321.

tes ſortes de diſputes (*i*) ; d'aſſembler tous les ſerpens d'une contrée dans un lieu (*k*) ; de ſe changer en papillon, quand on eſt pourſuivi (*l*) ; de donner le talent de réüſſir dans la poëſie (*m*) ; de rendre tel, qu'on ne puiſſe jamais enfoncer dans l'eau (*n*) ; quoi

(*i*) Theodore Tronchin, Profeſſeur en Théologie à Geneve, prétend que Cayet contracta avec Satan ſous le nom de Terrier, Prince des Eſprits ſoûterrains, à condition qu'il ſeroit heureux dans les diſputes contre ceux de la Religion, & qu'il ſeroit accompli dans la connoiſſance des Lettres. Dict. Crit. t. 2. p. 713.

(*k*) Un Magicien, aprés avoir contraint par ſes enchantemens un nombre prodigieux de ſerpens de ſe retirer dans une foſſe, fut enfin tué par un d'entr'eux, qui étoit vieux & d'une grandeur prodigieuſe. Delrio p. 153.

(*l*) Une Sorciere ſe changeoit en Papillon, pour éviter celui qui la pourſuivoit. De Lancre. p. 313.

(*m*) Il y a des enfans qui ſe donnent au Diable, pour bien faire des vers, & ils les font. Id. 176.

(*n*) Les Thebiens, Sorciers, tuoient les hommes de leur ſouffle, & ne pouvoient enfoncer dans l'eau. Le Loyer p. 326.

Les Demons étant dans le corps des Sorciers, ils les empêchent d'enfoncer. De Lancre. p. 11.

qu'on ne ſçache point nager ; de n'avoir qu'à tourner ſon chapeau (*o*) ; du côté du païs où l'on ſouhaite aller, pour s'y tranſporter auſſi-tôt ; de groſſir épouventablement une perſonne, à qui l'on en veut, & de faire une baſſe-court de ſon ventre (*p*) ; de voler dans l'air & de ſe tranſporter dans un chariot de feu (*q*) ; d'obliger des

(*o*) Le Roy Eric ſe tranſportoit du côté où il tournoit ſon chapeau. Delrio p. 175.

(*p*) Une femme enſorcellée devint ſi graſſe, que ſon ventre lui couvroit le viſage. On y entendoit le même bruit que font les Poules, les Cocqs, les Canards, les Chiens, les Moutons, les Bœufs, les Cochons & les Chevaux. Delrio. p. 193.

(*q*) Wier dit, *lib. de Præſtigiis*, avoir vû en Allemagne un Bâteleur Sorcier, qui montoit au Ciel devant le peuple en plein jour ; & comme ſa femme le prit par les jambes, elle fut auſſi enlevée, & la chambriere ſuivit ſa maîtreſſe, & demeurerent aſſez long-tems en l'air de cette ſorte. Bodin p. 431. 432.

On vit à Rome, ſous le Regne de l'Empereur Claude, Simon ce fameux Magicien de la Ville de Gytta, tranſporté ſur un chariot de feu, & voler comme un oiſeau au milieu de l'air. L'Incred. Sçav. p. 28. On ajoûte que ſaint Pierre le fit tomber par ſes prieres, de ſorte qu'il ſe caſſa les jambes. Saint Clem. l. 6. conſtit. ch. 9. Arnobe *adverſus gentes*. Id. 41.

arbres à ſaluer & à faire un compliment, quand on paſſe devant eux (r); de faire ſortir des enfans d'une fontaine, ſans qu'on les y ait mis, & ſans qu'ils y ſoient entrez (ſ); de produire des montagnes & des fleuves, en jettant des pierres & de l'eau derriere ſoi (t); de rendre inviſible (u); de pa-

(r) Teſpeſion, Prince Gymnoſophiſte; pour montrer qu'il pouvoit enchanter les arbres, commanda à un grand orme de ſaluer Apollonius, ce qu'il fit, mais par une voix grêle & effeminée. L'Incred. Sçav. p. 995.

(ſ) Un jour Jamblique ſe baignant dans les bains de la Syrie, il fit ſortir, en frappant l'eau de ſa main, & en prononçant ſecretement quelques paroles, des deux fontaines, deux jeunes enfans qui le vinrent embraſſer: puis il les fit retirer dans leurs fontaines. L'Incred. Sçav. p. 1060.

(t) Des Magiciens jettant des pierres derriere eux, formoient des montagnes; & en jettant de l'eau, ils produiſoient des fleuves. Le Loyer 329.

(u) L'Anneau de Giges le déroboit aux yeux des hommes, quand il en tournoit le chaton du côté de la main, & le faiſoit voir, lorſqu'il le tournoit en dehors. Herod. l. 1. Cic. l. 3. Offic. Saint Greg. de Naz. Hym. 11. Thiers. t. 1. p. 361.

Simon le Magicien ſe rendoit inviſible, quand il

roître avec deux visages (*x*); de tirer des personnages d'une tapisserie, & de les faire combattre (*y*); d'attirer chez soi le bled, ou le laict, ou les arbres de ses voisins (*z*); d'élever sur la tête d'un homme des cornes fort embarrassantes (*a*); d'affliger les

vouloit. S. Clem. recognit. & l. 2. constit. Apostol. On dit encore qu'il formoit des hommes de l'air en un moment, qu'il faisoit mouvoir des statuës de bronze & de marbre, qu'il passoit à travers les flâmes sans se brûler, qu'il voloit au milieu des airs. L'Incred. Sçav. 40.

(*x*) Simon le Magicien paroissoit quelquefois avec deux visages. Id. Ibid. Delrio p. 124.

(*y*) Un Magicien faisoit sortir d'une tapisserie les neuf preux, & les faisoit combattre. Le Loyer p. 471. 472.

(*z*) Des Magiciens font venir dans leurs greniers le bled de leurs voisins. Turnebus. Delrio p. 141.

Une Magicienne faisoit tirer par le Diable le lait des vaches de ses voisines, & apporter chez elle. Ib.

Un Heretique de Chizicho, de la Secte des Pneumatomaches, par son art, selon Anastase de Nice, *Quæstionib. in sacr. Script.* attira un Olivier du champ de son voisin auprés de sa maison, pour faire ombrage à sa fenêtre, afin que ses écoliers ne fussent point incommodez du Soleil.

(*a*) Ziton Bohemien, voyant des gens à des fenêtres, attentifs à regarder quelque spectacle qui

nouveaux mariez, d'un malefice des plus dangereux (*b*); & de faire grêler (*c*) en même temps qu'on ôte l'effet de cette cruelle operation; malefice contre lequel la même magie & d'autres superstitieuses pratiques, enseignent des préservatifs & des reme-

contentoit leur curiosité, il leur fit venir au front de hautes cornes de Cerf, afin de les empêcher de se retirer de ces fenêtres, quand ils le voudroient. Delrio. p. 112.

(*b*) Un Roy d'Egypte eut pour quelque tems l'éguillette nouée. Herod. l. 2. Eulalius fut aussi charmé & noué par ses concubines. Greg. Turon. l. 10. c. 8. Brunichilde empêcha par sortilege la consommation du mariage de la fille d'Espagne avec le Roi Theodoric. Aimonius l. 3. c. 94. Un Juif mit le divorce entre le Roy Pierre de Castille & la Reine son épouse. *Roderic. sanctius Histor. Hispan. part.* 4. *c.* 14.

Dans la Chronique d'*Albertus Argentinensis*, il est dit que Marguerite, qui avoit épousé le Comte Jean de Bohéme, ayant demeuré plus de trois ans avec lui sans se pouvoir joindre, le mariage fut resolu.

La Loy de Charlemagne dit, *Si vir & mulier conjunxerint se in matrimonium, & postea dixerit mulier de viro, non posse nubere cum eo; si potest probare quod verum sit, accipiat alium. Capitul. l. 6. c. 55.*

(*c*) Une tradition dit qu'il grêle, toutes les fois

des (d); pendant que le plus sûr se-

qu'on dénouë l'éguillete à quelqu'un. Réponse aux Quest. d'un Provincial. t. 1. p. 297.

(d) Pour empêcher le nouëment d'éguillette, porter un anneau, dans lequel soit enchassé l'œil droit d'une belette. Le Solide Tresor du petit Albert p. 14.

Si quis die aliquo, cùm radiosus sese sol superat ex mari, &c. ter pronunciet Yemon; res maritalis priùs maleficio funerata, revivescet. (*Autor ridet.*) *De Idololatria Magica. Dissertatio Johannis Filesaci Theologici Parisiensis. p. 28.*

Manger de la Joubadre ou Jonbarde, afin de rompre le nouëment d'éguillette, dont on est affligé. M. Thiers. t. 1. p. 170.

Pour délivrer ceux qui ont l'éguillete nouée, & rompre ce charme, il faut que l'époux pisse à travers la bague nuptiale, ou bien que l'on fasse chier l'épousée dans le soulier de son époux; s'il en ressent l'odeur puante, il guerira de son infirmité. Joseph. l. 1. contre Appian Alex. Cardan *l. 16 de rer. variet. c. 89.*

Pour être gueri du nouëment d'éguillette, il faut, dit-on, faire pisser la femme par dedans un anneau. Rép. aux Quest. d'un Prov. t. 1. p. 297.

Les Anciens faisoient chanter certains vers dans les solemnitez des nopces, pour empêcher le nouëment d'éguillette. *Versus canebantur in nuptiis, quia fascinum putabantur arcere. Festus.*

Pline dit l. 28. c. 19. que si l'on oint de graisse de loup le seüil & les potteaux des portes, quand les nouveaux mariez vont coucher ensemble, ils ne seront point charmez.

roit de travailler à guerir l'imagination[e]?

(e) Un Comte de tres-bon lieu, dit Montagne, l. 1. p. 105. 106. de qui j'étois fort privé, ſe mariant avec une belle dame qui avoit été pourſuivie d'un tel, qui aſſiſtoit à la fête, mettoit en grande peine ſes amis, & nommément une vieille dame ſa parente, qui préſidoit à ſes nopces, & les faiſoit chez elle, craintive de ces ſorcelleries ; ce qu'elle me fit entendre. Je l'a priai de s'en répoſer ſur moi. J'avois de fortune en mes coffres certaine petite piece d'or, platte, où étoient gravées quelques figures celeſtes, contre le coup du Soleil, & pour ôter la douleur de tête, la logeant à point ſur la coûture du teſt; & pour l'y tenir, elle étoit couſuë à un ruban propre à rattacher ſous le menton. Reſverie germaine à celle de quoi nous parlons. Jacques Pelletier, vivant chez moi, m'avoit fait ce preſent ſingulier. J'aviſai d'en tirer quelque uſage, & dis au Comte qu'il pourroit courre fortune comme les autres, y ayant là des hommes pour lui en vouloir preſter une ; mais que hardiement il s'allât coucher ; que je lui ferois un tour d'ami, & n'épargnerois à ſon beſoin un miracle qui étoit en ma puiſſance, pourvû que ſur ſon honneur il me promit de le tenir tres fidelement ſecret. Seulement, comme ſur la nuit on iroit lui porter le reveillon, s'il lui étoit mal allé, il me fiſt un tel ſigne. Il avoit eu l'ame & les oreilles ſi battuës, qu'il ſe trouva lié du trouble de ſon imagination, & me fit ſon ſigne à l'heure ſuſdite. Je lui dis lors à l'oreille qu'il ſe levât, ſous couleur de nous chaſſer, & prit en ſe jouant la robe de nuit que j'avois ſur moi, (nous étions de taille fort voiſine,) & s'en vêtit, tant qu'il auroit executé mon ordonnance, qui fut, quand nous ſerions ſortis, qu'il ſe retirât à tomber

De bonne foi, aprés avoir lû tout ce détail, n'est-il pas naturel de conclure, que la magie en dit trop, pour qu'on soit obligé de la croire? Je m'arrête icy; car je ne finirois point, si je voulois continuer ce détail, & le faire aussi long que les livres le font; si je voulois dis-je, parler de certains mots [f] ausquels on donne la vertu d'invoquer les Demons; de l'usage de peser les hommes, pour connoître s'ils sont Sorciers [g]; de ce que doit faire

de l'eau, dît trois fois telles paroles, &c. qu'à chacune de ces trois fois il ceignît le ruban que je lui mettrois en main, &c. Cela fait, ayant à la troisiéme fois bien estreint ce ruban, pour qu'il ne se pût ni denoüer, ni mouvoir de sa place, qu'en toute assurance il s'en retournât, &c. Ces singeries sont le principal de l'effet, notre pensée ne pouvant se demêler, que moyens si étranges ne viennent de quelque obstruse science. Somme. Il fut certain que mes caracteres se trouverent plus veneriens que solaires.

(*f*) Agrippa dit que les paroles magiques, dont ceux qui ont fait pacte avec le Demon, se servent pour l'invoquer, & pour réussir dans ce qu'ils entreprennent, sont *Dies*, *Mies*, *Jesquet*, *Benedo Efet*, *Douvima Enitemaus*. Dict. Trev.

(*g*) En Hollande on pese ceux qui sont accusez un

un Sorcier, pour ôter le malefice qu'il a donné [h]; de l'effet que produit le ſoupçon ſur un malefice [i]; de l'uſage que les Magiciens font des crapaux (k); de certaines circonſtances

de ſortilege, de ſorte que ceux qui peſent moins que le poids qu'on met, (tel qu'il eſt arbitré) pour les peſer, dans l'autre côté de la balance, ſont reconnus pour Sorciers. Il n'y a point de poids fixe pour peſer les gens; on regarde ſeulement leur corpulence, & à la vûë, on y proportionne le poids. C'eſt dans la ville d'OudeWater. On peſe ſeulement les étrangers. Le Monde Ench. t. 1. p. 319 320.

(h) Les Sorciers en ôtant un ſort, ſont obligez de le donner à quelque choſe de plus conſiderable, que celui à qui ils l'ôtent; ſinon le ſort retombe ſur eux. Bodin. p. 251 252.

(i) C'étoit l'ancien uſage des Magiciennes & des Empoiſonneuſes, de marmoter ſur les poiſons. L'effet du venin étoit plus certain, lorſque le malade ſoupçonnoit quelque ſortilege. Rép. aux Queſt. d'un Provinc. t. 2. p. 74.

(k) Les Sorcieres ſont ordinairement trouvées ſaiſies de crapaux qu'elles nourriſſent & acoûtrent de livrées, & les appellent au pays valois Mirmilots. Bodin p. 223.

Eſt notable ce qui eſt advenu à une lieuë ou environ prés de la ville de Bazas, au mois de Septembre 1610. Comme un honnête homme ſe promenoit par-

qui regardent les Sorciers, quand ils sont entre les mains de la Justice (*l*); des jours, ausquels ils ne peuvent deviner (*m*); de ce qu'ils ont imaginé

mi les champs, il vit un chien se tourmenter auprès & és environs d'un trou, comme s'il y fût entré quelque lievre. Cela donna sujet de rechercher pourquoi ce chien se tourmentoit si fort. On ouvre ce trou; il se trouva dedans deux grands pots, liez & étoupez, bouche à bouche; le chien ne se voulant appaiser pour cela, on les ouvre, ils se trouverent pleins de son, & dedans, un gros crapaud, vêtu de taffetas verd. Un homme dit que c'étoit lui qui l'avoit mis, afin qu'étant consommé, il pût tirer de sa tête une certaine pierre qu'on appelle Crapaudine. Cependant ce taffetas verd fit soupçoner qu'il y avoit un autre dessein. De Lancre p 133 134.

(*l*) Spranger Inquisiteur a remarqué que la Sorciere, bien qu'elle soit prisonniere, peut encliner les Juges à pitié, si elle peut jetter les yeux sur eux la premiere. Bodin p 371.

On croit qu'un Sorcier ne peut ôter le malefice, qu'il a donné, tant qu'il demeurera entre les mains de la Justice. M. Thiers t. 1. p 273.

(*m*) Les Magiciens & Divinateurs & autres telles sortes de gens, ne peuvent rien deviner le Vendredi ni le Dimanche. Le Diable ne fait pas si ordinairement ses orgies & assemblées en ces jours-là, qu'aux autres jours de la semaine. De Lancre p. 112.

sur les ongles (*n*); des chiens d'Agrippa (*o*); des visions qu'ont les Sorciers pendant leur sommeil (*p*). Je le dis encore une fois; je ne finirois point

(*n*) Pythagore, que quelques-uns disent avoir été Magicien, logeoit quelque point de sorcellerie & secret aux ongles par ce precepte; *Præsegmina unguium criniumque ne commingito*: & Pline dit que des rognures des ongles des pieds & des mains, incorporez en cire, les Sorciers font certain remede & charme contre les fievres. Il ajoûte qu'ils enseignent de mettre des rognures des ongles à l'entrée du pertuis des fourmis, & que la premiere qui en prendra, étant mise au cou, guerira de la fievre. De Lancre p. 301.

Le Diable défendit à un Sorcier de rogner jamais l'ongle du poulce de la main gauche. Id. p. 263.

M. P. prétend que si l'on rogne ses ongles aux jours de la semaine qui ont un R, comme au mardi, mercredi, ou vendredi, il viendra des envies aux doigts.

(*o*) Paul Joue dit en ses éloges qu'Agrippa mourut fort pauvre & abandonné de tout le monde dans la ville de Lyon, & que touché de repentance, il donna congé à un chien noir qui l'avoit suivi tout le temps de sa vie, lui ôtant un collier, plein d'images & de figures magiques, en lui disant tout en colere, *Abi, perdita bestia, quæ me totum perdidisti*. Ensuite de quoi, ledit chien s'alla précipiter dans la Saone, & ne fut depuis ni vû ni rencontré. Naudé p. 305.

Pour ce qui est de l'Histoire du chien d'Agrippa, dont on vient de parler, qui nous est representée avec

si je prétendois m'étendre sur cette matiere, autant que les lectures que j'ai faites m'en fournissent de sujets. Mais il me paroît que tout ce que je viens de rapporter, doit suffire pour donner une ample idée de ce qu'on appelle sortilege & enchantement, & pour apprendre ce qu'on en doit juger. Reprenons Monsieur Oufle; ce qu'il va faire & ce qui lui va arriver merite bien que nous y fassions attention.

plus d'éloquence que de verité par Paul Joue,

Venalis cui penna fuit, cui gloria Flocci.

c'est qu'il nourrissoit plusieurs chiens qu'il aimoit, comme Alexandre le Grand aimoit son Bucephale; l'Empereur Auguste, un Perroquet; Neron, un Etourneau; Virgile, un Papillon; Commode, un Singe; Honorius, une Poulle; Heliogabale, un Moineau. Agrippa parle de ses chiens, Ep. 72. 74. 76. 77. Wierus, qui avoit été son serviteur, dit pourtant qu'il n'en avoit que deux, qui étoient perpetuellement avec lui dans son étude, l'un desquels se nommoit Monsieur, & l'autre Mademoiselle. Id. p. 309.

(*p*) Nous avons vû des Sorcieres à Bayonne, qui aprés avoir sommeillé dans les tourmens, comme dans quelque douceur & délice, disoient qu'elles venoient de leur Paradis, & qu'elles avoient parlé à leur Monsieur. De Lancre. p. 57.



CHAPITRE X.

Chagrins que causa à la femme & aux enfans de Monsieur Oufle, une avanture tres-honteuse qui lui étoit arrivée, sur ce qu'il s'avisa de s'imaginer qu'une femme avoit ensorcellé un de ses chevaux; les précautions qu'il prit, pour faire ôter ce prétendu sort, & pour s'en préserver lui-même.

NOus avons vû combien Monsieur Oufle étoit persuadé de la puissance des Sorciers, & la crainte continuelle qu'il en avoit. Voici une avanture fort chagrinante qui lui arriva, à l'occasion de cette persuasion & de cette crainte. On admirera sans doute ici plus que jamais la ridicule prévention de ce pauvre homme; & je ne doute point aussi qu'on ne le plaigne, lui voyant tant de foiblesse, & lui trouvant tant de disposition à se faire soi-même, par sa credulité, la malheureuse victime de tant d'ima-

ginations extravagantes. Je l'ai déja dit bien des fois, & je ne sçaurois me lasser de le répeter, tant je croi mes répétitions à cet égard, utiles pour ceux qui liront cette histoire; je le répete donc, dis-je encore une fois; on ne peut trop donner d'avis à ceux qui s'abandonnent à la lecture des livres qui traittent de merveilles, de choses extraordinaires, de superstitieuses pratiques, de je ne sçai combien d'histoires qu'on débite, sur ce qu'on appelle Sorciers, Magiciens, Enchanteurs, Esprits folets, Devins & autres sujets semblables, qui se répandent par tout comme des veritez incontestables, que les esprits foibles aiment extrêmement à croire, & que les esprits veritablement forts, rejettent avec raison, quand elles n'ont rien que le débit qu'on en fait, qui les puisse autoriser. A la verité, il y en a peu qui osent les rejetter publiquement, tant ils se persuadent avoir sujet de craindre, qu'on ne reçoive le refus qu'ils font de les admettre

comme une incredulité condamnable, & capable de les rendre univerſellement odieux. Je dis univerſellement, parce qu'il y a beaucoup plus de gens propres à recevoir des erreurs, qu'il n'y en a d'aſſez intelligens, pour les reconnoître comme erreurs ; & d'aſſez fermes pour montrer autant de conſtance & de courage qu'il eſt neceſſaire, afin de ne les point admettre. Nous le voyons tous les jours. Des hommes habiles ne parlent qu'avec timidité & en tremblant, pour ainſi dire, quand ils combattent les hiſtoires, que de certaines femmes qu'ils ont interêt de ménager, leur rapportent ſur des ſortileges & des apparitions ; parce qu'ils s'attendent, qu'elles ne manqueront pas de dire, ou du moins de conclure en elles-mêmes, que ces habiles ne croyent point qu'il y a un Dieu, quand ils doutent qu'un eſprit folet ait badiné comme un enfant, ou qu'un Sorcier puiſſe faire tonner, grêler & foudroyer à ſa phantaiſie, ou qu'enfin les Diables

ayent le pouvoir de disposer des élemens, avec autant d'empire, que le souverain de tous les êtres, qui les a créez. Rien n'est plus ordinaire que ce jugement que les ignorans portent de ceux qui voulant absolument bien connoître ce qu'on propose à leur credulité, pour en attirer le consentement, ne sont pas assez faciles, pour croire, comme eux, aveuglément tout ce qu'on leur dit, ou tout ce qu'ils lisent. On va peut-être dire, que mon préambule est trop long, en ce qu'il fait trop attendre l'avanture dont j'ai promis de parler dans ce Chapitre. Je le finis ce préambule, quelque desir que j'aye de l'allonger ; & je ne le finis, que dans l'esperance que le lecteur voudra bien suppléer par ses réflexions, à ce que j'aurois encore pû dire pour son édification, j'entends, pour l'exciter à peser les opinions vulgaires au poids de la raison & de l'évidence. Voici donc l'avanture dont il s'agit.

Monsieur Oufle avoit un cheval de selle

ſelle, des plus beaux & des plus parfaits, non-ſeulement de ſa contrée, mais même de tout le Royaume. Il étoit tres-fort, tres-vigoureux, tres-vif, tres-agile & tres-bienfaiſant. On le trouvoit dans la Province d'un ſi bel exterieur, que pluſieurs fameux Peintres étoient égayez à en faire des portraits, dont ils avoient un fort bon débit. Auſſi aſſure-t-on qu'il avoit coûté deux cens piſtoles, & qu'on en auroit tiré un prix bien plus conſiderable, ſi on l'avoit voulu revendre.

Notre ſuperſtitieux Viſionnaire étant allé le matin à une lieuë de la ville, monté ſur ce précieux cheval, pour ſe promener, & peut-être pour ſe donner en ſpectacle ſur une ſi belle monture, il retourna dîner chez lui. S'en retournant, il remarqua une Dame qui étoit debout ſur ſa porte. Ce qui lui fit remarquer cette Dame, c'eſt qu'elle eut toûjours les yeux attachez ſur ſon cheval, tant qu'il fut à la portée de ſa vûë C'étoit une femme tres-grande, un peu vieille, plus

laide que belle, & vêtuë d'une robe de chambre abbatuë, noire, dont les manches descendoient jusqu'au poignet, comme les porteroit une veuve, ou une devote de profession ; on dit qu'elle étoit l'une & l'autre. Cet habillement lugubre, cette laideur, cette vieillesse, cette haute taille, ces regards fixes & attachez ; tout cela embarassa Monsieur Oufle, & lui donna occasion de faire quelques réflexions qui n'étoient pas favorables pour la Dame, & qui lui firent même craindre en general, qu'elle n'eût quelque mauvais dessein sur lui ; je dis, en general ; car alors son jugement ne tomba sur rien de particulier. Il continua cependant son chemin, & alla dîner dans sa maison. L'aprés-dînée, son fils Sansugue s'avisa aussi d'aller sur le même cheval, (mais à l'inçû de son pere, & aprés avoir pris ses précautions, afin qu'il n'en fût pas instruit) à une maison de campagne d'un de ses amis, qui donnoit un cadeau à quelques Dames, & qui l'avoit convié

avec toutes les instances possibles de se trouver à ce regal. Le tout se passa aussi agréablement, que des personnes de l'un & de l'autre sexe, assemblées pour se divertir, le pouvoient souhaiter. Je ne donne pas le détail de cette partie de plaisir; car il seroit fort inutile pour l'avanture dont j'ai à parler. Mais il est nécessaire pour l'intelligence de la même avanture, d'ajoûter que Sansugue revint le soir, monté lui deuxiéme sur le beau cheval de son pere, c'est-à-dire, avec une jeune Dame qu'on appelloit sa Maîtresse, & qui étoit, aussi-bien que lui, plus pressée que les autres de s'en retourner. La double charge que portoit ce cheval, & la violence qu'on lui fit pour le presser d'arriver aussi-tôt qu'on le souhaitoit, le mirent dans un tel état, que le lendemain, il parut dans un accablement si grand, qu'à peine pouvoit-il marcher. Mornand, qui étoit du secret de Sansugue, lui en donna avis; ils convinrent ensemble de ne rien dire du tout de cette malheureuse

partie ; mais ſeulement d'avertir Monſieur Oufle du mauvais état où ſe trouvoit ce pauvre animal. Mornand ſe chargea d'annoncer cette mauvaiſe nouvelle , ce qu'il fit ſans difficulté ; parce qu'il s'attendoit bien que ſon maître ne mettroit rien à cet égard ſur ſon compte. Il ne ſe trompoit pas ; car auſſi-tôt que Monſieur Oufle l'eût appriſe, & aprés avoir vû ſon cheval, bien éloigné de s'aller imaginer que Sanſugue & Mornand y euſſent quelque part, il rappella dans l'inſtant l'idée de la Dame, grande, vieille, laide & habillée de noir, qu'il avoit remarquée la veille, autant qu'il en avoit été remarqué lui-même. En un mot, il crut que c'étoit une Sorciere, qu'elle avoit enſorcellé ſon cheval par ſes regards fixes, jugeant qu'il étoit impoſſible que le petit voyage qu'il avoit fait le jour précedent, eût été capable de le réduire dans cette extrêmité, & que cet accident n'avoit pû être ſi promptement produit, que par quelque malefice des plus prompts & des

plus violens. De ce jugement il passa d'abord dans la résolution d'en découvrir la verité, par un moyen aussi des plus violens ; c'est celui qu'on apprendra dans la notte ci-dessous (*a*). Il se ravisa pourtant, & pensa qu'il étoit plus à propos d'aller auparavant trouver la Dame, & de l'engager par raison, par douceur, par prieres, ou bien par menaces à ôter le prétendu sort. Il prit donc ce dessein ; mais il ne se mit en état de l'executer, qu'aprés s'être précautionné selon ses lectures, pour ne s'exposer pas en danger d'être lui-même ensorcellé. Il ne se conten-

(*a*) Quand on veut sçavoir en Allemagne qui est la Sorciere qui a rendu un cheval impotent & maleficié, on va querir les boyaux d'un autre cheval mort, en les traînant jusques-à quelque logis, sans entrer par la porte commune, mais par la cave ou par dessous terre, & là font brûler les boyaux du cheval. Alors la Sorciere qui a jetté le sort, sent en ses boyaux une douleur colique, & s'en va droit à la maison où l'on brûle les boyaux, pour prendre un charbon ardent, & soudain la douleur cesse : & si on ne lui ouvre la porte, la maison s'obscurcit de tenebres avec un tonnerre effroyable, & menace de ruine, si ceux qui sont dedans, ne lui ouvrent. Bodin 280.

ta pas d'un préservatif ; il s'arma de tous ceux qu'il pût trouver dans sa Bibliotheque. Ces préservatifs paroîtront assuremment pitoyables aux lecteurs judicieux ; mais ces mêmes lecteurs auroient paru aussi-bien pitoyables à Monsieur Oufle, s'ils lui avoient marqué n'y avoir point de confiance. C'est ainsi que les hommes estiment ou méprisent, selon les tours qu'ils donnent à leur imagination, quand ils se trouvent dans des esprits qui, comme Monsieur Oufle, croyent sans raisonner, ou ne raisonnent que pour appuyer & autoriser ce qu'ils croyent sans raison.

Venons à ces preservatifs ; il mit dans ses poches du sel (*b*) ; & quelques oignons (*c*) ; il cracha sur son urine

(*b*) Il y en a qui portent sur eux du sel, ou un noyau de datte poli, afin de chasser les malins Esprits. M. Thiers 172.

(*c*) La Dame de Chantocorena ayant jetté des poudres sur un jardin & sur un pré, elle infecta tout, excepté les oignons. Je ne sçay si c'est que le Diable respectât l'oignon, parce que les Anciens le tenoient aussi grand Dieu que lui. De Lancre p. 140.

(d); & s'en lava enſuite les mains & les pieds (e); il cracha encore ſur le ſoulier de ſon pied droit (f); ſur ſes cheveux (g); & trois fois dans ſon ſein (h); il caſſe un miroir exprés, pour

(d) Selon Pline, pour ſe garentir des enchantemens, il faut cracher ſur l'urine recente, ou ſur le ſoulier droit. Le Loyer. 830.

(e) OſtanesMage diſoit que contre les ſortileges il faut mouiller le matin ſes pieds d'urine humaine. Ibid.

Laver les mains le matin avec de l'urine, pour détourner les malefices, ou pour en empecher l'effet. C'eſt pour cela que le Juge Paſchaſe fit arroſer d'urine ſainte Luce, parce qu'il s'imaginoit, qu'elle étoit Soreiere, & que par ce moyen, elle ne pourroit éluder la force des tourmens qu'il lui préparoit, *Apud Surium*. M. Thiers t. 1. p. 171.

(f) Cracher ſur le ſoulier du pied droit, avant que le chauſſer, afin de ſe preſerver de malefices. M. Thiers t. 1. p. 170.

(g) Cracher trois fois ſur les cheveux qu'on s'arrache en ſe peignant, avant que de les jetter à terre, pour ſe preſerver de malefices. Id. p. 171.

(h) Cracher une ou trois fois dans ſon ſein, afin de n'être point charmé. Id. Ibid.

Tibulle dit l. 1. Eleg. 2.

Deſpuit in molles & ſibi quiſque ſinus.

en mettre plusieurs morceaux sur ses épaules (*i*); de deux cannes, il en fait faire une; mais de telle sorte, qu'elle puisse contenir de l'argent vif (*k*); sans qu'il courre risque de s'en échaper; il graisse lui-même ses souliers d'oing de pourceau (*l*); il envoye acheter un petit balay (*m*); pour l'emporter

(*i*) Certaines femmes superstitieuses attachoient aux épaules de leurs enfans des morceaux de miroirs cassez, ou des pieces de cuir de Renard ou de Brebis, afin de les garentir de la vûë empoisonnée des Sorciers. Martin de Arles. *Tract. de Superstit.* M. Thiers t. 1. 366. 367.

(*k*) Qui pourra se persuader que l'argent vif renfermé entre deux cannes, empêche toutes sortes de charmes & de sortileges? L'Incred. Sçav. p. 964.
On dit que l'argent vif, mis entre deux cannes, empêche les enchantemens. Delrio. p. 9.

(*l*) Bodin dit l. 4, c. 4. que les Magistrats ou Juges en Allemagne font prendre à de jeunes enfans des souliers neufs graissez d'oing de pourceau, & les envoyent à l'Eglise avec cette chaussure, laquelle a une telle vertu que, s'il y a des Sorcieres dans l'Eglise, elles n'en peuvent jamais sortir, s'il ne plaît à ceux qui ont aux pieds cette sorte de souliers.

(*m*) Pour empêcher qu'un Sorcier ne sorte du logis où il est, mettre des balais à la porte de ce logis. M. Thiers t. 1. p. 389.

chez la Dame, & s'en ſervir conformement aux avis que lui donnoient ſes lectures; il emporte auſſi une eſpece d'échaudé, pour le donner au premier pauvre qu'il trouveroit en ſon chemin (*n*). Voilà certes des précautions bien bizarres. Je ne penſe pas qu'on y remarque, (du moins j'en oſe juger ainſi par moi-même) aucune proportion entre leurs proprietez, & les prétendus ſortileges qu'on ſe propoſe de combattre par leur ſecours. Mais en fait de ſuperſtitions, il ne faut pas raiſonner à la rigueur; car elles n'y trouveroient point du tout leur compte. Que dis-je, raiſonner à la rigueur? il ne faut point du tout raiſonner, pour y trouver de la raiſon; car ce ſeroit temps mal employé & peine perduë. Eſt-ce que ſi dans cette matiere, on ne ſe vouloit laiſſer conduire que par de judicieux raiſonne-

(*n*) On enſeigne, pour rompre le ſort d'une perſonne charmée, à faire paîtrir un gâteau triangulaire de ſaint Loup, & le donner par aumône au premier pauvre qu'on trouvera. Cir.

mens, on se trouveroit dans la necessité de combattre ces ridicules précautions qu'on prend contre les malefices? Non certes, on ne seroit point dans cette necessité, puisqu'on n'admettroit point du tout ces malefices pour aussi efficaces, & aussi formidables qu'on les fait, par les histoires qu'on en raconte, & qu'ainsi ne reconnoissant point leur vertu & leur puissance, on n'auroit point sujet de les craindre, ni par consequent sujet de se précautionner pour s'en défendre. Monsieur Oufle sçavoit encore d'autres prétendus préservatifs ; mais comme il étoit pressé, il ne put les mettre en usage ; parce qu'il ne lui étoit pas aisé de les trouver promptement ; ce sont ceux-ci. Avoir des os de ses parens (*o*) ; du cuir pris sur

(*o*) Les Caraïbes, pour se garentir des sortileges, mettent dans une calebace les cheveux ou quelques os de leurs parens défunts, disans que l'esprit du mort parle là-dedans, & les avertit du dessein de leurs ennemis. De la Borde. Le Monde Ench. t. 1. p. 128.

le front d'une hyene (p); de certains excremens (q); qu'on n'a pas aussi facilement, qu'on le souhaiteroit; un saphir blanc, gravé (r) d'une maniere Talismanique, & une certaine fleur qu'on appelle gans de Notre Dame (s).

(p) Selon Pline l. 22 c.3. on arrachoit le cuir du front de la Hyene, & on le portoit sur soi contre les enchantemens.

(q) Il y en a qui oignent le dehors & le dedans de leurs navires d'excremens de jeunes pucelles, pour se preserver des malins Esprits. Selon Damien Goés de Portugal *de Lappiorum regione.*

Le sang m . . . de la femme attaché contre les potteaux d'une maison détruit les malefices. Le Loyer p. 830.

(r) Pline dit l. 37. c. 9. que le Saphir blanc, où le nom du Soleil & de la Lune soit gravé & pendu au cou avec du poil de Cynocephales, sert contre tous charmes, & donne la faveur des Rois. Mais il faut trouver les Cynocephales, qui ne furent onques. Demonomanie de Bodin p. 282.

(s) Chez les Anciens il y en avoit qui portoient sur leur front en forme de couronne, la fleur qu'on appelle *les gans Notre-Dame*, & en latin *Bacchar*, de peur qu'une mauvaise langue ne les charmât; ce que dit Virgile en ces termes :

Bacchare frontem
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.

Le Loyer p. 256.

Il part donc de chez lui avec toute cette munition extraordinaire & antimagique, dont je viens de faire le recit. Il tenoit à la main sa mysterieuse canne. Il donna au premier pauvre qu'il rencontra, son gâteau triangulaire. Etant arrivé chez la Dame, il met son petit balay derriere la premiere porte, sans que personne s'en apperçût, & entre ensuite chez elle assez brusquement. Elle sortoit de table, & lavoit ses mains. La premiere pensée qui lui vint; ce fut de boire l'eau dont elle s'étoit lavée, & pour cause, comme on le verra dans la notte (*t*) Il se retint pourtant, & ne poussa pas son extravagance superstitieuse jusqu'à un excez si sordide, si dégoûtant, si vilain. Dans le temps qu'il entra, elle étoit avec une jeune fille qui la servoit;

(*t*) Le Lave-main, dont usent les Sorcieres de Labourt, se fait ainsi. On fait venir la Sorciere qui est soupçonnée d'avoir donné un malefice à quelqu'un, & lui ayant fait laver les mains dans quelque bassin, on fait boire les ordures qui restent à la personne ensorcellée. De Lancre p. 357.

& ſur ce qu'il commença ſon compliment, par lui dire qu'il ſouhaitoit lui parler en particulier, elle fit retirer la petite fille dans une chambre prochaine. Celle-ci, en ſe retirant dans cette chambre, en laiſſa la porte entr'ouverte; parce que la curioſité la tenta de voir ce que cet homme vouloit à ſa maîtreſſe. Il fut quelque temps ſans parler; & cela, parce que regardant fixement cette femme, il remarqua, qu'elle avoit beaucoup de rouſſeurs ſur le viſage, & qu'il ſe reſſouvint alors, que quelqu'un de ſes Auteurs avoit dit (*u*), que c'étoit une marque, qu'on ne pouvoit évoquer le Diable, ni avoir aucun commerce avec lui. Cependant, comme il s'aviſa de s'imaginer qu'il pouvoit ſe méprendre, en rappellant dans ſa memoire le texte de cet auteur, il ne s'arrêta point dans l'execution du deſſein qu'il avoit for-

(*u*) Les Magiciens diſent que ceux qui ont des rouſſeurs au viſage, ne peuvent faire venir les Demons, quoiqu'ils les évoquent. Le Loyer p. 830.

mé pour cette visite. Je ne rapporterai point toutes les circonstances de cette conversation; il suffit de dire, qu'elle fût tres-vive de part & d'autre; ce qu'on croira facilement, puisqu'elle roula toute sur une accusation fort injurieuse, & en même-tems tres-injuste. Les emportemens furent reciproques; & enfin le tout se termina par une action tres-honteuse que fit Monsieur Oufle. L'action étoit tres-honteuse par elle-même; mais il faut rendre justice à ce bon-homme, en reconnoissant que l'intention ne l'étoit point. Elle étoit seulement impertinente & ridicule. Il avoit lû, que si l'on déroboit (x) quelque chose aux gens qu'on soupçonne d'être Sorciers, on se garentissoit de tous leurs malefices. C'est à cause de cette lecture qu'il mit en cachette dans sa poche en sortant une montre assez riche,

(x) Emprunter quelque chose d'un Sorcier ou d'une Sorciere, ou leur dérober quelque chose, pour se garentir contre leurs malefices. M. Thiers. t. 1. p. 172.

qui étoit ſur une table. Il ne fit pourtant pas ſi ſecretement ce vol, qu'il ne fût connu par la petite ſervante, qui, par la porte entrouverte de la chambre où elle étoit, voyoit & examinoit tout ce qui ſe paſſoit dans l'autre. Auſſi-tôt qu'il fût ſorti, elle en avertit ſa maîtreſſe. Celle-ci ſur le champ, court aprés lui, & enfin ne l'atteignit, que, dans le temps qu'il entroit dans ſamaiſon; elle monta, criant au voleur, & faiſant un vacarme épouventable dans ce logis. Madame Oufle, ſes enfans, & Mornand accoururent à ce bruit, pour voir ce qui en étoit la cauſe. La Dame demande juſtice, accuſe Monſieur Oufle d'avoir volé ſa montre, & ſe jette ſur lui, pour le foüiller; Madame Oufle & ſes enfans ſe jettent auſſi ſur elle, & commençoient à faire mains baſſes ſur ſes épaules, lorſque notre voleur arrête toutes ces violences par ces paroles prononcées à haute voix, & d'un ton d'oracle; patience ma " femme; patience, mes enfans; pa- "

tience, Mornand ; patience, vous, «
Madame, qui m'accusez. Ce mot «
de patience si souvent répeté, arrêta en effet les combattans. Il tire ensuite la montre de sa poche, & en même-temps un livre de sa bibliotheque, où il montra le beau texte qui l'avoit engagé à commettre ce larcin. La Dame se saisit de la montre ; puis lui laisse dire ce qu'il veut. Il raconte en sa presence, à sa famille, son soupçon, & la conversation qu'il venoit d'avoir. Le fruit de toute cette narration, ce fut qu'on reconnut generalement, que Monsieur Oufle étoit le fou le plus superstitieux qu'on eût jamais vû. La Dame considerant ce qui s'étoit passé chez elle & ce qui se passoit alors dans le lieu où elle étoit, rendit justice à ce pauvre homme, en ce qu'elle ne le crut point veritablement voleur ; mais seulement veritablement fou. Madame Oufle & ses enfans lui marquerent tous les chagrins possibles, de ce qu'on s'étoit servi à son égard de manieres un peu

trop violentes ; elle reçût parfaitement bien ces demonstrations de repentir ; elle témoigna qu'elle n'en conserveroit aucun ressentiment contre eux ; mais plûtôt, qu'elle étoit émuë de compassion, à cause des peines que cet homme pouvoit leur faire, par l'extravagance de ses imaginations. Sansugue, qui remarquoit que son pere la soupçonnoit encore de magie ; pour lui ôter cette ridicule idée de l'esprit, avoüa de bonne foy son voyage, avec toutes ses circonstances ; & ainsi lui fit connoître, qu'il étoit le seul Magicien qui avoit maleficié son cheval. Monsieur Oufle, qui vouloit absolument, comme tous ceux de son caractere, avoir eû raison dans tout ce qu'il avoit fait, marqua qu'il ne croyoit rien de ce que son fils lui disoit. Il commençoit pourtant interieurement à le croire, & il en fut entierement convaincu dans la suite ; car on lui donna tant de preuves de cette malheureuse partie de plaisir, qui avoit causé le mauvais état où

étoit ſon cheval, qu'il ne lui fut pas poſſible d'en douter. La Dame ſe retira fort contente ; elle lia même pour toûjours une étroite amitié avec Madame Oufle ; & dans ce commerce, elle montra qu'elle n'étoit aſſurement point du tout Sorciere. Le cheval, aprés quelques jours de repos, reprit ſa premiere vigueur ; & Monſieur Oufle ne ceſſa point d'être ſuperſtitieux & viſionnaire.



CHAPITRE XI.

Deſcription de l'Aſſemblée des Sorciers qu'on appelle Sabbat.

NOus avons vû combien Monſieur Oufle étoit perſuadé de la puiſſance qu'on attribuë aux Sorciers ; ſa facilité à croire toutes les hiſtoires qu'il en liſoit, ou qu'il en entendoit dire ; & les frayeurs que lui cauſoient ces hiſtoires. On doit juger de ces frayeurs, de cette credulité, de cette perſuaſion, qu'il ne doutoit


DESE SABBAT.
Tom.2.p.

DESCRIPTION DE L'ASSEMBLÉE DES



DES SORCIERS QU'ON APPELLE SABBAT. *Tom. 2. p. 1.re*



d'aucun de tous les contes qu'on fait de leurs assemblées qu'on appelle Sabbat. En effet, il avoit étudié cette matiere à fond ; il sçavoit parfaitement tout ce que les auteurs en ont écrit ; les moindres circonstances lui en étoient connuës ; & comme il avoit appris par ses lectures, que tout étoit surprenant, prodigieux, merveilleux, dans ces assemblées diaboliques, il ne souhaitoit rien tant, que d'assister à quelqu'une, comme spectateur, & non pas comme Acteur ; car, quelque superstitieux qu'il fût, il n'étoit pas homme à vouloir se donner au Diable, faire un pacte avec lui, devenir Sorcier. Il souhaitoit seulement voir une fois le Sabbat, afin de remarquer si tout ce qu'il en avoit lû, & qu'on lui en avoit dit, étoit veritable. Lui & l'Abbé Doudou s'étoient amusez à faire un recueïl de tout ce que les Demonographes en rapportoient ; & ainsi ils étoient parfaitement instruits de tout ce qui s'y passe. C'est sur ce recueil que j'ai composé la description

d'au
de l
bat.
tier
tou
les
toi
pri
ſur
dar
ſou
qu
no
ſu
ho
bl
So
u
ſi
lu
&
f
I
a

d'aucun de tous les contes qu'on fait de leurs assemblées qu'on appelle Sabbat. En effet, il avoit étudié cette matiere à fond ; il sçavoit parfaitement tout ce que les auteurs en ont écrit ; les moindres circonstances lui en étoient connuës ; & comme il avoit apris par ses lectures, que tout étoit surprenant, prodigieux, merveilleux, dans ces assemblées diaboliques, il ne souhaitoit rien tant, que d'assister à quelqu'une, comme spectateur, & non pas comme Acteur ; car, quelque superstitieux qu'il fût, il n'étoit pas homme à vouloir se donner au Diable, faire un pacte avec lui, devenir Sorcier. Il souhaitoit seulement voir une fois le Sabbat, afin de remarquer si tout ce qu'il en avoit lû, & qu'on lui en avoit dit, étoit veritable. Lui & l'Abbé Doudou s'étoient amusez à faire un recueïl de tout ce que les Demonographes en rapportoient ; & ainsi ils étoient parfaitement instruits de tout ce qui s'y passe. C'est sur ce recueil que j'ai composé la description

qu'on va lire. On verra ſi ce pauvre viſionnaire avoit raiſon d'être à cet égard, auſſi credule qu'il l'étoit. Pour moi, je l'avouë, il m'y paroît ſi peu de vrai-ſemblance, & de poſſibilité, que j'aurois honte de moi-même, ſi j'avois ajoûté foi à de telles impertinences. Le Lecteur jugera ſi ma honte ſeroit bien fondée.



Deſcription du Sabbat.

POur faire une juſte deſcription du Sabbat, & qui ſoit telle, qu'on en rapporte par ordre toutes les circonſtances, il faut répreſenter le lieu où on le fait, le temps auquel on le fait, comment on connoît ce temps, de quelle maniere on s'y tranſporte, comment le Diable s'y comporte & s'y fait voir, & à quoi s'occupent les Sorciers & les Sorcieres qui y aſſiſtent. Examinons donc pié à pié, & avec toute l'exactitude poſſible, cette prétenduë diabolique aſſemblée. Elle ſe-

ra, à la verité, effroyable; mais le ridicule qui l'accompagnera, pourra la rendre divertiſſante pour ceux qui ne la regarderont pas auſſi ſerieuſement, que feroient Monſieur Oufle & ſes ſemblables.

Diſons d'abord quelque choſe de ſon origine & de ſon nom. Le Loyer ſoûtient l. 4. des Spectres, chap. 3. qu'Orphée inſtitua la Confrairie des Orpheoteleſtes, parmi leſquels Bacchus tenoit anciennement pareil lieu que le Diable fait aujourd'hui en l'aſſemblée des Sorciers, qui ont tiré toutes leurs façons de faire & leurs ſuperſtitions de ces Orpheoteleſtes. Le même Loyer remarque, que ce que l'on chantoit aux orgies *ſaboé, evohé*, répond au cry & au mont-joye des Sorciers, *har*, *ſabat*, *ſabat*, & que Bacchus, qui n'étoit qu'un Diable déguiſé, ſe nommoit *Sabaſius*, à cauſe du Sabat de ces bacchanales, auquel, aprés qu'ils étoient initiez, ils avoient coûtume de dire: *J'ai bû du tabourin, & j'ai mangé du cymbale, & ſuis fait*

profez. Ce que le Loyer dit, qu'il faut expliquer de telle façon, que par le cymbale, on entende le chaudron & bassin, dont ils usoient, comme les Sorciers Modernes, pour cuire les petits enfans qu'ils mangeoient; & par le tabourin, la peau du bouc enflée, de laquelle ils tiroient le jus & consommé pour boire, & être admis par ce moyen, aux ceremonies de Bacchus. Voyez Naudé. apol. p. 129. 130. On a encore dit que le mot Sabbat, est donné à l'assemblée des Sorciers, à cause qu'ils s'assemblent d'ordinaire le Samedy.

Quand le Diable a résolu de faire le Sabbat, il choisit d'ordinaire un carrefour [a] ou quelque place qui soit auprés d'un lac, ou d'une mare; le carrefour apparemment, afin que le lieu de cette sorciere d'assemblée soit à la portée de ceux qui y doivent

(a) Le Lieu ordinaire du Sabbat est aux Carrefours, comme disoit Isaac de Queyran, ou aux places des Paroisses au devant des Eglises, ou en quelque lieu desert & sauvage. De Lancre. p. 68. 69.

venir, enſorte qu'ils ne ſoient point obligez de prendre de longs détours, pour s'y rendre. Il pourroit pourtant y avoir quelque défaut dans cette raiſon, à conſiderer quelques-unes des manieres avec leſquelles on s'y tranſporte, comme nous le verrons dans la ſuite. Mais, quand cette raiſon ne ſeroit pas tout-à-fait raiſonnable, cela ne devroit pas paroître ici fort étrange, puiſque tout ce qu'on dira de cette aſſemblée, ne le ſera pas plus. Quant à la mare ou au lac, les Sorciers aſſurent que ce qui engage à faire ce choix, c'eſt que l'on en bat l'eau, & que par ce battement on excite [*b*] de furieux orages. Car le Diable & ſes Diſciples ne ſongent

(*b*) L'adoration faite dans le Sabbat au Diable, on mene les enfans qu'on lui a preſentez prés d'autres enfans le long d'un ruiſſeau; car le ſabbat ne ſe fait gueres, que ce ne ſoit pres d'un lac, ou d'un ruiſſeau, ou de quelque mare, afin de battre l'eau, pour faire la grêle & exciter des orages; & là on leur baille une gaule blanche, & des crapaux à garder; puis ayant demeuré quelques années en cet état ſelon leur âge, on les met à un degré plus haut, & on les admet à la danſe. De Lancre. p. 75. 76.

qu'à faire du mal, ou du moins, à donner de la crainte & de la frayeur. Il ne croît [c] rien, dit-on, dans le lieu où se fait le Sabbat. Cela n'est pas difficile à croire, puisqu'ayant été foulé par tant de Diables qui ont les pieds extrêmement chauds, il faut nécessairement qu'il soit brûlé, & que, par consequent, il devienne fort sterile.

C'est ordinairement pendant la nuit que s'execute cette bacchanale demoniaque. On prétend, que toutes sortes de nuits ne lui conviennent pas; mais seulement celles du Mercredy au Jeudy, ou du Vendredy au Samedy [d]. Quelques-uns veulent que

(c) Le Lieu où les Sorciers dansent, reçoit une telle malediction, qu'il n'y peut croître ni herbe ni autre chose. Strozzi, Auteur Italien dit l. 4. c. 4. *Del palagio degli incanti:* avoir vû dans un champ à Castelnovo prés de Vincense, un cercle en rond à l'entour d'un chataigner, où les Sorciers étant au sabbat, avoient accoutumé de danser, si foulé, que jamais herbe n'y pouvoit naistre. Id. 209.

(d) Les jours ordinaires de la convocation du sabbat, ou pour mieux dire, les nuits, sont celles du Mercredi venant au Jeudi, ou du Vendredi venant au Samedi. Id. 66.

l'heure

l'heure de midy [*e*] n'en soit pas exempte : Ces fripons de sorciers sont bien hardis de s'assembler ainsi, & de faire des choses si horribles & si épouventables en plein jour ! sans doute ce n'est que dans les plus retirez & les plus affreux deserts, qu'ils s'assemblent alors ; ou bien le Diable prend de l'air & en épaissit autant qu'il en faut pour les cacher ; & ainsi, quand il arrive que l'air est devenu subtil en un endroit, n'est-ce point parce qu'il s'est fait un Sabbat qui a été cause qu'on en a enlevé une partie ? S'il s'en faisoit plusieurs en même-temps de la même maniere, certes nous courerions risque de perdre enfin la respiration. On dira que je badine. Quoi ! le sujet ne le merite-t-il pas bien ? Dans peu je n'aurai pas tant de raison de badiner & de rire ; je veux dire, quand je parlerai des choses abominables & execrables qu'on prétend qui

(*e*) Catherine de Naguille de la Paroisse d'Ustarits, âgée d'onze ans & sa compagne nous ont assûré qu'elles avoient été au sabbat en plein midy. Ibid.

s'y font, & que je tâcherai cependant d'enveloper de mon mieux ; car, à Dieu ne plaiſe, que ſuivant l'exemple de quelques Demonographes, je ne ménage pas mieux qu'eux la religion & la pudeur.

Quand l'heure du Sabbat eſt venuë, les Sorciers ne s'endorment point, à cauſe d'une marque [*f*] qu'ils ont exprés, afin de les tenir éveillez pour ce temps. On dit cependant ailleurs, qu'il faut dormir alors, ou du moins avoir un œil fermé [*g*]. Comment accorder tout ceci ? voilà un beau ſujet de diſſertation pour ceux qui ont tant d'envie d'en faire! Pour moi, je ne prendrai point du tout cette peine. Je voudrois premierement être aſſuré du fait. Encore ne ſçai-je ſi en

(*f*) Il y en a qui ont dit que la marque des Sorciers ſe donne par Satan, afin que ceux qui l'ont, ne s'endorment jamais, & ne perdent l'heure du ſabbat. Maiol. l. 3. t. 2.

(*g*) Une Sorciere dit qu'on n'alloit jamais au ſabbat qu'on n'eût dormi, qu'il ſuffiſoit ſeulement d'avoir fermé un œil ; car en cet inſtant on y eſt tranſporté. De Lancre p. 98.

étant aſſuré, je le jugerois digne de m'en occuper. Que de temps qu'on ne perdroit point, que de peines on s'épargneroit, ſi on ne travailloit que ſur des ſujets vrais, utiles, & ſolides! Il y auroit beaucoup moins d'auteurs, & par conſequent, beaucoup moins de lecteurs de bagatelles. Il faut pourtant tout dire; c'eſt que ces bagatelles que je mépriſe, ſont ſouvent ce qui réüſſit le mieux, & qui eſt le plus agréablement reçû. Qu'on preſente un livre qui contienne une morale judicieuſe, ou qui combatte une erreur populaire, ou qui donne des inſtructions ſages & prudentes pour la conduite, même des preuves inconteſtables pour montrer ce qu'on doit croire & pratiquer; comme on s'ennuie extrêmement du ſerieux de cet ouvrage, il reſte dans l'obſcurité de la boutique du Libraire, autant d'années, que l'auteur a employé de jours à le mettre en lumiere; au lieu qu'un autre plaiſamment inventé, & ſeulement propre pour amuſer & divertir,

attire de tous côtez tant d'acheteurs, si empressez à l'avoir, qu'on est obligé de ne le vendre que broché, parce qu'on n'a pas le loisir de lui donner une veritable relieure. Notre temps en fournit grand nombre, dont plusieurs ont réüssi de cette maniere, sans que le Diable s'en soit mêlé; je dis, sans que le Diable s'en soit mêlé; parce qu'il y en a eû aussi, ausquels il a eû en un sens quelque part; & il faut dire la verité; ceux-ci avoient leur merite; mais qu'il n'en tire point de gloire, le méchant, le vilain qu'il est; car ceux qui l'ont fait parler, y avoient beaucoup plus de part que lui. Tout Ange qu'il est [j'entends mauvais Ange] pourroit-il se résoudre à parler si judicieusement & avec tant de sagesse..... Mais je m'égare insensiblement; il semble que je ne songe plus au Sabbat. J'y reviens.

Selon les Demonographes, quand il faut se trouver au Sabbat, & que l'heure en est venuë, une espece de

mouton [*h*] paroît dans l'air. Un mouton dans l'air, pour assembler des Sorciers ! quelle raison peut-on donner d'une apparition si peu proportionnée au sujet? Je ne la devine point. C'est au Diable à nous la faire connoître. Peut-être lui-même y seroit-il bien embarassé ; peut - être encore n'a-t-il jamais eû cette idée d'apparition, ni encore moins le dessein de l'executer, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il ne paroît point en brebis ni en agneau. Les deux derniers, ***peut-être*** sont beaucoup de mon goût.

Quoiqu'il en soit, le lieu étant fixe, l'heure étant venuë; les avertissemens, tels qu'ils soient, étant donnez, chacun songe à se trouver incessamment au rendez-vous ; car il en coûte (*i*), si l'on ne s'y trouve pas soi-même ;

(*h*) Quelquefois le Diable fait paroître comme un mouton dans une nuée, pour avertir les Sorciers de s'assembler. De Lancre p. 504.

(*i*) Nous avons ouï une infinité de Sorcieres & de témoins, qui disent avoir payé les défauts, quand on ne va pas au sabbat, tantost un demi-quart d'écu chaque fois, tantôt dix sous. Id. p 91.

mais encore, si l'on n'y fait pas trouver ceux qu'on a promis d'y conduire (*k*). Le Diable veut absolument qu'on lui tienne parole, quoiqu'il ne soit rien moins qu'exacte à tenir celles qu'il a données ; on en voit une infinité d'exemples dans les histoires des Sorciers. On y apprend, que ce mauvais esprit trompe continuellement, ou par des équivoques, ou par des fascinations d'yeux, ou par je ne sçai combien d'autres supercheries, qu'il sçait & qu'il se fait un grand plaisir de mettre en pratique. Ce malheureux en sçait bien long, quand il s'agit de faire du mal; & il voudroit en pouvoir faire beaucoup plus qu'il n'en sçait. Que nous serions à plaindre, si son pouvoir avoit autant d'étenduë, que sa volonté ?

Il s'agit donc à present de se transf-

(*k*) Si une Sorciere avoit promis de mener au sabbat le fils d'un gueux son voisin dans huit jours, on lui baille quelque délai, dans lequel, si elle n'en peut venir à bout, il faut qu'elle presente son propre fils, ou quelqu'autre d'aussi haut prix, ou plus; autrement elle est fort maltraitée. Id. 68.

porter au Sabbat; les voitures ne manqueront pas; le Diable en fournira de plusieurs sortes. Aux uns il donnera ou un balay, ou un bouc, ou un asne, ou un cheval (*l*). Il suffira aux autres de s'oindre d'un certain onguent, & de prononcer certaines paroles pendant cette onction [*m*]. Ces paroles ne sont

(*l*) Le Diable les transporte au sabbat montez sur des bâtons, ou sur des balais, ou en forme de bouc, d'âne, de cheval ou autre animal. Ces bâtons sont oints de quelque onguent ou graisse, & cet onguent est composé de graisse d'enfant qu'ils ont meurtri. Id. 112.

Les Sorcieres de France, dit Bodin, croyent se mettant un balai entre les jambes, & disant quelques paroles, elles sont transportées sans graisse ni onction. Au contraire celles d'Italie ont toûjours un bouc à la porte qui les attend, pour les transporter. Id. 113.

Jeanne Harvillier, native de Verbery prés Compiegne, Sorciere dit que sa mere l'avoit presentée au Diable dés l'âge de douze ans, grand homme noir, vêtu de drap noir; qu'elle eut copulation charnelle depuis ce temps-là avec lui, jusqu'à cinquante ans, ou environ, qu'elle fut prise; que le Diable se presentoit à elle, quand elle vouloit, éperonné, botté, une épee au côté, & son cheval à la porte, que personne ne voyoit qu'elle; qu'elle couchoit même avec lui & son mari, sans que celui-ci s'en apperçût. Bodin. Pref.

(*m*) Lorsque les Sorcieres s'oignent, elles disent & repetent ces mots: *Emen-Hetan*, *Emen-Hetan*,

pourtant pas toûjours néceſſaires; car tel s'eſt oinct de cet onguent, ſans les prononcer, qui s'eſt trouvé au Sabbat [*n*], auſſi-bien que ceux qui les avoient prononcées. Il y en a d'autres qui font ce voyage ſans onction & ſans paſſer par les tuyaux des cheminées [*o*]. (il faut remarquer que les cheminées font des merveilles dans la ſorcellerie, à cauſe de leur noirceur). Je ne ſçai point du tout qu'elle eſt la voitu-

qui ſignifient, *ici-&-là*, *ici-&-là*. De Lancre p. 392.

(*n*) Un Charbonnier ayant été averti que ſa femme alloit au ſabbat, l'épia. Une nuit, faiſant ſemblant de dormir profondement, elle ſe leva, ſe frotta d'une drogue, & diſparut. Il en fit autant enſuite, & fut tranſporté par la cheminée dans la cave d'un Comte, homme de conſideration dans le pays, & là il trouva ſa femme. Celle-ci l'ayant apperçû, fit un ſigne, & il ne reſta que le Charbonnier dans la cave, où étant pris pour un voleur, il avoua tout ce qui s'étoit paſſé à ſon égard, & ce qu'il avoit vû dans cette cave. Delrio. p. 177.

(*o*) Nous ſommes certains, par la dépoſition de plus de vingt ou trente témoins de bon âge, que pluſieurs Sorcieres vont au ſabbat, ſans être ointes, ni graiſſées de choſe quelleconque, & qu'elles ne ſont tenuës de paſſer par les tuyaux des cheminées, non plus que par autre lieu. De Lancre p. 114.

re de ceux-ci; je n'ai trouvé aucun éclairciſſement là-deſſus. Ceux qui me l'ont appris, n'en ſçavent apparemment pas plus que moi; eſt-ce que, s'ils l'avoient ſçû, ils ne nous en auroient pas inſtruits? Ces auteurs aiment trop à dire des choſes extraordinaires, pour taire la moindre de celles qui ſeroient venuës à leur connoiſſance. Laiſſons donc aller ces derniers Sorciers, comme il leur plaira; c'eſt au Diable à prendre ce ſoin pour eux, auſſi-bien que pour ceux qui ſont renfermez dans les priſons; car on prétend, que quelque reſſerrez & enchainez qu'ils ſoient, ils vont au Sabbat, comme ceux qui ſont libres [*p*]; & qu'ils y menent avec eux ceux qui veulent bien les ſuivre.

Je ne ſçaurois m'empêcher de faire cette réflexion, & je croi que le lecteur la fera comme moi. D'où vient que

(*p*) Les Sorcieres, bien qu'elles ſoient priſonnieres, ne laiſſent pas de mener au ſabbat les enfans ou filles qu'elles ont enſorcellez ou gâtez, tout ainſi que ſi elles étoient en liberté. De Lancre p. 101.

ces miſerables ayant la liberté de ſortir de priſon, ſont aſſez foux pour y retourner, & ainſi s'expoſer au danger preſqu'immanquable de ſouffrir les tourmens, dont on punit ceux de leur profeſſion? Si l'on dit que c'eſt le Diable qui les y force, qu'on m'explique donc comment il s'y prend pour les y forcer. Leur ôte-t-il abſolument la liberté de faire ce qu'ils veulent? comment a-t-il cette puiſſance? eſt-ce de lui-même? eſt-ce de Dieu? Je ne penſe pas qu'on ſoit aſſez hardy, pour oſer aſſurer, qu'il a par lui-même le pouvoir de forcer les hommes à faire ce qu'il veut, ſans qu'ils puiſſent s'empêcher de lui obéir. Si on prétend qu'il tient ce pouvoir de Dieu, quelle preuve en a-t-on? quelque raiſonnement qu'on faſſe, pour chercher, pour donner cette preuve, pourra-t-elle convenir à la ſageſſe, à la bonté, à la grandeur de ce même Dieu? y trouvera-t-on une proportion entre un pouvoir ſi grand d'une tres-méchante créature, & l'a-

mour qu'il porte aux hommes, joint avec la connoissance qu'il a de leur foiblesse, & par consequent de la facilité de les surprendre & de les séduire? seroit-ce un moyen pour les soustraire à l'Empire du Diable, que de lui donner tant de puissance sur eux ?

Comme il peut arriver qu'une personne ne puisse quitter sa maison pour aller au Sabbat; parce que, si elle s'en absentoit dans de certains temps, il lui en arriveroit quelque dommage; par exemple, si un mari ne trouvoit pas sa femme; une mere, sa fille; un pere, son fils; un maître, son domestique; le Diable fort attentif sur ces consequences, prend soin de former une figure, qui represente cette personne, afin qu'elle reste à la maison, pendant que l'original est au Sabbat (q). Sçavoir si cette figure parle, mar-

(q) Satan voulant tirer subtilement une fille d'auprés de sa mere, la faisoit enlever par une Sorciere, mettant sa figure en sa place, afin que la mere ne la trouvât à dire. De Lancre p. 101.

che, agit, comme auroit fait la personne qu'elle répresente, c'est ce qu'on n'a pas dit. Il faut pourtant le croire ainsi pour l'honneur de l'invention. Je m'étonne de ce qu'on a oublié de le dire ; car il n'en auroit pas plus coûté.

Imaginons-nous à present, que tous les Sorciers & Magiciens, toutes les Sorcieres & Magiciennes sont assemblez, & qu'ainsi le Sabbat commence. Considerons donc d'abord celui qui y préside, les figures qu'il y prend, & ce qu'il y fait.

Tout le monde sçait que le Diable passe pour en être le souverain Seigneur ; c'est par son ordre & particulierement pour lui, que la fête se fait ; il y commande avec une autorité absoluë ; personne n'oseroit lui resister ; son empire est alors tout-à-fait despotique ; aussi ceux qui y assistent, se sont-ils entierement donnez à lui. La principale forme qu'il y prend, sa figure favorite, sa répresentation l'a bien aimée ; c'est celle d'un grand

bouc, avec trois ou quatre cornes (*r*); ayant une longue queuë, sous laquelle on voit le visage d'un homme fort noir [*s*]; & ce gracieux & agréable visage est placé là exprés, afin de recevoir des baisers [*t*]; il ressemble alors à Janus [*u*]; avec cette difference, que les deux visages de ce maître Diable n'ont pas la même situation, que ceux de ce faux Dieu.

Mais le faire paroître simplement

(*r*) Au sabbat le Diable est selon d'autres, comme un grand bouc, aïant deux cornes devant & deux derriere, ou seulement trois. Il a une espece de lumiere dans celle du milieu, de laquelle il a accoûtumé d'éclairer. Le Lancre p. 73.

(*s*) Marie d'Aspilcouette dit qu'au sabbat le Diable étoit en forme de bouc, ayant une queuë, & au dessous un visage d'homme noir. De Lancre p. 128.

(*t*) Le cul du grand Maître avoit un visage derriere, & c'est le visage de derriere qu'on baisoit, & non le cul. Id. 76. On ajoûte que le Diable donne un pou d'argent à chacun de ceux qui lui ont baisé le derriere. Monstrelet t. 3. des Chroniques fol. 84. Edit de Paris, 1572. infol. Réponsf. aux Qust. d'un Provinc. t. 2. p. 56.

(*u*) Jeannette d'Abadie de Siboro, âgée de seize ans, dit que le Diable a un visage devant & un visage derriere la tête, comme on peint le Dieu Janus. De Lancre p. 72.

en bouc effroyable, par ſa figure & par ſa grandeur, cela n'eſt pas aſſez merveilleux ; il faudroit encore quelque choſe qui ſentît davantage le prodige ; les auteurs y ont pourvû ; & pour cela, ils le font ſortir fort petit, d'une cruche [*x*], & enſuite devenir de cette grandeur énorme dont je viens de parler. Et comme on ne ſçauroit qu'en faire, s'il reſtoit aprés la ceremonie, dans cette forme & dans cette amplitude, il rentrera dans la cruche, afin qu'on n'en ſoit point embarraſſé. Les gens qui ne ſont pas d'une credulité facile, ne manqueront pas de dire, qu'il faudroit être bien cruche, pour écrire & pour croire de ſi étranges choſes ; pour moi je n'ai rien à leur répondre ; je laiſſe ce ſoin à ceux qui écrivent ou qui croyent des choſes ſi étranges ; je ſouhaite

(*x*) Marie d'Aguerre âgée de treize ans, & quelques-autres dépoſoient qu'aux aſſemblées du ſabbat, il y a une grande cruche au milieu, d'où ſort le Diable en forme de bouc ; qu'étant ſorti, il devient ſi grand, qu'il ſe rend épouvantable, & que le ſabbat fini, il rentre dans la cruche. Id p. 71.

pour leur honneur qu'ils répondent mieux que je ne pourrois faire.

La principale forme du Diable, souverain & grand maître du Sabbat, est, comme je viens de le dire, celle d'un grand bouc; je l'appelle la principale; parce qu'il ne se renferme pas de telle sorte sous cette forme, qu'il n'en prenne de temps en temps quelques autres, selon que la phantaisie lui en vient, & que ses desseins l'exigent. Il se transforme quelquefois en un grand levrier noir; ou en un bœuf [y], bien cornu; ou en un tronc d'arbre [z]; ou en oiseau noir comme

(y) J'ai vû quelque procedure, étant à la Tournelle, qui peignoit le Diable au sabbat, comme un grand levrier noir, par fois comme un grand bœuf d'airain couché à terre, comme un bœuf naturel qui se répose. Id. 72.

(z) La premiere fois que Marie de la Ralde alla au sabbat, elle y vit le Diable en forme de tronc d'arbre, sans pieds, qui sembloit être dans une chaire, avec quelque forme de face humaine, fort tenebreuse; mais depuis elle l'a vû souvent en forme d'homme, tantôt rouge, tantôt noir; elle l'a vû souvent approcher un fer chaud prés des enfans qu'on lui presentoit; mais elle ne sçait s'il les marquoit avec cela. Id. p. 126.

[*a*] un corbeau, mais aussi gros qu'une oye ; ou en petits vers [*b*], qui courent & serpentent de tous côtez ; ou en bouc blanc, ou en feu, ou enfin en cendres [*c*], dit-on, qu'on a bien soin de recüeillir, parce qu'elles ont des proprietez admirables pour faire des malefices.

De toutes ces figures, la plus ordinaire, & celle qui impose le plus, & qui lui donne un air plus magistral, est la premiere, c'est-à-dire, celle d'un grand bouc, ayant trois cornes &

D'autres disent qu'au sabbat le Diable est comme un grand tronc d'arbre obscur, sans bras & sans pieds, assis dans une chaire, ayant quelque forme de visage d'homme grand & affreux. Id. 71.

(*a*) Le Diable apparoît quelquefois ou sabbat en forme d'un oiseau noir, de la grandeur d'un oye. Id. p. 150.

(*b*) Une Sorciere dit avoir vû le grand Maître du sabbat se reduire tout en menus vers. Id. 135.

(*c*) Il est bien verifié par les confessions des Sorcieres, que le Diable leur fait voir au sabbat un bouc blanc comme neige, qui aussi-tôt de soi-même devient tout en feu, & est réduit en cendres. Le Diable commande ensuite aux Sorciers & Sorcieres de recueillir ces cendres, pour ensorceller & faire mourir les hommes & les bêtes. Le Loyer p. 401.

deux

deux visages. C'est sous cette forme ou sous celle d'homme qu'il se montre assis sur un trône [*d*], fait à la diable, & par consequent des plus formidables.

Quelquefois ce Diable en veut bien associer un autre à son Empire [*e*] cela est bien surprenant dans un Diable ! & est d'autant plus digne

(*d*) Le Diable au sabbat est assis dans une chaire noire ; avec une couronne de cornes noires, deux cornes au cou, une autre au front, avec laquelle il éclaire l'assemblée, des cheveux herissez, le visage pâle & trouble, les yeux ronds, grands, fort ouverts, enflammez & hideux, une barbe de chevre, la forme du col & de tout le reste du corps mal taillée, le corps en forme d'homme & de bouc, les mains & les pieds comme une créature humaine, sauf que les doigts sont tous égaux & aigus, s'appointans par les bouts, armez d'ongles, & ses mains courbées en forme d'oiseau de proye, & les pieds en forme d'oye, la queuë longue comme celle d'un âne, avec laquelle il couvre ses parties honteuses. Il a la voix effroyable & sans ton, tient une grande gravité & superbe, avec une contenance d'une personne mélancholique & ennuyée. De Lancre p. 389.

(*e*) Deux Demons notables présidoient és sabbats, le grand Negre qu'on appelloit maître Leonard, & un autre petit Diable, que maître Leonard subrogeoit quelquefois en sa place, qu'ils appellent maître Jean Mullin. Id. p. 126.

d'admiration, qu'en general, les mauvais esprits se sont perdus par orgueil, en montrant qu'ils ne vouloient absolument ceder à personne.

Je ne me serois jamais imaginé, qu'il y eût dans l'assemblée du Sabbat un maître des ceremonies; car je me l'a suis toûjours répresentée pleine de désordre, & de dereglemens; aussi l'est-elle, comme on le verra. Cependant on assure qu'il y en a un [f], tenant en sa main un bâton doré. Il faut le croire, si l'on est disposé à croire tout ce qu'on dit.

Le Diable commence l'exercice de son Sabbat, par visiter tous ceux & toutes celles qui y sont, pour voir si les uns & les autres lui appartiennent,

(f) En la procedure d'Ustarits, qui est le siege de la Justice de Labourt; faisant le procés à Petri Daguerre âgé de 73 ans, lequel depuis a été executé à mort, comme insigne Sorcier, deux témoins lui soûtinrent qu'il étoit le maître des ceremonies & gouverneur du sabbat; que le Diable lui mettoit en main un bâton tout doré, avec lequel comme un Mestre de camp, il rangeoit & les personnes & toutes choses au sabbat, & qu'icelui fini, il rendoit ce bâton au grand Maître de l'Assemblée. De Lancre p. 125.

je veux dire, s'ils ont de certaines marques, par leſquelles il les a enrollez pour ſon ſervice. Il imprime ces marques à ceux qui n'en ont point; car puiſqu'ils ſe ſont trouvez dans ce lieu, c'eſt un témoignage du deſſein qu'ils ont d'être des ſiens. Il les marque, ou aux paupieres, ou au palais, ou aux feſſes [g], ou au fondement, ou à l'épaule, ou entre les levres, ou à la cuiſſe, ou ſous l'aiſelle, ou aux parties les plus ſecrettes (h) ou à l'œil gauche (i). Ces marques repreſentent ou un lievre, ou une patte de cra-

(g) Danæus dit dans ſon petit livre *de Sortiariis* que le Diable pour s'aſſûrer de la perſone du Magicien, lui imprime une marque, ou ſous la paupiere, ou entre les feſſes, ou au palais de la bouche, afin qu'elle ne ſoit pas apperçûë dans ces lieux-là. (C'eſt pour cela qu'on raſe.)

(h) Les Sorciers ſont marquez entre les levres, ou ſur la paupiere, ſelon Daneau, ou au fondement, ou ſur l'épaule droite; les femmes ſur la cuiſſe, ou ſous l'aiſſelle, ou aux parties. Bodin p. 164.

(i) La premiere fois que les jeunes filles & enfans vont au ſabbat, le Diable aprés les avoir fait renoncer Dieu, la Vierge, les Saints, &c. les marque d'une de ſes cornes dans l'œil gauche. De Lancre 143.

paud, ou un chat (*k*), ou un petit chien noir (*l*); & sont toutes si insensibles que de quelque instrument qu'on les perce, le Sorcier n'en souffre aucune douleur. On leur attribuë encore un autre privilege; c'est que tant qu'on les porte, on ne peut rien reveler de ce que les Juges souhaitent sçavoir (*m*); c'est pourquoi les Sorciers les prient de les démarquer, pour pouvoir se dénoncer eux-mêmes.

Outre ces marques que le Diable imprime sur ceux qu'il enrôlle dans sa milice, il leur donne encore chacun un nom (*n*) de guerre, pour les distinguer.

(*k*) Le Diable marque les Sorciers en un endroit qu'il rend insensible; & cette marque a quelquefois la figure d'un lievre, ou d'une patte de crapaud, ou d'un chat noir. Delrio p. 199. Cir.

(*l*) Un Sorcier avoit au dos une marque qui ressembloit à un petit chien noir. De Lancre p. 184.

(*m*) On a vû plusieurs Sorcieres qui ont prié les Juges de faire raire les marques qu'elles portoient, disant qu'autrement il n'étoit pas possible de tirer d'elles aucune verité ni secret de leur mêtier. Id. 184.

(*n*) Le Diable donne aux Sorciers à chacun un nom. Bodin p. 165.

Voilà donc tous les conviez du Sabbat, marquez & nommez. Que vont-ils faire à present? ils vont chanter (*o*) pour témoigner leur joye, s'il y arrive de nouveaux compagnons. Ceux-ci renoncent à Dieu, pour se donner au Diable (*p*), avec des ceremonies imitées avec autant d'impieté, que d'extravagance. Ceux-là mangent d'une paste (*q*), ou se font

(*o*) Quand il arrivoit de nouveaux Sorciers au sabbat, on chantoit en signe d'allegresse,

Alegremonos Alegremos
Que gente nueva tenemos. De Lancre p. 396.

(*p*) Le Diable pour les attirer plus aisement à renoncer à Dieu & à l'adorer, a accoûtumé de leur faire toucher un livre qui contient quelques écritures obscures; puis il leur represente & fait voir un abîme & comme une grande mer d'eau noire, dans laquelle il fait semblant de les précipiter, si tout chaudement ils ne renoncent. Id. p. 75.

Quand on renonce à Dieu, pour se donner à Satan, il faut prendre un parrain nouveau & une marraine, autres que ceux du vrai baptême. De Lancre p. 74.

(*q*) Pour ne pas confesser jamais le secret de l'école, on fait au sabbat une pâte de millet noir avec de la poudre de foye de quelque enfant non baptisé, qu'on fait secher; puis mêlant cette poudre avec ladite pâte, elle a cette vertu de taciturnité, si-bien que qui en mange, ne confesse jamais. Id. 130.

ſuccer par le Diable, le ſang du pied gauche (*r*); afin de ne rien reveler de ce qu'il leur commande de taire. Les uns font proviſion de poiſon (*s*) qu'on leur diſtribuë, quand il ne leur en reſte plus de celui qu'on leur a donné. Les autres s'occupent à paſſer la main ſur le viſage (*t*) des enfans, dans le deſſein de les rendre ſi troublez & ſi

(*r*) Le Diable ſucce au ſabbat le ſang du pied gauche des Sorciers, afin de les rendre plus obſtinez & plus fermes à ne rien reveler. Id. 191.

Une Sorciere dit avoir vû le Diable percer aux Sorciers le pied gauche avec un poinçon, tirer un peu de ſang au deſſous du petit doigt & le ſuccer, afin qu'ils ne confeſſent rien de ce qui concerne le ſortilege. Id 135.

(*s*) Une Sorciere dit avoir vû faire cent fois du poiſon, lequel ſe diſtribuë au ſabbat parmi les inſignes Sorcieres, comme font auſſi les poudres; lequel poiſon ſe fait, non és maiſons particulieres, mais au ſabbat. De Lancre p. 94 95.

(*t*) Tous les enfans qui ſont menez au ſabbat par des Sorcieres, dépoſent ſimplement qu'elles leur ont paſſé la main par le viſage ou ſur la tête; mais elles ne diſent pas qu'elles ayent les mains ointes ni graiſſées; bien, diſent-ils, que tout auſſi-toſt qu'elles leur ont ainſi paſſé la main, qu'ils ſont troublez & éperdus, ou bien quand elles leur ont baillé à manger quelque pomme ou quelque morceau de pain de millet noir, & que la nuit enſuivant elles ne faillent

étourdis, qu'ils puiſſent voir tant d'horreurs ſans crainte & ſans inquiétude. D'autres aprés avoir tué des enfans non-baptiſez, font de leur chair l'onguent (u) dont ils ſe ſervent, pour leurs voyages & leurs transformations.

En voicy, que de petits Diables ſans bras (x), jettent dans un grand feu,

d'aller chez eux les enlever, encore qu'ils ſoient dans les bras de leurs peres & meres, ſans que perſonne ſe puiſſe éveiller. Id. p. 115.

(u) Satan pourroit bien faire ſes tranſports ſans onguent; mais il y ajoûte cette mechanceté ſuperfluë, pour donner volonté & moyen aux Sorciers de tuer force enfans, leur perſuadant que ſans cet onguent, il n'eſt pas poſſible qu'elles ſe tranſportent au ſabbat, & veut qu'il ſoit composé de chair d'enfans non baptiſez, afin que ces enfans innocens, étant privez de vie par ces méchantes Sorcieres, ces pauvres petites ames demeurent privées de la gloire du Paradis. Id. 112.

(x) Une Sorciere dit avoir vû au ſabbat pluſieurs petits Demons ſans bras, allumer un grand feu, y jetter des Sorcieres, & les retirer ſans douleur. Id. 135.

Au ſabbat le Diable perſuade aux Sorciers que la crainte de l'enfer qu'on apprehende ſi fort, eſt une niaiſerie, & leur donne à entendre que les peines éternelles ne les tourmenteront pas davantage, que certain feu artificiel, qu'il leur fait cauteleuſement

qui assurent l'y avoir vû, & qu'ainsi il puisse aussi passer pour Sorcier, & être, par consequent sujet à punition. Cela étant, selon ce pouvoirde se transformer, qu'on attribuë aux Sorciers, ils peuvent perdre les plus honnêtes gens. Est-il possible que Dieu le permette?

Le festin suit; mais quel festin! les mets qu'on y sert, conviendroient mieux à des chiens, qu'à des hommes (c). Que dis-je, à des chiens?

dites Sorcieres, pour les faire accuser de sortilege. Id. 144.

(c) Au Sabbat, on se sied à table, selon sa qualité, ayant chacun son Demon assis auprés, & par fois vis-à-vis. Ils benissent leur table, invoquant Belzebuth. Quand ils ont mangé, chaque demon prend sa disciple par la main, & danse avec elle. D'autres fois ils ne se tiennent qu'avec une main; car de l'autre elles tiennent la chandelle allumée, avec laquelle elles reviennent d'adorer le Diable, & aprés cela, chacun chante en l'honneur de son Demon, des chansons tres-impudiques. Aucunes de nos Sorcieres nous ont dit, qu'on dresse des tables au Sabbat, que la nappe semble dorée, & qu'on y sert de toutes sortes de bons vivres, avec pain, sel & vin. Mais le gros des Sorcieres mieux entenduës, disent, qu'on n'y sert que crapaux, chair de pendus, charoignes qu'on arrache des cimetieres,

ces mets feroient même horreur à ces animaux. Les plats, les assiettes, les tasses & autres vases qu'on y met en usage, sont d'une matiere si extraordinaire, qu'il ne m'est pas possible de la faire connoître (*d*).

Aprés le festin, il s'agit d'autres exercices. Quand les Sorciers ignorent ce qu'ils ont à faire, ils n'ont qu'à prononcer certains mots (*e*); le

fraichement mises sous terre, chair d'enfans non baptisez, ou bêtes mortes d'elles-mêmes; que l'on n'y met jamais de sel. Le pain est fait de millet noir. De Lancre. p. 194. 195.

Une Sorciere dit avoir vû au Sabbat des tables dressées avec forces vivres; mais, que, quand on en vouloit prendre, on ne trouvoit rien sous la main, sauf quand on y avoit porté des enfans baptisez ou non baptisez; car de ces deux, elle en avoit vû fort souvent servir & manger. Id. 135.

(*d*) Un Païsan s'étant trouvé la nuit dans un Sabbat, où l'on faisoit un festin, on lui vint presenter un vase pour boire; il jetta ce qui étoit dedans, s'enfuit & emporta le vase, qui étoit d'une matiere & d'une couleur inconnuës; il fut donné à Henri le vieux, Roi d'Angleterre. *Trinum magicum*. 37. 38.

(*e*) Au Sabbat, on crie, *Tiran*, *Tiran*, *Beelzebuth*, pour faire venir le Diable, afin de sçavoir ce qu'il faut faire. De Lancre. p. 505.

Diable vient ſur le champ à eux, pour les inſtruire de leurs devoirs. Mais quels devoirs ! devoirs execrables, abominables, devoirs, qui conſiſtent principalement à rendre des hommages à cette déteſtable créature ; à l'adorer avec je ne ſçai combien de poſtures differentes & odieuſes (*f* ; à lui preſenter des offrandes [*g*] ; à faire en ſon honneur des aſperſions [*h*], des ſignes [*i*] ; enfin à imiter [*k*] à ſa

(*f*) Par fois au Sabbat, on adore le Diable, le dos tourné contre lui ; par fois, les pieds contremont, ayant allumé quelque chandelle de poix fort noire, à la corne du milieu, & on lui baiſe le derriere ou le devant. Id. 75.

(*g*) On fait offrande au Sabbat, qu'on dit être deſtinée pour employer aux procez que les Sorciers ont contre ceux qui les pourſuivent, pour les faire brûler. Id. 458.

(*h*) Au Sabbat le Diable urine le premier dans un trou, puis on en fait aſperſion ſur les aſſiſtans. p. 457. & 131.

(*i*) On fait le ſigne de la croix de la main gauche au Sabbat, en diſant ; *in nomine patrica aragueaco petrica, agora, agora, valentia, jouando goure gaits gouſtia.* Ce qui veut dire en langue Latine, Eſpagnolle & Biſcayenne ; *au nom de Patrique, Petrique, d'Arragon, à cette heure, à cette heure, valence, tout notre mal eſt paſſé.* Id. 457. 458.

gloire tout ce qu'on fait pour celle de notre Dieu. Permettez-moi, ô mon Dieu, de douter que de telles impietez & abominations se puissent executer, jusqu'à ce que je connoisse évidemment, que vous en donnez le pouvoir.

Aprés les impietez, suivent les ordures, les caresses immondes [*l*]; les prostitutions, les incestes [*m*]; les dan-

(*k*) Dans le Sabbat, on baptise des crapaux, lesquels sont habillez de velours rouge, ou noir, avec une sonnette au col, & une autre aux pieds, un parrain qui tient la tête desdits crapaux, & une marraine qui les tient par les pieds. Id p. 133.

Une femme, nommée Sansinena, disoit souvent la Messe au Sabbat. Id. 142.

(*l*) Jeanne de Hortilapits, âgée de quatorze ans, habitante de Sare, enquise si elle avoit adoré le Diable, & si en cette adoration, elle lui avoit baisé le derriere, dit que non, ains que le Diable les à tous baisez au cul.... Les grands le baisent au derriere; & lui au contraire, baise le derriere aux petits enfans. Id. p. 76.

(*m*) Au Sabbat, la femme se jouë en presence de son mary, sans soupçon ni jalousie, voire, il en est souvent le proxenete; le pere dépucelle sa fille sans vergogne; la mere arrache le pucelage du fils sans crainte; le frere de la sœur. Id. p. 137.

ſes les plus diſſoluës [*n*], & les plus extravagantes, aux chanſons, & au ſon des inſtrumens [*o*] on y fait des cule-

(*n*) Les Sorciers de Logny diſoient en danſant ; *har, har, diable, diable, ſaute ici, ſaute là, jouë ici, jouë là* ; & les autres diſoient, *Sabbat, Sabbat*, en hauſſant les mains, garnies de balais. Id. p. 211. & Bodin. p. 178.

On adoroit au Sabbat, le Grand Maître, & aprés qu'on lui avoit baiſé le derriere, ils étoient environ ſoixante qui danſoient ſans habits, dos-à-dos, chacun un grand chat attaché à la queuë de ſa chemiſe, puis ils danſoient en rond. Ce maître Leonard prenant la forme d'un renard noir, bourdonnoit au commencement une parole mal articulée, & aprés cela tout le monde étoit en ſilence. De Lancre. p. 126.

Les Sorcieres danſent au Sabbat quelquefois nuës, quelquefois en chemiſe, un gros chat attaché au derriere. Id. 204.

Jeannette d'Abadie dit avoir vû la Dame de Martia Balſarena, danſer au Sabbat avec quatre crapaux, l'un vêtu de velours noir avec des ſonnettes aux pieds, qu'elle portoit ſur l'épaule gauche ; & l'autre ſans ſonnette, ſur l'épaule droite ; & à chaque poing, un autre, comme un oyſeau, ces trois derniers non revêtus, & en leur état naturel. Id. 210.

Les grandes Sorcieres ſont ordinairement aſſiſtées de quelque Demon qui eſt toûjours ſur leur épaule gauche en forme de crapaud, ſans qu'il puiſſe être vû, que de ceux qui ſont ou ont été Sorciers, & a ledit crapaud deux petites cornes en la tête. Id. 130.

(*o*) Une Sorciere dit avoir vû cent fois au Sab-

butes [p]; enfin on y met en usage tout ce qui se peut imaginer de plus fou, de plus horrible, de plus impudent, de plus infame & de plus impie; du moins c'est ainsi que nous en devons juger, selon toutes les histoires qu'on en fait. Il s'agit de sçavoir si nous le devons croire. C'est ce que je laisse à décider à ceux qui s'appliquent à à connoître autant qu'ils peuvent, les créatures & le Créateur; les créatures, c'est-à-dire, à cet égard, ce qu'elles peuvent par elles-mêmes; le Créateur, c'est-à-dire, le pouvoir qu'il lui convient de leur accorder. Il faudroit, ce me semble, se regler toûjours sur cette reflexion, quand il s'agit de Sorciers, de Magiciens, de Spectres, de Divinations, & de tout ce qu'on appelle pratiques superstitieuses.

bat le petit aveugle de Siboro, sonner du tambour & de la fluste. Id. 94.

(p) Une Sorciere dit que le Diable tient les Sabbats dans les maisons, où il porte en forme de bouc, une boiteuse, nommée Jeannette Biscar, laquelle ensuite fait la culebute devant lui. Id. p. 141.

C'est par cette même réflexion que je juge à propos de finir la description du Sabbat. Cependant, afin de la terminer conformement à ce que les Demonographes nous en apprennent; je dis qu'un coq a chanté; car selon eux, son chant [*q*] dissipe cette diabolique assemblée, & la fait disparoître.

(*q*) aussi-tôt que le coq se fait entendre au Sabbat, tout disparoît. De Lancre p 154. 60.

Pour que le coq ne chante pas, quand on fait le Sabbat, Satan a appris aux Sorciers, qu'il lui faut frotter la tête & le front d'huile d'olive, ou bien, comme dit Pline l. 29. c. 5. lui faire un collier de serment de vigne. Id. p. 167.

FIN.

APPROBATION.

VEu par Ordre de Monseigneur le Chancelier, & approuvé ainsi que le premier Volume. Fait à Paris ce 23. Juin 1709.

Signé, FONTENELLE.

que
tion
ter-
les
ven-
car
ette
dis-

Sab-

it le
faut
ien ,
r de

ier,
Fait

C'est par cette même réflexion que je juge à propos de finir la description du Sabbat. Cependant, afin de la terminer conformement à ce que les Demonographes nous en apprennent; je dis qu'un coq a chanté; car selon eux, son chant [q] dissipe cette diabolique assemblée, & la fait disparoître.

(q) aussi-tôt que le coq se fait entendre au Sabbat, tout disparoît. De Lancre p 154. 60.

Pour que le coq ne chante pas, quand on fait le Sabbat, Satan a appris aux Sorciers, qu'il lui faut frotter la tête & le front d'huile d'olive, ou bien, comme dit Pline l. 29. c. 5. lui faire un collier de sermant de vigne. Id. p. 167.

FIN.

APPROBATION.

VEu par Ordre de Monseigneur le Chancelier, & approuvé ainsi que le premier Volume. Fait à Paris ce 23. Juin 1709.

Signé, FONTENELLE.

que
ion
er-
les
en-
car
tte
diſ-

Sab-

it le
faut
en ,
r de

lier,
Fait